

GEORGES LE FAURE

Nicolas Pépoff

ROMAN D'AVENTURES



L'ENVOYÉ DU TSAR



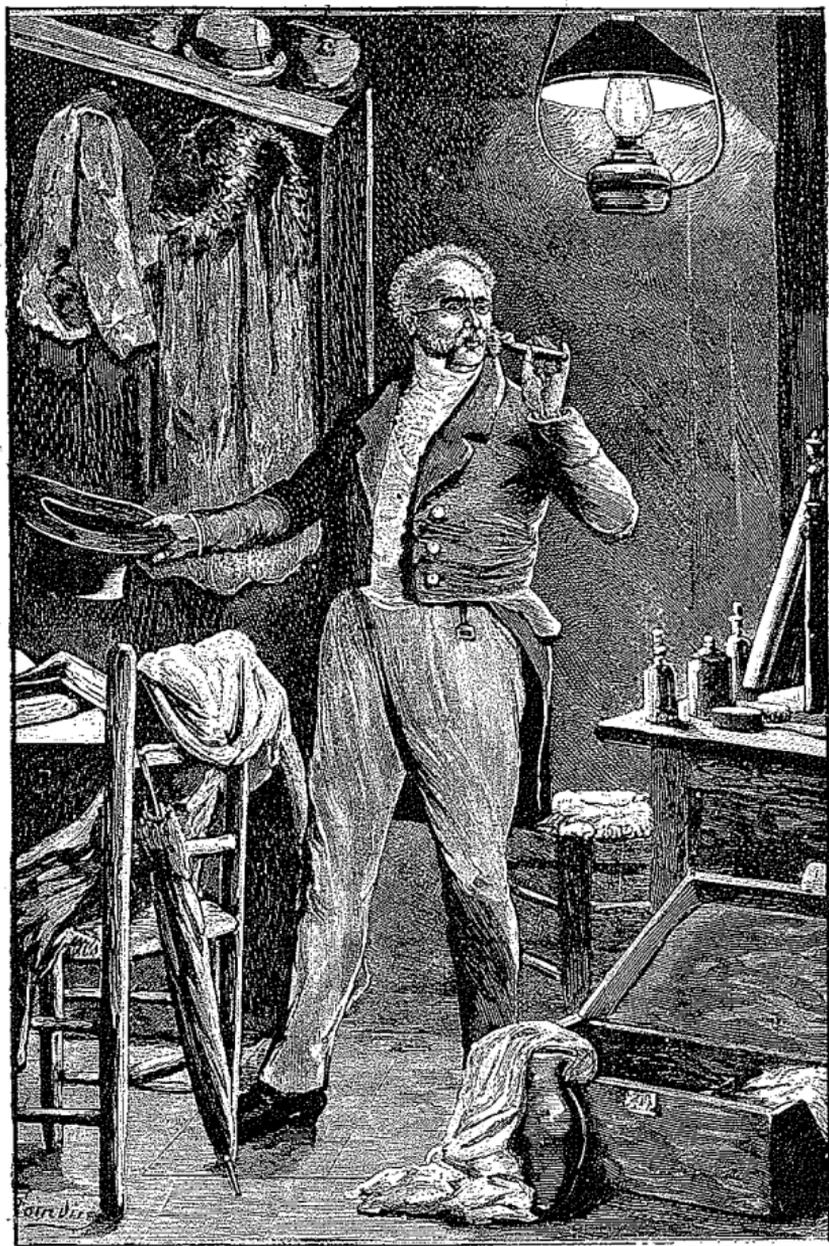
PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, MONTGREDIEN ET Cie

Jules TALLANDIER, Succr

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8 (2^e ARR.)

Tous droits réservés.



IL NE RESTA PLUS A PÉPOFF QU'A HARMONISER LE TEINT DE SON
VISAGE... (PAGE 47.)

NICOLAS PÉPOFF

L'ENVOYÉ DU TSAR

I

MISSION SECRÈTE

— Allô !... allô !..

— Allô ?...

— Direction de la police ?

— Oui ; à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Général Grégorieff.

— Qu'y a-t-il pour le service de Votre Excellence ?

— Le colonel directeur est-il là?... S'il est là, priez-le de venir un moment à l'appareil, j'ai une communication à lui faire...

Ayant dit, le général Grégorieff, ministre de la Guerre de Sa Majesté le tsar Nicolas II, accrocha

le récepteur à l'appareil téléphonique placé près de lui, et, penché sur son bureau, continua l'annotation d'un rapport, dont il avait momentanément interrompu la lecture.

Mais à peine avait-il donné en marge deux ou trois coups du crayon bleu qu'il tenait à la main, que la sonnerie électrique se fit entendre.

Le général saisit le récepteur, se l'appliqua à l'oreille, et les lèvres effleurant la plaque de transmission :

— C'est vous, colonel ? demanda-t-il.

— Oui, Excellence, tout à votre service.

— J'aurais besoin, pour une mission très délicate, d'un homme d'une intelligence hors ligne ; il faudrait en même temps qu'il fût d'un courage à toute épreuve et d'un sang-froid extraordinaire .. J'ajouterai qu'il devrait être d'une discrétion extrême, ne relevant que de moi à partir du moment où vous l'auriez mis à ma disposition, et qu'il connût à fond l'art de se grimer, de se transfigurer.

A l'autre bout de la ligne, le colonel directeur de la police toussa deux ou trois fois dans l'appareil, garda quelques secondes le silence, et finit par dire :

— Mais c'est un oiseau rare que vous me demandez là, Excellence ?

— Je le sais ; mais il est des moments, quand l'intérêt du pays et la gloire de l'Empereur sont en jeu, où les bonsserviteurs de Sa Majesté doivent

les trouver quand même, ces oiseaux rares !

Le colonel protesta.

— Ai-je donc dit que je ne le trouverais pas?... Seulement je vous demande le temps de réfléchir... de chercher...

— Voilà précisément le diable... je suis pressé...

— Laissez-moi au moins la journée... que je puisse consulter mes notes, feuilleter mes dossiers...

— Dois-je donc croire, colonel, demanda le ministre, qu'en faisant tomber sur vous le choix de Sa Majesté, j'ai mal servi ses intérêts ?

— C'est qu'en vérité, Excellence, balbutia le directeur de la police, ce que vous me demandez est très difficile...

— Difficile ou non, dit impérieusement Grégorieff, il faut que d'ici une heure vous m'ayez donné réponse.

Il y eut dans l'appareil comme un gémissement suivi, sans transition, d'une exclamation joyeuse.

— Excellence, dit-il, j'ai votre homme : mais je vous préviens que si celui-ci ne fait pas votre affaire, je désespérerai de satisfaire votre désir.

— Pouvez-vous me l'adresser de suite?... —

Je l'envoie chercher ; il vous portera lui-même son dossier, dont la lecture vous mettra au courant de ses antécédents, et vous montrera ce que vous pouvez attendre de lui.

— Faites vite, colonel..., et merci.

Le ministre de la Guerre accrocha, pour tout de bon cette fois, le récepteur, et, au lieu de reprendre la lecture du rapport ouvert devant lui, il se leva.

Après avoir fait, à travers son cabinet, quelques pas nerveux, agités, il s'arrêta devant une carte qui tenait tout un panneau de la pièce, formant pendant à une autre carte, de même dimension, accrochée au panneau vis-à-vis : l'une était la carte de l'Asie et de l'extrême Orient, l'autre celle de l'Afrique ; et c'était devant cette dernière qu'il s'était immobilisé, son index suivant les méandres d'une ligne tracée à l'encre rouge, tandis que sous son sourcil broussailleux, contracté, l'œil luisait étrangement.

Tout à coup, il se retourna, au bruissement qu'avait fait, en se relevant, la lourde tenture de Karamanie qui masquait la porte de son cabinet.

Sur le seuil, raidi dans une attitude militaire, saluant, de sa main droite collée à la tempe, un lieutenant de chevaliers-gardes profilait sur la tenture sombre la silhouette blanche de son uniforme. Il était de taille assez grande, élégant de formes, portant fièrement la tête, montrant un visage énergique qu'une grande barbe blonde encadrait, et que deux yeux bleus, d'une douceur infinie, éclairaient.

A la vue du jeune homme, le ministre sourit légèrement d'un air satisfait en disant :

— Bonjour, Serge Obrensky.

Il y avait dans sa voix une intonation amicale prouvant qu'entre le général et le lieutenant existaient des rapports autres que ceux qui existent entre un supérieur et son subordonné.

— Votre Excellence m'excusera, dit le jeune homme, si j'ai un peu tardé à me rendre à ses ordres ; mais comme elle a été assez bonne pour m'accorder le congé de trois mois que j'avais demandé, j'étais à la gare, attendant le train, lorsque mon domestique est venu m'apporter le pli cacheté déposé chez moi par votre officier d'ordonnance ; je suis rentré me mettre en tenue, et me voici.

Le général avait repris place à son bureau et, tout en jouant d'un air indifférent avec un couteau à papier, examinait avec intérêt l'officier qui se tenait debout devant lui.

— Serge Obrensky, dit-il enfin, je sais le motif qui vous a fait solliciter un congé de si longue durée ; vous aimez sans être payé de retour, et, contrairement à la jeunesse qui vit d'espoir, vous désespérez, vous ; et vous allez promener votre désespérance aux Indes, pensant que la balle d'un cipaye ou la dent d'un tigre mettra fin à votre souffrance.

— Mais... Excellence... balbutia Serge Obrensky, dont le visage avait blêmi.

— Ai-je dit vrai ? demanda nettement le général.

L'autre courba la tête, murmurant :

— C'est vrai...

Alors, le général, s'étant levé, s'approcha du jeune homme et, lui mettant la main sur l'épaule familièrement :

— Pourquoi désespérer, Serge Obrensky, dit-il. Parce que celle que vous aimez est riche et titrée?... Qui vous dit qu'en dépit de sa fortune et de sa noblesse, elle ne serait pas heureuse de confier son cœur au vôtre, et d'appuyer sa main sur votre bras?... Mais, pour cela, il faut que cette tunique, sous lequel votre cœur bat, s'émaille de croix et de médailles!... Il faut d'autres galons d'or sur ce bras!... La comtesse Hélène Pradjivoï a la fortune, la noblesse... apportez-lui la gloire! c'est encore elle qui vous sera redevable...

Serge balbutia avec une expression de découragement :

— La gloire, Excellence, à l'époque où nous sommes...

— Et si je vous offrais, moi, s'écria le ministre, le moyen de la conquérir, cette gloire qui est susceptible d'assurer le bonheur de votre vie...

Le jeune homme eut un grand élan :

— Ah! général! fallût-il pour cela aller jusqu'au bout du monde...

Grégorieff sourit, l'interrompant d'un petit geste de la main, et dit :

— Moins loin que cela, Serge Obrensky : tout simplement ici...

Il s'était retourné et avait placé son index sur

la carte, et le lieutenant vit, à cet endroit écrit en grosses lettres ce mot : *Abyssinie*.

Le ministre allait répondre à l'interrogation contenue dans le regard étonné du jeune homme, lorsqu'un aide de camp, entrant vivement dans la pièce, annonça :

— Un courrier de Sa Majesté l'Empereur.

Usant de la prérogative des courriers impériaux qui les autorise à remettre en main propre, sans tarder, aux destinataires les plis dont ils sont chargés, l'homme annoncé pénétra dans le cabinet, à la suite de l'officier d'ordonnance. C'était un sous-officier des cosaques de la garde ; son uniforme rouge surchargé de broderies d'or, tout couvert de poussière, ses bottes crottées, aux éperons maculés de sang, attestaient qu'il avait parcouru d'une traite les verstes nombreuses qui séparent Pétersbourg du camp de Krasnoïe-Sélo, où se trouvait alors l'Empereur avec l'armée.

Sous le papalick de peau de mouton noir, portant en lettres dorées le numéro du régiment, et enfoncé jusqu'aux sourcils, les cheveux frisés et rudes formaient une tignasse rousse de même teinte que la barbe hirsute qui encadrait le visage, l'embroussaillant presque jusqu'aux yeux ; les yeux, petits, luisaient d'un éclat de jais au fond de l'orbite creusée sous l'arcade sourcilière proéminente ; sous la moustache épaisse, les lèvres saignantes ourlaient fortement la bouche, grande et taillée d'un coup de hache.

Raidi militairement, ayant fait trois pas en avant, il attendait, la main gauche sur la couture du pantalon, présentant de la main droite une large enveloppe que de grands cachets de cire rouge scellaient.

Le ministre, ayant pris le pli, le décacheta ; mais à peine eut-il jeté les yeux sur son contenu, qu'il tressaillit et, poussant une légère exclamation, regarda le messager ; celui-ci, impassible, supporta l'examen.

Alors le général prit sur son bureau le dossier déjà annoté qui s'y trouvait, et le remit à Serge Obrensky en lui désignant une porte qui communiquait avec un bureau voisin de son cabinet.

— Entrez là, lieutenant, dit-il, et prenez connaissance de ceci..., tandis que je vais faire à Sa Majesté l'Empereur le rapport qu'elle me demande.

En parlant ainsi, il avait accompagné le jeune homme jusqu'au seuil de la pièce, et ayant refermé lui-même la porte il revenait vers son bureau lorsque, ses regards s'étant machinalement portés sur le courrier impérial, il s'arrêta net, immobilisé de stupeur, les yeux agrandis d'ahurissement, les lèvres entr'ouvertes dans une exclamation.

Et en vérité, il y avait de quoi : le gaillard, d'assez grande taille, barbu, moustachu, coiffé du papalick, et vêtu de rouge, avait fait place à un petit homme, le dos voûté, enveloppé dans un cafetan d'étoffe légère, dont le collet relevé laissait

passer un visage mince, imberbe, aux lèvres minces, et dont le nez s'allongeait comme un museau de fouine, surmonté d'une paire de lunettes ; derrière les verres bleutés le regard s'embusquait, très fin et très perçant.

Le cheveux, séparés par une raie tracée au milieu de la tête, retombaient sur les tempes en mèche raides et grasseuses, dont la couleur tirait sur le poivre et sel ; enfin, tandis que de la main gauche, cachée sous son manteau, il semblait s'appuyer sur un bâton, de l'autre il tenait un vieux chapeau gibus, rougi par le temps et dont la coiffe, maculée par l'huile dont le bonhomme devait s'inonder la tête, trahissait de nombreuses années de service.

Sans broncher, l'individu considérait le général, semblant attendre qu'il lui adressât la parole, tout comme eût pu faire un visiteur ordinaire.

Cependant, les premières secondes de stupéfaction passées, Grégorieff promena instinctivement ses regards autour de lui, comme s'il cherchait où avait pu passer le sous-officier de cosaques, entré dans son cabinet quelques instants plus tôt ; puis il les ramena sur le petit homme qui n'avait cessé de l'examiner, avec une indifférence toute naturelle, semblant ne rien comprendre à l'état mental de son Excellence.

Le général finit par s'avancer, ou plutôt courut presque, vers le petit homme au chapeau gibus, et d'une voix sourde :

— Qui êtes-vous ? demanda-il, que voulez-vous ?... et que faites-vous là ?...

Alors, le petit vieux répondit en allemand :

— Si Son Excellence veut se donner la peine de feuilleter les papiers apportés tout à l'heure par le courrier de Sa Majesté l'Empereur, elle y trouvera la réponse aux trois questions qu'elle vient de m'adresser.

Polyglotte comme le sont la plupart des Slaves, surtout dans les hautes sphères de l'armée, le ministre pratiquait la langue allemande tout comme si elle eût été sa langue maternelle ; il ne trouva ni dans l'accent avec lequel venaient d'être prononcées ces paroles, ni dans les termes employés, le plus petit indice qui pût lui faire supposer que son interlocuteur n'appartenait pas à la race tudesque.

Cela, bien entendu, ne fit qu'accroître son ébahissement ; machinalement, il abaissa les yeux sur les papiers apportés par le cosaque de la garde, parcourut avec distraction quelques lignes, regarda à nouveau l'individu, et d'une voix hésitante qui trahissait très clairement sa crainte de dire une énormité :

— Vous êtes l'homme que m'envoie le directeur de la police ? demanda-t-il.

— Oui, Excellence, j'ai cet honneur, répondit l'autre en se servant cette fois du plus pur italien que Toscan eût jamais employé.

Le général, en l'entendant user de ce nouvel

idiome, ne put retenir un petit haut-le-corps de surprise et, durant une seconde, l'expression de son visage traduisit nettement ce qui se passait en lui : la stupéfaction de l'homme le disputait au despotisme du fonctionnaire ; ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta, et avec une irritation à peine contenue :

— Ah ça ! s'écria-t-il, quelle est cette plaisanterie... Le directeur de la police se moque-t-il de moi ?

Et il se précipita vers son bureau, certainement pour y saisir l'appareil téléphonique et demander à son subordonné l'explication de cette énigme, lorsque, se redressant et rejetant en arrière son manteau, le visiteur apparut avec son uniforme rouge et tenant à la main le sabre sur lequel il s'appuyait en guise de bâton.

— Que Votre Excellence me pardonne, dit-il alors en russe, si je me suis présenté chez elle sous ce costume ; mais le colonel directeur m'avait expressément recommandé de n'avoir affaire qu'à Votre Excellence, sans que personne pût se douter de rien : le moyen que j'ai employé était, je crois, le meilleur pour écarter les soupçons et éviter les indiscretions.

Malgré lui le ministre eut un petit hochement qui pouvait passer pour une approbation tacite.

L'homme poursuivit :

— Vous avez demandé au colonel directeur un agent audacieux et habile ; je crois qu'il ne

faut pas être le premier venu, au point de vue de la crânerie, pour avoir osé me présenter à Votre Excellence, ainsi que je l'ai fait... Quant à l'habileté, je m'en remets à Votre Excellence elle-même, pour décider si ma transformation n'a pas été faite avec toutes les règles de l'art.

Ayant dit, il tira de son dolman déboutonné les cheveux crépus et la barbe hirsute dont il était affublé en arrivant, et, se baissant, il ramassa sa coiffure en peau de mouton qu'il avait, au moment de sa transformation, envoyé rouler sous le bureau.

L'irritation de Grégorieff avait soudainement disparu, pour faire place à une curiosité qu'il ne cherchait même pas à dissimuler : il souriait presque et dans sa prunelle, il y avait une lueur amusée.

Alors, avec une allure pleine de désinvolture, l'agent se dirigea vers la haute cheminée qu'une grande glace surmontait et se campa devant, disant, en excellent français, cette fois :

— Il faut être prudent ; il pourrait entrer du monde, et comme mes rapports avec Votre Excellence doivent être secrets...

Il n'acheva pas : tout en parlant, il avait avec une prestesse inouïe substitué à la perruque à cheveux plats la toison rousse du cosaque, et, du même coup, son visage s'était trouvé barbu comme devant ; en un tour de main il eut plié menu l'étoffe légère dont il s'était momentanément

ment enveloppé qui disparut, ainsi que le chapeau gibus aplati, dans l'intérieur du dolman, aussitôt reboutonné. L'autre perruque, elle, avait trouvé sa place dans l'une des bottes.

Tout cela avait demandé moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, si bien que lorsque l'agent se retourna vers le général la main droite à son palpalick de mouton, la main gauche sur la garde du sabre, raidi dans la position militaire, le ministre n'était pas encore revenu de sa surprise.

Cependant, il sentit qu'en ne se dominant pas il risquait de donner à cet homme trop de prise sur lui, et, instantanément, sans transition, son visage devint de marbre et il se pencha vers son bureau pour lire rapidement le dossier que contenait la soi-disant missive impériale.

— Tu as été professeur? interrogea-t-il, en relevant les yeux au bout de quelques secondes.

La joue de l'homme s'empourpra et il répondit très bas, comme s'il eût craint que quelque oreille indiscreète pût l'entendre :

— Oui, Excellence, professeur de langues vivantes au collège de Varsovie.

— C'est vrai... Je n'avais pas lu jusqu'au bout, murmura le ministre qui avait repris sa lecture, et je m'explique maintenant l'étalage de linguistique de tout à l'heure.

— J'ai voulu montrer d'un seul coup à Votre Excellence que j'étais à même de la servir; j'ajouterai que je parle l'espagnol et l'anglais, non

moins facilement que le français, l'allemand et l'italien.

Ces mots parurent causer au général une certaine satisfaction, et il hocha la tête en murmurant :

— L'italien et l'anglais, voilà qui est bien.

Encouragé, l'homme ajouta, moins désireux peut-être de bien prouver au ministre qu'il était l'instrument nécessaire dont il avait besoin, que de faire étalage de son bagage scientifique :

— J'ai en outre quelque connaissance des langues orientales : je lis assez bien le sanscrit, et, à la rigueur, je dirais mes prières dans le Coran.

Une lueur passagère brilla dans le regard de Grégorieff qui, les deux coudes sur son bureau, se mit à considérer curieusement son interlocuteur.

— Vous vous appelez Pépoff ? dit-il au bout d'un moment, renonçant de lui-même au tutoiement, dont il avait usé depuis le commencement de cet entretien ; que signifie le point d'interrogation que je vois placé, entre parenthèses, à la suite de votre nom ?

Le visage de l'homme s'assombrit, ses sourcils se froncèrent et quelques secondes s'écoulèrent sans qu'il répondit.

— Votre Excellence m'excusera, dit-il enfin d'une voix rogue, si je ne satisfais point à sa curiosité ; tout ce que je puis lui dire, c'est que

ce point d'interrogation indique que Nicolas Pépoff n'est pas mon véritable nom.

Il ajouta d'une voix amère...

— Quand on est jeune, on s'emballe aux belles paroles, on se grise de théories creuses, et on fait des folies, jouant sa liberté, sa vie, son honneur... Puis, quand vient l'âge, quand le coup de vent qui vous a emporté est passé, on reconnaît qu'on a été stupide, et qu'on a brisé son existence pour une chimère. Alors, autant l'on était fier autrefois, autant l'on devient humble; ce ne sont plus des paroles de colère et de haine que l'on prononce, ce sont des supplications et des prières que l'on murmure... Mais, quand le pardon est venu enfin et que l'on a dans les veines du sang ardent, dans la poitrine un cœur audacieux, on fait des efforts pour prouver que le repentir est sincère, et que si dans le passé on rêvait l'attaque, on est dans le présent et pour l'avenir prêt à tout pour la défense...

L'homme avait dit tout cela sèchement, lâchant les phrases, scandant les mots, jusqu'aux dernières paroles qu'il prononça, comme malgré lui, d'une voix vibrante. Il dit encore, ceci se rattachant à l'explication que lui avait demandée le général :

— Un nom honorable, vous le comprenez, Excellence, est à une famille comme le drapeau à une nation : celui qui l'a souillé ou mis en danger doit disparaître... Donc, j'ai disparu et mon nom est Pépoff.

Le ministre était de plus en plus intéressé par ce personnage, et la sorte de mystère qui l'enveloppait n'était certes pas faite pour diminuer son intérêt.

— Mais... à la police, on sait votre véritable nom ?

— Oui, répondit rudement Pépoff, le colonel directeur seul.

Il ajouta, avec une négligence affectée :

— Il y a aussi l'Empereur.

Un changement se fit dans la physionomie du général : il sentit qu'il était en présence de l'infortuné héros d'un des nombreux drames socialistes qui ont ensanglanté les dernières années du règne d'Alexandre II, et il comprit qu'il ne devait effleurer ce sujet qu'avec une extrême réserve... Il dit donc :

— Peu m'importe, d'ailleurs, ce que vous avez été ; je ne m'occupe que de ce que vous êtes. Le directeur de la police vous a dit qu'il me fallait un homme habile, courageux et discret ?

— Par ce que j'ai fait devant elle, Votre Excellence a pu juger de mon habileté ; le résumé de ma vie, contenu dans mon dossier, vous a prouvé que je ne crains personne au point de vue de la bravoure et de l'audace ; quant à ma discrétion...

Pépoff s'interrompt, tira d'une poche de son uniforme un pli cacheté avec de la cire noire qu'il tendit au ministre.

— Voici le meilleur garant que je puisse don-

ner à Votre Excellence d'être pour elle un serviteur dévoué et muet : dans cette enveloppe se trouve mon véritable nom dont la divulgation peut couvrir de honte un des plus grands noms de l'empire, et ruiner à jamais une famille les mieux en cour d'aujourd'hui... Si jamais — car il faut compter avec la faiblesse humaine — j'étais tenté d'oublier le serment que je vous fais ici de me taire, — quelque chose que je voie, que j'entende ou que j'apprenne, — il me suffirait de me souvenir que vous avez le droit d'ouvrir cette enveloppe, pour que je demande à la mort même la force d'être discret.

Durant qu'il parlait, le ministre tournait et retournait entre ses doigts le pli que Pépoff venait de lui remettre ; quand celui-ci eut fini, il se leva, marcha droit à une manière de coffre-fort placé dans l'angle de son cabinet, fit jouer la combinaison, ouvrit la porte qu'il referma après avoir placé l'enveloppe dans un tiroir.

Revenu à son bureau, et s'étant assis, il dit à Pépoff...

— Vous êtes celui qu'il me faut : je n'ai point d'autres instructions à vous donner que de veiller sur un homme qui va jouer sa liberté et sa vie pour défendre les intérêts de la Russie, et la politique de l'Empereur. Il faut que cet homme réussisse ; mais, tout aux efforts qu'il devra faire pour mener à bien la mission dont il sera chargé, peut-être n'aura-t-il guère le loisir de prévenir

les trahisons dont il pourrait être victime, de flairer les pièges qui pourraient lui être tendus. Eh bien ! il faut que vous soyez le bras énergique qui le défende... souvent, même, malgré lui..., quelquefois peut-être contre lui même.

Très simplement, Pépoff répondit :

— Je protégerai, je défendrai cet homme.

— Sans qu'il le sache, sans qu'il puisse se douter qu'il est surveillé... Il ne doit même pas vous connaître.

— Votre Excellence veut dire que cet homme doit ignorer qui je suis ; mais il m'est loisible de me mettre en rapport avec lui ?...

— Tout ce que la ruse, l'audace ou le génie pourront vous suggérer, vous l'emploierez.

— C'est bien ; devrai-je envoyer à Votre Excellence des rapports sur la conduite et le langage de cet homme ?

— Inutile ; c'est un officier, et j'ai confiance en lui, comme en moi-même...

Un silence se fit, durant lequel le ministre sembla chercher s'il n'oubliait rien de ce qu'il avait à dire à son interlocuteur ; soudain :

— A aucun prix, vous entendez bien, à aucun prix la Russie ne doit être compromise dans l'aventure dont il s'agit : des complications internationales, dont il est impossible de prévoir la gravité, pourraient résulter d'une indiscretion, d'une imprudence ; donc, si l'existence même de l'homme que je vous donne mission de surveiller

devait, pour éviter un éclat, être sacrifiée...

Grégorieff se tut, comme si le reste de la phrase lui répugnait trop à prononcer, et Pépoff, devinant sa pensée, lui évita la peine de la formuler en disant :

— J'ai compris Votre Excellence; la Russie et l'Empereur avant tout... par-dessus tout...

Le ministre se leva : son visage ne portait plus aucune trace d'inquiétude. Il prit l'agent par le bras, le mena près d'un des lourds rideaux qui masquaient les hautes fenêtres, souleva l'étoffe et dit :

— Mettez-vous là, regardez et écoutez.

Ayant laissé retomber la tenture, il se dirigea vers la porte par laquelle était sorti le jeune homme et l'ouvrit.

— Lieutenant, appela-t-il...

Et il rejoignit son bureau, tout en lançant machinalement un regard vers le rideau, derrière lequel il avait placé Pépoff.

Ah ! si ce regard eût eu une acuité suffisante pour transpercer l'étoffe, le ministre eût frémi de voir la soudaine expression de stupeur et de haine qu'offrit le visage de l'agent, lorsque l'officier apparut sur le seuil du cabinet, achevant hâtivement la lecture du rapport, à lui confié par le ministre.

Les doigts crispés au rideau, le cou tendu, la face blême, et les yeux soudainement ensanglantés, Pépoff avait grommelé entre ses dents convulsivement serrées :

— Lui !... c'est lui !... Serge Obrensky !

II

LA COMTESSE HÉLÈNE PRADJIWOI

Cependant, le jeune homme s'était approché du bureau, et, immobile, attendait que son supérieur lui adressât la parole.

— Eh bien? demanda enfin Grégorieff qui, depuis quelques instants, l'examinait, en lissant d'une main distraite ses longues moustaches.

— J'ai lu, mon général...

— Et compris?...

Serge Obrensky inclina affirmativement la tête, tendant par-dessus le bureau le rapport que Grégorieff lui avait demandé d'un signe.

— Alors, fit le général, parlant lentement et soulignant chaque mot, vous avez lu, compris... et retenu?...

Comme il avait plus spécialement insisté sur la fin de sa phrase, Serge répondit :

— A la rigueur, mon général, je pourrais vous répéter presque mot pour mot ce que contient le rapport.

— Voilà qui est bien, et qui me dispense d'insister ; j'ajouterai cependant ceci : en sortant de mon cabinet, où vous êtes venu pour question de service, vous rentrerez chez vous remettre vos vêtements de voyage, et vous vous rendrez ostensiblement à la gare pour prendre le train, tout comme si vous poursuiviez votre premier projet d'aller aux Indes... Mais, à Moscou, vous descendrez, et, à partir de ce moment-là, vous cesserez d'être Serge Obrensky, lieutenant aux chevaliers-gardes, pour devenir... qui vous voudrez... peu m'importent votre nom, votre profession votre nationalité.

Se reprenant, il ajouta d'une voix sérieuse :

— ... Sauf cependant la nationalité russe ; j'ajoute, — et pénétrez-vous bien de l'importance de ce que je vais vous dire, — c'est qu'en aucun cas, en quelque situation que vous vous trouviez, vous ne devez vous réclamer du gouvernement impérial.

Il ajouta d'un ton sec et tranchant comme un coup de sabre :

— ... Lequel, d'ailleurs, vous désavouerait...

Un silence se fit, au bout duquel le lieutenant répondit avec une fermeté qui trahissait une âme résolue :

— Mon général, dût-il, pour moi, s'agir de la

vie, pas un mot ne sortira de ma bouche, qui puisse compromettre le gouvernement de Sa Majesté l'Empereur.

Comme s'il n'eût attendu que cette réponse pour changer d'attitude et de langage, le ministre de la Guerre se leva, vint au jeune lieutenant, lui prit les mains qu'il secoua avec force, en lui disant d'un ton quasi paternel :

— C'est bien, Serge Obrensky, je n'attendais pas moins de vous, et c'est pourquoi je vous ai choisi entre tous pour remplir cette mission au succès de laquelle Sa Majesté s'intéresse d'une façon toute particulière, pour les raisons exposées dans le rapport dont vous venez de prendre connaissance.

Comme le jeune homme, après une hésitation de quelques secondes, entr'ouvrait les lèvres pour parler, le ministre, allant au-devant de la question qu'il présentait, ajouta :

— Tout en vous recommandant de mener une existence qui ne soit en rien susceptible d'attirer l'attention sur vous et d'éveiller les soupçons, il faut cependant que vous ayez à votre disposition les sommes nécessaires pour agir vite et bien, suivant la manière dont les circonstances s'offriront à vous ; voici donc vingt traites de cinq mille roubles chacune, que vous pourrez toucher en quelque pays d'Europe que vous vous trouviez ; elles sont signées, endossées, et vous n'aurez, pour en encaisser le montant, qu'à

y ajouter le nom que vous aurez cru devoir adopter.

Il tendait au jeune homme une grande enveloppe ouverte, que celui-ci fit disparaître dans la poche de sa tunique. Le ministre ajouta :

— Si cette somme ne suffisait pas, — et les événements marchant à notre gré, elle sera certainement insuffisante, — ne vous inquiétez pas; quoi qu'il arrive, et en quelque circonstance que vous vous trouviez, le gouvernement saura toujours s'arranger de façon à vous munir d'argent.

En prononçant ces mots, Grégorieff avait à dessein haussé la voix et regardé du côté du rideau derrière lequel se trouvait caché Pépoff.

— Maintenant, mon général, fit Serge Obrensky, me permettez-vous de vous demander un conseil ?

— Mais dix..., vingt, mon cher lieutenant, trop heureux que je serai si mon expérience peut faciliter, en quoi que ce soit, la tâche ardue que je vous confie.

— Les Italiens tiennent la mer Rouge par Massaouah, les Anglais sont maîtres de l'Égypte, et encerclent le pays au nord et à l'ouest; sur la rive gauche du Nil Bleu ce sont les tribus insoumises des Gallas; enfin, au sud, le seul côté par lequel l'Abyssinie soit accessible, c'est l'inconnu... Eh bien, quel itinéraire dois-je suivre ?

Sans hésiter, le ministre répondit :

— Lieutenant, sur ce point je n'en sais pas plus

que vous ; causant de cette mission avec Sa Majesté, c'est une des questions que nous avons agitées en premier, et Sa Majesté comme moi sommes tombés d'accord pour reconnaître que nous n'avions aucune qualité, et que nous manquions de tout élément d'appréciation pour arrêter quoi que ce fût à ce sujet. Je ne me hasarderai même pas à vous rien conseiller, car la décision à prendre dépend exclusivement des circonstances dans lesquelles vous vous trouverez placé au moment du départ.

Il se tut quelques instants, regardant d'un air méditatif la carte devant laquelle il était arrêté, et ajouta :

— C'est aussi une question de tempérament ; ainsi les Français ont une expression qui m'a toujours plu, et qui contient une règle de conduite que pour ma part j'ai toujours observée dans les différentes campagnes auxquelles j'ai pris part. Ils disent : « Prendre le taureau par les cornes », c'est-à-dire marcher droit à l'ennemi, sans chercher les mouvements tournants plus ou moins compliqués, plus ou moins savants. Donc, si à vous se présentait, avec une chance de succès égale, de voir le roi, et par Massaouah, et par l'Égypte, je m'arrêteraïs au premier moyen.

L'audace de ces mots que le ministre avait prononcés d'une voix amimée, vibrante même, laissa impassible le visage du lieutenant qui répondit avec un calme imperturbable :

— Mon général, c'était ce que je pensais, moi aussi...

Grégorieff eut un petit rire satisfait et ajouta :

— Souvenez-vous cependant que, dans une mission du genre de celle qui vous est confiée, si l'audace est une qualité, la prudence en est une plus grande encore.

Serge inclina la tête pour indiquer qu'il prenait bonne note de l'observation de son chef, puis :

— Un mot encore, mon général ; dans le rapport que vous m'avez remis tout à l'heure, il est question d'une action commune avec la France : je devrai m'aboucher, — paraît-il, — avec un envoyé du gouvernement de la République. Mais on ne donne ni son nom, ni le signalement auquel je pourrais le reconnaître, ni l'endroit où je le retrouverai.

— Trois renseignements que je ne puis vous fournir, Serge Obrensky ; car le messenger du gouvernement français est choisi par lui, aussi secrètement que vous l'êtes vous-même par Sa Majesté l'Empereur ; donc, ce messenger, qui doit aujourd'hui même quitter Paris avec la mission de combiner son action avec la vôtre, n'a de vous ni votre nom, ni votre signalement.

Cette fois, les sourcils du lieutenant se haussèrent, traduisant l'étonnement très profond que lui causaient les paroles qu'il venait d'entendre.

— Je dois cependant, ajouta le général Grégorieff, vous donner un indice, — assez vague en

apparence, mais cependant très certain pour un homme tel que vous, — grâce auquel vous reconnaîtrez l'allié qui manœvrera là-bas, d'accord avec vous... Le 17 de ce mois, c'est-à-dire dans cinq jours, se tient à Naples un congrès scientifique auquel assistera la personne en question ; elle prononcera, au cours des séances, un discours et, dans ce discours, se trouveront intercalés d'une manière compréhensible pour vous seul et le plan qu'elle estime devoir être suivi et le lieu où elle vous donne rendez-vous... La première chose à faire est donc de vous rendre à Naples...

Ayant dit, le ministre de la guerre qui, d'un regard rapide, avait consulté la pendule, ajouta :

— Maintenant, Serge Obrensky, si vous n'avez plus rien à me demander, séparons-nous ; le train pour Varsovie part à 7 heures, et vous n'avez que juste le temps de rentrer chez vous pour faire vos préparatifs... bonne chance donc, et prompt retour.

En prononçant ces derniers mots, la voix du vieux soldat s'était amollie ; il prit entre les siennes les deux mains du lieutenant, les serra avec énergie, puis brusquement :

— Bast!... à mon âge, je pourrais être votre père.

Et, l'attirant sur sa poitrine, il lui donna l'accolade.

Ensuite, comme il reconduisait jusqu'à la porte

le jeune homme tout ému, il l'arrêta au seuil, lui posa la main sur les épaules, et le regardant au fond des yeux :

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit, Serge Obrensky ; si riche et si titrée què soit une femme, elle est à l'homme qui lui apporte la gloire. Va donc, et sois sans crainte ; s'il ne tient qu'à moi, la comtesse Hélène attendra ton retour.

Il ouvrit la porte, et le lieutenant le salua militairement, puis tourna les talons.

Rentré dans son cabinet, le ministre marcha droit à la fenêtre, souleva le rideau derrière lequel, durant toute cette scène, Pépoff était demeuré immobile, et l'invita à sortir de sa cachette.

— Vous avez-vu ? vous avez entendu ?..

— Oui, mon général, répondit froidement l'agent, dont le visage ne trahissait plus rien de la stupeur et de la colère qui s'étaient emparées de lui, à l'entrée de Serge Obrensky.

— Voilà l'homme qu'il s'agit de suivre pas à pas, de protéger contre les ennemis visibles et invisibles qui vont l'entourer de toute part.

— Excellence, tout ce qu'un homme est capable de faire, je le ferai, répondit laconiquement Pépoff.

— Il est des circonstances où un bon serviteur du Tsar doit faire plus encore.

— C'est l'impossible que vous me demandez, Excellence ; je tâcherai de faire l'impossible...

Le ministre lui remit une enveloppe en tous

points semblable à celle qu'il avait remise au lieutenant et lui dit :

— Voici vingt traites de cinq mille roubles chacune qui doivent vous servir, non seulement à défrayer vos dépenses personnelles, mais encore à subvenir aux moyens de défense que vous êtes chargé d'organiser autour du messenger du gouvernement ; vous devez en outre, au moyen de cette somme, fournir au lieutenant Obrensky les moyens de mener à bien sa mission, pour le cas où l'argent viendrait à lui manquer.

Pépoïff inclina la tête et répondit avec un plissement malicieux des paupières :

— J'ai pensé tout à l'heure, au regard que Votre Excellence a lancé de mon côté, en parlant à Serge Obrensky, que je devais être le canal détourné par lequel lui arriveraient les subsides du gouvernement impérial. Votre Excellence peut être sans crainte ; dussé-je voler, dussé-je même ramasser dans le sang l'argent qui lui sera nécessaire, pas une minute le messenger de l'Empereur ne sera arrêté dans sa marche en avant.

— Puisque vous appartenez à l'administration, vous devez savoir quels sont les usages en pareil cas.

Pépoïff eut un petit haussement d'épaules, qui marquait son indifférence profonde, et il répondit :

— L'agent, quand il se fait prendre, doit toujours être désavoué, c'est la règle.

Le ministre approuva d'un petit mouvement de tête.

— Quant à la récompense, dit-il, en cas de réussite...

L'agent l'arrêta brusquement et, d'un ton sec, presque brutal :

— C'est là chose que je me réserve de traiter moi-même à mon retour ; je ne sache pas que l'empereur Nicolas puisse se montrer ingrat envers celui qui apporterait à l'activité du peuple russe les débouchés de l'Afrique...

Il ajouta, après une courte suspension, et de la même voix que, dans sa chaire du collège de Varsovie, il devait terminer son cours :

— Car c'est bien en cela, Excellence, que se résume la question ?...

Sans répondre, le général Grégorieff dit avec impassibilité :

— J'ai fini ; vous pouvez vous retirer.

— Excellence, je suis votre serviteur.

L'agent salua militairement, en portant la main à son papalick, et, pivotant sur ses talons, gagna la porte d'un pas raide, un peu lourdement, comme eût fait un véritable Cosaque.

Donnant le salut aux officiers d'ordonnance, aux aides de camp qui peuplaient les bureaux et circulaient à travers les corridors, Pépoff rejoignit son cheval qu'un planton tenait en main et, se mettant en selle avec une agilité toute soldatesque, il donna de l'éperon, rendant en même

temps la bride, en sorte que ce fut tout caracolant, qu'il franchit la cour du palais, sous les regards émerveillés des fantassins de garde.

Certes, si à ce moment, le colonel directeur de la police l'eût croisé, il eût été, malgré toute sa finesse et sa perspicacité, à cent lieues de supposer que ce brillant cavalier était le même homme que, quelques heures plus tôt, il avait fait venir dans son cabinet.

A cent mètres de là, Pépoff ralentit l'allure de son cheval.

— Il part à sept heures, murmura-t-il, cela lui fait du temps devant lui; je serais fort étonné qu'il ne cherchât pas à la voir...

Tout en monologuant, il avait gagné la Perspective; et comme, vu l'heure et la douceur de la température il y avait une véritable cohue d'équipages et de cavaliers, notre homme avait dû mettre sa monture au pas.

Soudain, il tressaillit sur sa selle et se haussa légèrement sur ses étriers pour mieux voir une troïka, roulant à une vingtaine de mètres en avant de lui, et vers laquelle les promeneurs se retournaient.

— Si c'était elle ! fit Pépoff entre ses dents.

Puis, après un nouveau regard jeté de ce côté-là, il ajouta aussitôt avec assurance :

— C'est elle.

Comment fit-il pour se dépêtrer de l'inextricable écheveau d'équipages qui se pressaient au-

tour de lui ? Toujours est-il qu'il finit par se trouver tout juste derrière la troïka qui avait attiré son attention, et au côté de laquelle chevauchait un officier : c'était Serge Obrensky.

Penché sur sa selle, il causait avec une jeune femme, assise seule dans la voiture, et si frileusement enfouie sous les fourrures — bien qu'en ce mois de mars, la température fût exceptionnellement clémente — qu'on ne voyait de toute sa personne, outre les deux mains finement gantées de blanc, que la tête, mignonne ainsi que celle d'un oiseau, au visage mutin, tout encadré de cheveux blonds qui s'échappaient, frisottés et rebelles, d'une toque de loutre.

La bise, très douce, relativement à l'époque de l'année, était cependant assez aigre pour que la plupart des femmes qui passaient eussent cru devoir, par coquetterie, protéger leur teint par une épaisse voilette.

Soit indifférence, soit au contraire coquetterie d'un genre tout spécial, la jeune femme à laquelle parlait Serge Obrensky avait dédaigné semblable précaution ; ce qui permettait d'apercevoir des yeux d'un bleu foncé, dont la prunelle pétillait de malice, et une bouche, ni petite ni grande, dont les lèvres souriaient avec un petit air ironique.

Dans tout Pétersbourg, on n'eût trouvé personne pour affirmer que la comtesse Hélène Pradjiwoï — car c'était elle au côté de laquelle

chevauchait le lieutenant — était une jolie femme ; par contre, tout le monde s'entendait pour déclarer qu'il n'y avait pas, dans toute la haute société pétersbourgeoise, une jeune fille ou même une jeune femme qui pût rivaliser avec elle de charme, de grâce et d'esprit.

Il semblait que la nature eût voulu racheter par l'exqu Coasté de son caractère, par l'élévation de son esprit, par la hauteur de son âme, la beauté qu'elle lui avait si parcimonieusement octroyée ; mais quand on se trouvait pour la première fois en présence de la comtesse Hélène, on se sentait tout de suite comme enveloppé par les effluves magnétiques de son regard, en même temps que vous ensorcelait un je ne sais quoi d'inexplicable contenu dans son sourire ; avec cela, la voix était chaude, vibrante, changeant d'allure et d'intonation suivant les sujets, sans compter qu'elle maniait la pointe avec une virtuosité redoutable. En sorte que les méchantes langues — il s'en trouve dans les salons de Pétersbourg aussi bien que dans ceux de Paris — qui n'avaient pas craint de larder d'épigrammes la jeune fille, lorsqu'au sortir du couvent elle avait pris en main la direction de la maison paternelle, avec une indépendance d'allure peut-être bien un peu exagérée, en sorte que les mauvaises langues, disons-nous, avaient été bien vite réduites au silence, bien heureuses encore que celle qu'elles avaient choisie comme victime,

ne s'abaissât point à se transformer en bourreau.

Nous avons déjà dit, dans un précédent chapitre, que la comtesse Pradjivoï avait en dot une fortune considérable, qu'elle avait héritée de sa mère, et qu'en outre elle était de grande noblesse ; son père, gros propriétaire des environs de Varsovie, s'était rallié définitivement à la politique russe qu'il représentait en Autriche, comme conseiller d'ambassade. Richesse, noblesse, faveur impériale, c'était encore là trois qualités, d'un genre tout différent il est vrai, qui ne contribuaient pas peu à faire de la jeune fille une des héritières les plus courues de Pétersbourg ; mais bien que son père la pressât de se marier, satisfait qu'il eût été, retenu loin d'elle par ses missions, de ne plus la savoir seule et n'ayant pour chaperon qu'une vieille tante assez austère, la comtesse Hélène avait laissé défiler devant elle un long cortège de prétendants, sans s'être prononcée une seule fois.

Oh ! elle ne décourageait personne, et pas un des prétendants n'eût pu dire qu'à sa demande elle eût opposé un refus ; mais elle avait une si singulière façon de répondre en remettant sa décision à une époque ultérieure, tout en couvrant de fleurs l'ambitieux qui aspirait à sa main, que celui-ci se retirait, quasiment asphyxié sous le poids.

Serge Obrensky avait eu, depuis deux ans qu'il était entré aux chevaliers-gardes, l'occasion de se

rencontrer souvent avec la comtesse Pradjiwoï, et, du premier jour qu'il lui avait été donné de l'approcher, il en était devenu profondément épris.

Mais comme c'était avant tout une nature exceptionnellement fière, il avait conservé, enfoui au plus profond de lui-même et caché, du moins le croyait-il, à tous, le sentiment que lui avait inspiré cette jeune fille dont le séparait le double obstacle de la naissance et de la fortune.

L'entretien qu'il venait d'avoir avec le général Grégorieff avait fait soudainement luire en lui un espoir insensé et, bien qu'il se rendît compte que, dans la mission dont il était chargé, il y avait quatre-vingt-dix-huit chances sur cent de périr, il lui suffisait d'en avoir deux seulement de revenir, pour être heureux ; car le retour, dans les conditions où il s'effectueraient, c'était la possibilité d'être aimé de la comtesse Padjiwoï, c'était le bonheur de la vie assuré.

Aussi Pépoff avait-il deviné juste, en supposant que le premier soin du jeune homme, au sortir du ministère de la Guerre, serait de profiter des quelques instants qui lui restaient avant son départ, pour tenter de revoir celle qu'il aimait.

Pourquoi ? dans quel but ? Lui-même, interrogé, eût été bien en peine de répondre ; c'était quelque chose d'instinctif, plus fort que sa volonté et qui, à peine à cheval, lui avait fait prendre le chemin de l'hôtel qu'habitait, sur la Perspective, la comtesse Pradjiwoï.

Aussi son désappointement avait-il été grand, lorsque du suisse il apprit que la jeune fille était partie pour la promenade ; mais ce désappointement s'était transformé presque aussitôt en joie insensée, quand au bout d'une cinquantaine de mètres, il avait aperçu celle qu'il cherchait

C'était elle-même, qui après avoir répondu d'une gracieuse inclinaison de tête au salut profond qu'il lui envoyait, l'avait appelé à elle.

— Vous ici, lieutenant, lui avait-elle dit avec un étonnement véritable, je vous croyais parti... ! car ce sont bien des adieux, n'est-ce pas, que vous m'êtes venu faire il y a trois jours ?...

« Alors, ce fameux voyage aux Indes... abandonné?... remis à l'année prochaine?... car, si je me rappelle bien, c'est aujourd'hui que vous deviez partir ?...

— Aujourd'hui, oui, comtesse... et je pars en effet...

La jeune fille éclata de rire.

— Comme vous voilà !... en chevalier-garde ! voilà un casque qui me paraît bien peu pratique pour chasser le tigre.

— Aussi, répondit Serge, rentrais-je chez moi me mettre en costume de voyage, lorsque le hasard m'a fait vous rencontrer.

La jeune fille le menaça gentiment de sa main gantée.

— Le hasard ? répondit-elle, tandis qu'entre ses cils filtrait un regard moqueur, est-ce bien le ha-

sard seul qui vous a fait prendre, à cette heure de la journée, la Perspective ?... voyons, Serge Obrensky, soyez franc... d'autant plus qu'un mensonge n'aurait guère chance de me tromper ; car, au moment où je vous ai vu, vous tourniez, je crois, le dos à votre demeure.

L'officier rougit, et, pour dissimuler son trouble, s'occupa de mettre à la raison son cheval, qu'un coup d'éperon avait fait se cabrer fort à propos.

Et la jeune fille, fort amusée, pouffait de rire dans la peau de loup noire où elle enfouissait son visage.

— Dieu ! que c'est drôle, fit-elle, un homme qui ment !...

— Mais... permettez... je vous jure...

— Je vous en prie, ne déshonorez pas plus longtemps votre uniforme, Serge Obrensky : vous ne rentriez pas chez vous, et si vous m'avez rencontrée, c'est que vous me cherchiez.

Serge Obrensky feignit un grand étonnement et s'écria :

— Moi !... et dans quel but, grand Dieu !

— Peut-être parce que, lors de votre dernière visite, vous ne m'aviez pas dit tout ce que vous aviez à me dire, et que vous vous êtes fait scrupule de partir, emportant avec vous un gros secret.

Sa bouche souriait, en disant cela, l'intonation de sa voix était, comme de coutume, moqueuse ; mais l'expression de son regard n'était plus la

même : il y avait, dans ses prunelles, comme une douceur.

Serge, lui, se troubla davantage encore, et il balbutia, sans oser tourner les yeux vers elle :

— Un secret!... quel secret pourrait bien avoir un pauvre lieutenant aux chevaliers-gardes, susceptible d'intéresser la comtesse Hélène Pradjiwoï?

Les lèvres de la jeune fille se plissèrent dans une moue railleuse.

— Monsieur, dit-elle, vous venez de prouver que si vous vous entendez très bien à faire manœuvrer votre escadron, vous n'entendez pas un mot, mais pas un seul, à ce que l'on appelle une femme ; autrement, vous ne vous étonneriez pas qu'un secret, quel qu'il fût, pût m'intéresser.

Tête baissée, en apparence fort occupé à fouetter avec sa cravache l'extrémité de l'une de ses bottes, le lieutenant écoutait cette petite leçon.

— Voulez-vous que je vous déclare très franchement, poursuivit la jeune fille, pourquoi je vous disais vraiment ce que je pensais, lorsque l'autre jour je vous exprimais mes regrets au sujet de votre départ?... C'est que, depuis deux ans, je vous sais un gré infini d'avoir conservé pour vous l'aveu du sentiment que mon humble personne vous avait inspiré, de m'avoir fait grâce des soupirs, des roulement d'yeux et des déclarations brûlantes.

Serge voulut protester, mais elle ne lui en laissa pas le temps et continua :

— Vous avez été très digne ; mais surtout vous ne m'avez pas ennuyée de toutes ces fadeurs que vos semblables ne m'ont pas épargnées, et c'est pourquoi j'ai toujours accepté avec plaisir les invitations à danser dont vous vouliez bien m'honorer.

Elle avait dit tout cela d'un seul trait, moitié enjouée, moitié sérieuse, si bien que le pauvre lieutenant ne savait guère quelle attitude prendre : un moment, en dépit de cette dignité et de cette réserve dont elle venait de le louer, il fut sur le point de faiblir et de lui faire l'aveu de son amour.

Mais elle devina et étendant, devant elle, dans un geste d'effroi comique, ses deux mains gantées de blanc :

— Oh non ! implora-t-elle, ne parlez pas... je sais ce que vous allez me dire ! tant d'autres l'ont dit avant vous ! laissez-moi de vous, en partant, le souvenir d'un homme pas banal, et auquel je puisse, pendant votre absence, songer, à l'occasion, sans faire la moue, comme lorsque les silhouettes des autres viennent à passer devant mes yeux.

Cette fois, il y avait dans sa voix une intonation particulière, et son regard, d'ordinaire pétillant de malice, s'était comme adouci.

— Ah ! comtesse ! soupira l'officier.

— Serge Obrensky, interrompit-elle, je ne veux pas croire que vous ayez cherché à me revoir pour autre chose que pour me serrer une dernière fois

bien amicalement la main, comme un bon camarade.

Et comme, en disant ces mots, elle étendait le bras vers lui, il comprit que c'était un congé qu'on lui donnait, et il s'inclina sur sa selle, pour baiser respectueusement le bout des doigts.

Après quoi, maîtrisant à grand peine l'émotion qui le poignait, il donna de l'éperon à son cheval, et partit dans un galop fou, suivi longtemps, au milieu de la foule, par le regard de la jeune fille.

III

PREMIÈRES COMPLICATIONS

— L'aimerait-elle ?...

En formulant cette question, que son esprit s'était posée plus d'une fois, tandis qu'il marchait à cheval derrière la troïka de la comtesse Pradjivoï, ne perdant pas une syllabe de la conversation de la jeune fille avec Serge Obrensky, Nicolas Pépoff s'arrêta net et, les bras croisés, tous les muscles de la face contractés, demeura quelques instants plongé dans une profonde rêverie.

Il se trouvait alors dans une chambre d'assez minable apparence : bien qu'il fût jour, — il était environ trois heures de l'après-midi, — un épais rideau était tiré devant la croisée, et une grosse lampe à pétrole, pendant du plafond à une tringle de fer, jetait dans la pièce une lumière crue, dont

un réflecteur de fer-blanc augmentait l'intensité ; dans un coin, un lit de fer, garni de deux minces matelas et d'une mauvaise courtépointe ; de-ci de-là, quelques chaises de paille ; faisant face au lit, une grande table-toilette en bois blanc, surmontée d'une haute glace, et surchargée de pots, de fioles, de flacons, de toutes couleurs et de toutes dimensions ; enfin, un miroir, de la forme dite psyché, se dressait dans un autre coin de la pièce.

Mais, ce qu'il y avait de particulier dans cette chambre, c'était, tenant un panneau tout entier, un immense placard où se trouvait suspendue la collection la plus complète de vêtements qui se puisse imaginer : il y en avait de toutes les espèces, sans compter bien entendu les costumes nationaux russes, depuis le riche vêtement du boyard jusqu'à la chemise rouge du paysan ; à côté du frac de soirée, c'était l'ample soutane du pope, puis la redingote ou la jaquette du commerçant et quelques-uns des principaux uniformes de toutes les armées européennes.

Au-dessous des vêtements, s'alignaient méthodiquement les chaussures se rapportant à chacun d'eux, bottes de cuir verni pour les officiers, bottes en peau de vache, les unes poussiéreuses, les autres crottées, pour les paysans et les ouvriers, bottines, souliers, sabots ; sans oublier les patins et les raquettes à neige, utilisables au besoin.

Enfin, sur une planche placée au-dessous des

costumes, il y avait l'indispensable collection de coiffures, à chacune desquelles, pour être utilisées suivant les circonstances, étaient jointes au moins trois perruques, et trois fausses barbes assorties.

C'était devant ce placard, qui contenait son arsenal de policier, que Nicolas Pépoff venait de s'immobiliser brusquement. Dévêtu, débotté, décoiffé ; en manches de chemise, le visage démaquillé d'un coup d'éponge, il apparaissait tel qu'il était lui-même, lorsque les besoins du service ne l'obligeaient point, suivant l'expression du métier, à « se faire une tête ».

La face, toute rase, était blême, moins flétrie par l'usage des fards que par les orages de la vie ; la paupière, lourde et plissée, avait ses bords rougis de larmes, et là bouche, aux lèvres fines, d'un dessin régulier qui ne manquait pas de distinction, se creusait à ses commissures en un pli amer.

Le nez droit et plein de hardiesse, le regard par moments rempli d'audace et de fierté, le front haut et large, dénotant une intelligence rare, étaient autant d'indices permettant à un observateur d'affirmer que l'homme qui se cachait sous le nom de Nicolas Pépoff était une nature d'élite.

Quand nous aurons dit que les cheveux, rares au sommet de la tête, étaient complètement blancs et tondus ras, que le cou, un peu court, se reliait, puissant, à des épaules larges, que les bras étaient musculeux, et que le buste, bien assis sur les hanches, trahissait une musculature d'athlète,

nous n'aurons, pour achever le signalement de l'agent secret du ministre de la Guerre, qu'à ajouter que, malgré ses traits flétris, les rides profondes de son front, les éraflures de ses tempes et ses cheveux blancs, l'homme, — si l'on en jugeait à la vivacité et à l'éclat de son regard, — ne devait pas avoir plus de quarante-cinq ans.

C'est en cet instant où, étant redevenu lui-même, il cherchait sur lequel, de tous les accouplements suspendus dans le placard, il allait arrêter son choix, que, plus aiguë, plus poignante, s'était posée à son esprit la question formulée par ses lèvres : « L'aimerait-elle ? »

Et, en prononçant ces mots, à mi-voix, entre ses dents serrées, son visage avait la même expression de fureur haineuse que lorsque, caché derrière le rideau de la fenêtre, il avait vu entrer Serge Obrensky dans le cabinet du général Grégorieff. Soudain, il poussa un strident éclat de rire, dans lequel s'exhalait toute l'amertume dont son âme était pleine :

— Il l'aime... lui !... c'était dans la règle, cela... J'aurais dû m'en douter... Mais elle ?...

Il eut un geste violent, ses doigts se crispèrent dans le vide, sur une proie invisible, et il ajouta avec un haussement d'épaules furieux :

— Elle l'aime !... Allons donc !... Dieu ne permettrait pas une chose semblable !... Non, non... elle ne l'aime pas... il ne faut pas qu'elle l'aime... Là est la vengeance.

Et comme si ce mot eût répugné à la noblesse de son âme, il reprit d'une voix sombre, mais calme — sa colère paraissant tomber subitement :

— Là est la justice.

Il passa la main sur son front, comme pour chasser loin de lui des idées qui n'étaient pas de saison, et il murmura :

— Le devoir avant tout !

Il se mit alors à errer par la pièce, à petits pas nerveux, le front soucieusement plissé.

— Bast, fit-il soudain à mi-voix, répondant à une objection que son esprit méthodique venait de soulever, commençons toujours comme cela, il sera temps de voir venir.

Sa résolution prise, il marcha droit à un petit meuble qu'il ouvrit : c'était une manière de bibliothèque de laquelle il tira, après une rapide inspection des rayons, un gros volume qu'il plaça sur la table de toilette, ayant d'une main prestee écarté les fioles et les flacons.

— Cinq heures, fit-il en consultant sa montre déposée devant lui, j'ai le temps...

Il attira une chaise, s'assit devant la toilette et, la tête entre les mains, se plongea dans sa lecture : ce gros volume, qui contenait presque à chaque page des gravures intercalées dans le texte, n'était autre que le traité du fameux docteur allemand Ralph Gérardht, sur les mouches et les papillons de la région tropicale d'Afrique.

En une demi-heure, poussant les feuillets rapi-

dement les uns après les autres, Pépoff eut achevé de parcourir l'ouvrage et, l'ayant refermé, il se leva disant d'un ton satisfait :

— Voilà qui fait mon affaire... Maintenant, il s'agit de trouver un nom. Voyons... allemand?... Non... anglais?... Hum !... trop intéressés dans la question, messieurs les Anglais... ; restent l'Espagne ou bien la Belgique...

Il s'interrompit, se frappa le front comiquement, et ajouta :

— Pourquoi pas la Hollande?... Ils ont des colonies... et ils ont en outre des collectionneurs ; avec ça que les Hollandais ne peuvent inspirer aucun soupçon ; va pour la Hollande...

Il reprit sa promenade à travers la pièce, prononçant à mi-voix des noms qu'il inventait pour en essayer l'effet euphonique.

— Van Kneïpelt... Oui, ça sonne bien ; pas trop ronflant, mais c'est ce qu'il faut, pour ne pas attirer l'intention... C'est ça... Gérard Van Kneïpelt.

Sans tarder, il s'assit devant une table, dans le tiroir de laquelle il prit un grand papier, de format officiel, surchargé de timbres et de signatures ; entre les lignes imprimées, des blancs étaient ménagés que Pépoff remplit rapidement d'une belle écriture ronde.

Cela fait, il plia le papier, et le serra dans le portefeuille où se trouvaient déjà les vingt traites, il en prit une qu'il endossa, écrivant hardiment,

au-dessous de la date, le nom de guerre qu'il venait d'adopter : Gérard Van Kneipelt, enjolivé d'un superbe paraphe.

Ensuite, dans une malle en cuir, dont les éraflures et le bosselage attestaient les nombreuses pérégrinations, il plia méthodiquement quelques-uns des costumes suspendus au porte-manteau, en y joignant, bien entendu, les chaussures et les coiffures, ainsi que les perruques assorties : c'était d'abord un uniforme de sous-officier de ligne italienne, puis un vêtement complet de soirée, et enfin un assortiment de ville, aussi complet que possible ; par-dessus tout cela, il rangea le linge qu'il tirait d'une armoire, y mêlant des chaussures en rapport avec la personnalité nouvelle qu'il adoptait et, quand la malle, une fois pleine, fut refermée, il s'occupa enfin de se composer une silhouette en rapport avec sa nationalité d'emprunt.

Il commença par s'enfermer le crâne dans une perruque, assez semblable, comme aspect, à celle qu'il s'était si instantanément appliquée dans le cabinet du ministre, mais avec cette différence qu'au lieu d'être bruns, les cheveux avaient une nuance rouge carotte dont le flamboyant était atténué un peu par l'huile parfumée qui les graissait, et que leurs mèches, au lieu de tomber raides et plates sur le cou, frisottaient, encadrant le front de boucles rebelles au peigne.

Le visage, plutôt mince naturellement, s'élargit tout à coup par l'adjonction d'une paire de favoris

broussailleux, de même nuance que les cheveux, se rejoignant à une épaisse moustache, dont les poils retombaient à dessein sur la bouche, en masquant le caractère.

Alors, il ne resta plus à Pépoff qu'à harmoniser le teint de sa face avec tout cet encadrement poilu : le nez, prestement vermillonné d'un coup de brosse, égaya comme par enchantement le visage d'aspect morose, donnant à son propriétaire l'allure d'un amateur de bon vin ; les pommettes, elles-mêmes, furent légèrement avivées, tandis que le front, au contraire, se blanchissait sous une épaisse couche de pâte qui avait en même temps l'avantage de combler les crevasses qu'y avaient creusées les orages de la vie.

En moins d'un quart d'heure, ce fut chose faite, et, lorsque Pépoff eut complété la transformation en se mettant en califourchon sur le nez une paire de lunettes à monture d'or et dont les verres bleutés permettaient au regard de s'embusquer, personne n'aurait pu supposer que ce vieillard à face rubiconde, réjouie, dont un grand col coupait les oreilles, cravaté de blanc, ainsi qu'il sied à un vrai savant, même en voyage, n'était pas M. Gérard Van Kneipelt, vice-président de l'Académie scientifique de Harlem.

Cinq minutes plus tard, sa silhouette se trouvait transformée par le gilet blanc, fortement rembourré, par-dessus lequel il avait endossé un habit qui devait être ouaté également, tandis que

pour diminuer sa taille, il avait chaussé des escarpins, en place des bottes à talons élevés qu'il avait coutume de porter. Notre personnage se coiffa alors d'un chapeau de soie, de forme basse, mais de bords invraisemblablement larges, qui offraient le double avantage de masquer d'ombre une partie du visage, et en même temps de sentir d'une lieue la fabrication de Harlem.

Ayant pris dans un coin un gros parapluie de cotonnade brune, une valise et une couverture de voyage roulée dans sa courroie, il se campa devant le miroir psyché et examina longuement, en connaisseur, sa silhouette qui s'y reflétait : du bout des doigts, avec un geste naturel, il fit bouffer ses favoris, caressa les boucles de ses cheveux, releva sur son front et abaissa sur son nez à plusieurs reprises ses belles lunettes d'or, et, satisfait, murmura :

— S'il existe réellement en Hollande, à Harlem ou ailleurs, un monomane des papillons et des insectes, je veux que le diable me croque s'il ne doit pas avoir cette tournure-là.

Sur ces mots, il jeta autour de lui un regard rapide, pour s'assurer que ses meubles étaient bien fermés, que rien de compromettant ne traînait, et, ayant ouvert sa porte avec précaution, il sortit sur la pointe des pieds ; il prêta l'oreille pour s'assurer que l'escalier était désert, et qu'aucune rencontre fâcheuse n'était à redouter. Alors il tira sa malle sur le palier et, après avoir fermé

sa porte minutieusement à double tour, chargea son bagage sur ses épaules avec une facilité qui prouvait la vigueur de ses muscles.

Une fois en bas, comme un droschki passait, il le héla et, ayant fait charger son bagage, se fit conduire à la gare.

Quand il eut pris un billet, et fait enregistrer son bagage, il se mit à arpenter lourdement le quai du départ, tenant d'une main sa valise et sa couverture, tandis que de l'autre il s'appuyait sur son gros parapluie, en guise de canne ; et, tout en paraissant s'intéresser au mouvement des voyageurs, il guettait l'arrivée de Serge Obrensky.

Enfin, cinq minutes à peine avant le départ, il le vit apparaître, vêtu d'un costume de voyage, et suivi de son domestique qui lui installa son mince bagage dans un compartiment à destination d'Odessa.

Pépoïf, lui, monta dans le compartiment voisin d'où il pouvait, par la petite glace encastrée dans la cloison, surveiller au besoin ce qui se passerait à côté.

Comme le sifflet de la locomotive retentissait, demandant la voie, deux voyageurs apparurent sur le quai qu'ils arpentaient à grandes enjambées et se dirigèrent tout droit vers le wagon où Serge Obrensky et Pépoïf avaient déjà pris place : ils étaient d'allure correcte, et paraissaient, à la façon dont ils étaient vêtus, appartenir à une classe élevée de la société.

En passant devant le compartiment de Pépoff, ils s'arrêtèrent une seconde comme s'ils eussent voulu y monter ; mais la vue du voyageur les fit poursuivre leur chemin et, sans jeter même un regard dans le compartiment où se trouvait installé l'officier aux chevaliers-gardes, comme s'ils l'eussent su déjà occupé, ils montèrent dans le suivant. Pépoff, s'étant soudainement levé pour s'accouder à la portière, les examinait du coin de l'œil, sans affectation, tout comme s'il eût obéi à cette curiosité banale et naturelle qui vous fait, à défaut d'autre occupation, regarder les gens en compagnie desquels l'on va voyager.

Comme l'employé refermait bruyamment la portière sur les deux derniers arrivants, le second coup de sifflet retentit et le train démarra.

Alors l'agent du général Grégorieff s'assit, murmurant :

— Voilà un bien mauvais maquillage... il est vrai qu'ils croyaient n'avoir affaire qu'à lui, et que pour quelqu'un qui n'est pas du métier, ça pouvait passer...

Il eut un petit rire, et ajouta :

— Ce qui prouve qu'il faut toujours faire pour le mieux, surtout quand ça ne coûte pas plus ; mais, que diable peuvent-ils bien lui vouloir?...

Le train était sorti de l'enchevêtrement de rails qui avoisine les grands centres et, les dernières maisons des faubourgs franchies, filait à toute vitesse à travers la campagne que le crépuscule obs-

curcissait ; pendant ce temps, Pépoff réfléchissait toujours.

— J'ai vu cependant quelque part la tête du plus grand!... mais où?... Ah!... oui, j'y suis maintenant... C'est un agent de l'ambassade d'Angleterre.

Son visage s'assombrit, et ses sourcils se contractèrent.

— Aurait-il donc vent de quelque chose?... Pourtant, d'après ce qu'avait dit le ministre, la mission de Serge Obrensky a été préparée dans le plus grand secret... Il va falloir que je m'assure que je ne me trompe pas : avec ces verres bleus, quand on n'y est pas habitué, l'on voit mal.

Il prit son indicateur de chemins de fer et, l'ayant consulté, constata que le train ne s'arrêterait point avant une heure ; seulement il eut un petit sourire satisfait en voyant que l'arrêt, s'effectuant à une gare importante, durerait un quart d'heure et qu'en outre, il y avait un buffet.

— Ce serait de la malchance, pensait-il, si mes oiseaux ne descendaient pas se rafraîchir : ce me sera une occasion de les voir de plus près.

Tranquillisé sur ce point, comme la nuit s'était faite entièrement et que la lampe électrique fixée au plafond jetait une vive lueur dans son wagon, Pépoff, de façon à avoir ses mouvements libres, tendit sur la lampe le voile d'étoffe destiné à en atténuer la clarté, pour permettre aux voyageurs, soucieux de sommeil, de prendre un peu de repos.

Alors, s'agenouillant sur la banquette, il se haussa jusqu'à la petite glace, et regarda ce qui se passait dans le compartiment voisin : Serge Obrensky lisait tranquillement un des nombreux journaux qu'il avait achetés avant son départ. Son visage reflétait une grande sérénité et, à le voir, nul n'aurait pu se douter que cet homme allait à des dangers probablement mortels.

Et l'agent ne put s'empêcher de grommeler entre ses dents :

— C'est un crâne !...

Mais alors l'attention de Pépoff se reporta sur ses voisins : son œil perçant, à l'acuité duquel aucun détail n'échappait, venait de se fixer sur la glace qui mettait en communication le compartiment d'Obrensky avec celui des deux voyageurs, et il avait remarqué qu'au lieu d'être lumineux, il était assombri par un visage qui interceptait la clarté de la lampe électrique.

Il murmura :

— Je ne m'étais pas trompé, c'est bien pour lui qu'ils sont ici.

Et il n'en persista que davantage dans l'intention qu'il avait de profiter du premier arrêt, pour s'assurer de l'identité des personnages en question.

Il n'avait en conséquence qu'à attendre et, pour prendre patience, il tira de sa valise le gros volume qu'il avait déjà feuilleté chez lui avant son départ et se mit à le lire avec attention.

Conformément à l'indication de l'horaire, une heure après son départ de Pétersbourg, le train stoppa en gare de Dweiz, et Pépoff gagna de sa marche alourdie le buffet où il se fit verser — conformément au goût de la nationalité d'emprunt qu'il avait adoptée — une énorme chope de bière flanquée d'une assiette de pains fourrés.

Tout en mangeant d'un fort bel appétit les susdits sandwiches, notre homme surveillait les voyageurs qui, suivant son exemple, venaient soit se rafraîchir, soit, n'ayant pas eu le temps de souper à Pétersbourg, dévorer à la hâte un plus ou moins substantiel repas ; parmi ces derniers se trouvaient précisément ceux que guettait notre homme, et, le hasard le servant à souhait, il se trouva qu'ils vinrent se placer en face de lui.

Trop affamés pour perdre à converser un temps qu'ils pouvaient employer de façon plus intéressante, ils faisaient marcher leurs mâchoires, le nez baissé dans leur assiette, ne visant qu'à une chose : engloutir en le plus petit nombre de minutes possible la plus grande quantité possible de plats.

Aussi Pépoff put-il, à travers les verres bleutés de ses lunettes, les examiner tout à loisir ; il ne lui fallut pas d'abord longtemps pour constater que les superbes favoris roux du plus grand étaient des postiches dont la teinte ne s'accordait pas d'une façon très heureuse avec celle des cheveux, naturels ceux-là, et que, si le plus petit

avait le visage sabré d'une énorme paire de moustaches brunes, lui masquant en partie la bouche, les cils étaient de couleur plus claire, d'où il était facile de conclure que les cosmétiques avaient passé par là.

En outre, il y avait dans leur attitude une raideur toute militaire, sans compter que l'un d'eux, le plus grand, en dépit du costume élégant qu'il portait, avait des mains communes et peu soignées.

Et, tout en lampant à petites gorgées sa pinte de bière, et en grignotant les uns après les autres ses pains fourrés, Pépoff, qui ne les lâchait pas du regard, ne cessait de se demander où il avait vu ces têtes-là.

— Ce sont des gens du métier, songeait-il mentalement, et je donnerais mon bras à couper que j'ai rencontré le plus grand à l'ambassade d'Angleterre... j'ai même été en rapport avec lui, il y a deux ans... mais à propos de quelle affaire donc?...

Soudain, sur le quai, une cloche s'agita, annonçant le départ du train... et l'un des deux voyageurs, le plus petit, furieux d'être contraint de laisser inachevée sur son assiette une aile de dinde fort appétissante, ma foi, grommela entre ses dents :

— Per Baccho!...

— Goddam!... fit l'autre en lui lançant un regard colère, tandis qu'il lui poussait violemment

le coude, lui désignant d'un hochement de tête Pépoff qui, sans se presser, le coude levé, s'entonnait ce qui restait de bière au fond de sa chope.

Et, comme le chef de train l'interpellait, l'invitant à se hâter s'il ne voulait pas que le train partît sans lui, il trouva moyen de répondre si comiquement, en un presque incompréhensible charabia, mi-russe mi-hollandais, que les deux individus, qui en ce moment payaient leur repas, ne purent s'empêcher de rire, soudainement rassurés.

Derrière eux, qui regagnaient leur wagon à grandes enjambées, Pépoff marchait pesamment, jouant en conscience, jusque dans ses plus petits détails, son rôle d'homme du Nord, impassible et flegmatique ; aussi le train se mettait-il en marche, lorsque l'employé qui le suivait en le gourmandant, l'ayant quelque peu houspillé, referma sur lui la portière.

Alors, en se laissant tomber sur le coussin, la mémoire des faits engendrant tout naturellement celle des noms, il murmura :

— Walter Bright.

Et, s'appliquant sur la cuisse une claque retentissante, en signe de satisfaction, il s'immobilisa, les paupières mi-closes, les lèvres souriantes, voyant s'enchaîner, avec une logique irréfutable, les différents événements qui avaient déjà marqué le commencement de ce voyage.

Quelque secrètement que le général Grégorieff

eût préparé la mission confiée à Serge Obrensky, de quelques précautions qu'eût été entouré le départ de ce dernier, il était certain que l'on avait eu vent de quelque chose aux ambassades d'Italie et d'Angleterre, et que les deux voyageurs montés à Pétersbourg dans le même train que Serge, avaient pour mission de le filer et de le contre-carrer dans ses agissements.

Cette constatation une fois faite, il se mit à songer à la ligne de conduite qu'il devait tenir : laisser ces deux agents emboîter le pas au messenger du ministre de la Guerre, c'était faire avorter dès le début la combinaison, c'était rendre inutile sa mission qui, pour porter ses fruits, avait comme base indispensable le secret et le mystère le plus profond.

Donc, il fallait les arrêter en route, et sans tarder, avant qu'ils n'eussent eu le temps de communiquer à qui que ce fût, ce qu'ils avaient déjà pu surprendre ; même, en admettant qu'ils eussent, par un moyen qui lui aurait échappé, pu mettre leurs chefs au courant de ce qu'ils savaient, ils ne savaient jusqu'à présent rien de compromettant.

Serge Obrensky, lieutenant aux chevaliers-gardes, en vertu d'un congé de trois mois, se rendait aux Indes ; il n'y avait là rien que de très naturel.

Mais si, suivant les instructions du général Grégorieff, Serge Obrensky s'arrangeait de ma-

nière à quitter le train à Moscou, transformé et même transfiguré, ces gens auraient en main les preuves que les soupçons des ambassadeurs d'Italie et d'Angleterre étaient fondés.

C'était donc avant Moscou qu'il fallait agir.

De nouveau, il consulta l'indicateur, remarqua que le train devait s'arrêter une demi-douzaine de fois, avec des intervalles d'une demi-heure chaque fois, pour ensuite filer d'une seule traite, d'environ deux heures, sur Moscou ; c'était sans nul doute pendant ces deux heures-là que le lieutenant exécuterait les instructions du ministre de la Guerre.

Pépoïff remit donc à ce moment-là l'examen du parti auquel il devait s'arrêter, parti qui dépendrait tout naturellement de ce que Serge ferait de son côté, et il reprit l'ouvrage du docteur Ralfh Gérardht, dans la lecture duquel il s'absorba.

Après chaque station, il suspendait un moment sa lecture pour jeter, à travers le petit carreau, un regard rapide dans le compartiment voisin ; Serge, enveloppé dans sa couverture de voyage dormait paisiblement, sans se douter de la double surveillance dont il était l'objet, car Walter Bright et son compagnon, de leur côté, se tenaient, l'un remplaçant l'autre, en permanence derrière leur vitre.

— Eux aussi, murmura Pépoïff, attendent le moment d'agir...

Il avait prononcé ces mots, au moment où le train quittait Twer, la dernière station avant Moscou, et où, Serge ayant devant lui près de deux heures avec la certitude de n'être pas dérangé, allait mettre à exécution les instructions du général Grégorieff.

Déjà, il avait replié dans sa courroie la couverture dont il était enveloppé, et avait descendu du filet où il l'avait placée, au départ de Pétersbourg, une grande valise.

Se rappelant ce que le ministre de la Guerre avait dit au jeune homme : « Arrangez-vous de manière à ce que, en descendant du train à Moscou, vous ne soyez plus Serge Obrensky, » l'agent concluait que l'officier allait, dans le wagon même, faire subir à sa personne une transformation suffisante pour dépister les soupçons.

Malheureusement, il comptait sans les regards curieux embusqués derrière la vitre prêts à prendre le signalement minutieux de sa nouvelle personnalité.

Il n'y avait pas un moment à perdre : ayant remarqué que l'une des fenêtres du compartiment d'Obrensky était baissée, Pépoff jugea que c'était par là qu'il devait l'avertir, s'il voulait mettre le jeune homme en garde contre le péril qui le menaçait, sans que les limiers s'en doutassent.

Alors, ouvrant la portière de son propre compartiment, il rampa sur le marchepied, jusqu'à ce que sa tête effleurât la vitre du compartiment

voisin ; et cramponné aux barres de cuivre, secoué violemment par le vent, car le train, lancé maintenant à toute vitesse, courait à raison de quatre-vingts kilomètres à l'heure; il cria :

— Serge Obrensky, pas un mot, pas un geste, et écoutez-moi.

Le lieutenant, en entendant prononcer son nom, s'était redressé, abandonnant la valise dont une courroie déjà était détachée, et sans doute allait-il chercher à se rendre compte de quel côté venait la voix, lorsque les mots qui suivirent l'immobilisèrent.

— On vous surveille, poursuivit l'agent, pas un des mouvements que vous allez faire n'échappera aux gens qui voyagent à côté de vous... Suivez scrupuleusement les indications que je vais vous donner, et vous serez sauvé.

Serge inclina la tête dans un signe d'approbation et, pour se donner une contenance, comme il était tout droit au-dessous de la lampe, il prit l'indicateur de chemins de fer et feignit de s'être levé pour le consulter; ce faisant, il tendait l'oreille.

— Remettez votre valise en place, poursuivit Pépoff, enveloppez-vous ostensiblement dans votre couverture, et allongez-vous sur la banquette, comme si vous aviez l'intention de dormir jusqu'à Moscou; mais, au bout de quelques minutes, ouvrez les yeux, regardez la lampe avec impatience, et levez-vous pour tirer le voile

d'étoffe destiné à masquer la lumière. Après quoi, allongez-vous de nouveau sur la banquette et ne bougez plus... Inclinez la tête, pour me dire que vous avez entendu et compris.

Serge fit ce qui lui était demandé; alors Pépoff ajouta :

— Quand vous entendrez plusieurs coups secs frappés au petit carreau percé dans la cloison de votre compartiment, levez-vous sans bruit, ouvrez votre portière, — celle de gauche en regardant du côté de la locomotive — et, votre bagage à la main, gagnez le compartiment voisin, — celui qui se trouve avant le vôtre, en partant de la queue du train... — Une fois là, vous serez en sûreté et pourrez faire tout ce que vous avez à faire, avant votre arrivée à Moscou... Ah! un mot encore, laissez votre couverture sur la banquette... Est-ce compris?

Véritablement ahuri, Serge inclina la tête machinalement et Pépoff regagna son compartiment.

Embusqué derrière la vitre, il vit le jeune homme suivre de point en point ses instructions. Alors, ouvrant à nouveau sa portière, il se glissa dehors et rampant comme la première fois sur le marche-pied, gagna non le compartiment voisin, mais celui dans lequel se trouvaient les deux agents.

Les yeux à la hauteur de l'encadrement du carreau, Pépoff regarda rapidement à l'intérieur et le spectacle qu'il aperçut ainsi le rassura

complètement : Walter Bright, étendu sur la banquette, dormait, tandis que son compagnon lisait un journal avec des bâillements qui prouvaient qu'avant peu, lui aussi se livrerait aux douceurs du sommeil.

Prestement alors, Pépoff regagna son compartiment, couvrit l'autre portière, — celle de gauche par laquelle devait entrer Obrensky, — et, après avoir frappé contre la vitre, ainsi qu'il avait été convenu, jusqu'à ce qu'il eût vu une silhouette indistincte se mouvoir dans l'ombre, prenant sa valise, il sortit par l'autre portière.

Quand il entra dans le compartiment voisin, il était vide, et un regard rapide jeté dans celui qu'il venait de quitter lui montra le lieutenant assis à sa propre place, les mains abandonnées sur les genoux, le visage reflétant la stupeur profonde que lui causait ce déménagement si extraordinairement accompli.

Un coup d'œil donné de l'autre côté lui fit voir le second agent, celui aux moustaches brunes, qui dormait sur l'autre banquette, en face de Walter Bright; alors, comme il était dans l'ombre, il jugea qu'il pourrait sans crainte d'être aperçu surveiller un peu ce qu'allait faire Obrensky et se mit en faction derrière le petit carreau.

La première surprise passée, le jeune homme avait eu un haussement d'épaules prouvant qu'il acceptait, sans chercher à en approfondir les sources, le secours que lui envoyait la Provi-

dence ; puis, il avait ouvert sa valise, et avait accroché à la paroi du wagon, au moyen d'une épingle, un petit miroir à trois faces, devant lequel il se mit en mesure de se raser.

Durant quelques secondes, avec une expression visible de regrets, il passa et repassa sa main sur sa longue barbe blonde, qu'il allait sacrifier à son devoir, ensuite, d'un coup de ciseaux rapide, il l'abattit, ne conservant de cette toison, dont il était coquet, que la moustache ; après les ciseaux, ce fut le rasoir qui fit son office, et, en moins de cinq minutes, le visage du beau lieutenant était, par cette simple suppression, tellement transformé, que la comtesse Hélène Pradjiwoï elle-même eût hésité à le reconnaître.

Un peigné de plomb, passé plusieurs fois dans la moustache et dans les cheveux, en assombrit instantanément la teinte et, lorsque l'officier se fût logé sous l'arcade sourcilière droite un rond de cristal encastré dans un cercle d'écaille, ce n'était plus lui.

Alors, très satisfait de cette transformation, il retira d'une main preste ses vêtements de voyage et les remplaça par un costume entièrement noir ; le gilet, boutonné jusqu'en haut, laissait émerger une cravate de satin noir tournée deux fois autour du col, dont le bord, seul visible, formait un mince liséré blanc ; quant à la redingote, elle avait des pans fort longs qui descendaient jusqu'au bas du mollet, tandis que, sans parements,

et munie seulement d'un petit col droit comme un dolman d'officier, elle se boutonnait, elle aussi, jusqu'en haut, au moyen d'une seule rangée de boutons.

Sur sa tête, le jeune homme plaça un chapeau en feutre noir, à calotte ronde et basse, à bords larges, en tous points conformes à ceux que portent les clergymans, et le déguisement, de la sorte, se trouva complet...

A ce moment, Pépoff n'eut que le temps de se rejeter en arrière car, poussé par la curiosité, Serge venait de s'approcher du petit carreau contre lequel l'agent avait le visage collé depuis dix minutes, afin de chercher à connaître l'auteur du mystérieux avis qu'il avait reçu.

Mais le jeune homme fut déçu dans son attente, car Pépoff s'était allongé sur la banquette et sa silhouette se confondait dans l'ombre, dont était plein le compartiment.

Or, comme à Moscou, il avait juste le temps nécessaire pour prendre un billet et sauter dans le train qui devait l'emporter vers sa nouvelle destination, force lui fut de remettre à plus tard la solution de l'énigmatique question qu'il se posait depuis une heure.

Quant à Walter Bright et à son compagnon, éveillés en sursaut par l'arrêt brusque du train et les appels des employés, ils se précipitèrent hors de leur compartiment, au moment même où leur voisin, un homme à cheveux plats, la face en-

vahie par une barbe poivre et sel, le corps à moitié enveloppé frileusement dans sa couverture de voyage, et tenant une valise à la main, sautait sur le quai avec une légèreté toute juvénile.

— C'est lui ! dit tout bas à Walter Bright l'homme aux moustaches brunes.

— Bien maquillé, fit l'autre, mais reconnaissable tout de même.

Et, emboitant le pas au pseudo Serge Obrensky, ils le suivirent jusqu'à l'hôtel où il s'était fait conduire, et où ils prirent une chambre voisine de la sienne.

Mais tandis que, certains de tenir leur homme, les deux agents s'endormaient paisiblement, Nicolas Pépoff, prestement redevenu le savant monsieur Van Kneipelt, sortait sans bruit de l'hôtel, sautait dans une voiture, et se faisait conduire ventre à terre à la gare, où il arrivait juste à temps pour prendre un rapide destiné à rattraper, deux heures plus tard, le train dans lequel s'était embarqué Serge Obrensky.

IV

LE PLAN DE JUSTIN PIPARD

C'était le 17 mars, à Naples...

Dans le vestibule, tout orné de tentures et de plantes des tropiques qui lui donnaient l'aspect d'un jardin d'hiver, un secrétaire, en habit noir et cravaté de blanc, était assis derrière une table couverte d'un tapis vert, et inscrivait sur un grand registre les noms et qualités des délégués, mettant en regard la nation qu'ils représentaient.

Et, à chaque personnalité nouvelle qui arrivait, les membres du bureau de l'Institut romain, en grand uniforme, s'extasiaient, arrivant, l'œil attendri et la bouche mielleuse, se citant les uns aux autres ses travaux « connus et appréciés du monde entier !... »

Son Excellence, M. le marquis Della Santa

Veina, chambellan auxiliaire de Sa Majesté la reine d'Italie, devait présider en personne à l'ouverture du congrès, représentant, en cette circonstance, sa toute gracieuse souveraine. Un des membres de l'Institut romain ne cessait de faire la navette entre la salle et le vestibule, pour annoncer que Son Excellence était arrivée déjà, et attendait, non sans quelque impatience, dans le petit local qui lui avait été réservé en attendant le moment de jouer son rôle.

Mais, c'était vainement que ce pauvre M. Pazzoli, Benjammino de son petit nom, s'empressait auprès de ses collègues, leur disant qu'il était trois heures et que le Congrès devait être ouvert à une heure, que le marquis attendait...

De guerre lassé, il s'était laissé tomber sur une banquette, dans le coin le plus obscur et le plus frais du vestibule.

— Ah !... ma pauvre Anita, murmura-t-il en s'adressant à une jeune personne, assise déjà sur la banquette, depuis le tout commencement du défilé, c'est à devenir fou...

Cette jeune personne pouvait avoir une vingtaine d'années.

La tête, casquée de cheveux noirs qu'une minuscule capote de dentelle coiffait, avait une singulière expression d'énergie, avec son visage de médaille romaine, au teint mat, aux grands yeux noirs qu'on eût dit taillés dans du jais, à la bouche de dessin parfait, mais grave : ses lèvres

roses devaient s'entr'ouvrir rarement dans un sourire, et les paroles qu'elles prononçaient devaient être en rapport avec le caractère sérieux de leur propriétaire.

À ce que venait de lui dire Benjammino Pazzolli, la jeune fille répondit par un petit haussement d'épaules.

— C'est votre faute, mon oncle ; si l'ambition ne vous dévorait pas, vous seriez en ce moment dans votre petite maison de la voie Appienne, entouré de vos bouquins et de vos chères collections, au lieu d'être dans ce tohu-bohu de monde.

Elle parlait lentement, d'une voix posée, avec une intonation un peu méprisante.

— Mais, ma petite Nita, balbutia-t-il, tu sais bien que rien n'est plus opposé à mes goûts que tout ce tumulte...

— Vous adorez le monde...

— ... Que, si j'étais seul, mes bouquins et ma collection seraient ma seule société...

— Que ne restez-vous avec eux...

— Mais je ne suis pas seule ; j'ai avec moi une nièce et filleule qui est toute ma famille, et que j'adore...

Les lèvres sérieuses de la jeune fille se plissèrent en une moue ironique.

— Et vous allez me dire que c'est à cette nièce et filleule que vous sacrifiez votre amour de la tranquillité, de la solitude, et la société de vos chères collections !

Le petit homme, qui ne cessait de s'éponger, suspendit le jeu de son mouchoir :

— Assurément !... Est-ce dans ma petite maison de la voie Appienne, que viendra te chercher l'époux digne de toi?... Tu es belle, Anita, tu es savante, tu es musicienne...

— ... Je peins comme Raphaël, je chante comme la Malibran... mais je n'ai pas le sou, et tous les mérites que vous venez d'énumérer ne valent pas une belle dot.

Ces mots avaient été dits sans aigreur aucune, sans rien qui trahît l'amertume d'un regret ; c'était une simple constatation.

Benjammino Pazzolli tressauta.

— Tu oublies, Anita, fit-il, que, dans la vie, il y a une chose qui peut contrebalancer la fortune, c'est la gloire : aujourd'hui, nul de ceux qui t'admirent ne songe à demander ta main ; mais, qu'une circonstance jette aux quatre coins du monde le nom de Benjammino Pazzolli comme celui du nouveau soleil se levant à l'horizon scientifique... alors, tu les verras... oui... tu les verras... se transformer en prétendants, ces beaux admirateurs.

Anita répliqua :

— Certainement, mon cher oncle, je vous sais grand gré des sacrifices que vous faites pour moi, mais si vous étiez franc, vous avoueriez qu'il ne vous déplairait pas non plus d'avoir le front nimbé de gloire, et de siéger, tel un dieu, au plus haut de l'Olympe académique.

Sans doute, le savant allait-il répliquer, lorsqu'un nom, circulant de bouche en bouche, arriva jusqu'à lui ; en même temps les membres du bureau de l'Institut romain s'empressent, en un groupe compact, autour d'un nouvel arrivant.

— Van Kneipelt!... s'exclama M. Pazzolli en bondissant sur ses pieds, ce savant Hollandais que l'Académie de Harlem envoie au Congrès et dont les journaux parlent depuis deux jours.

Il se précipita et rejoignit ses collègues au moment où Van Kneipelt achevait de répondre en un italien assez correct, mais que dénaturait un accent du Nord fortement prononcé, au discours de réception que l'un de ces messieurs lui avait débité.

— En vérité, illustrissimes confrères, vous me voyez confus d'un si honorable et bienveillant accueil ; et si je ne savais que les mots si flatteurs par lesquels vous venez de m'accueillir s'adressent non à moi, mais au corps de savants éminents que, moi humble parmi les plus humble, j'ai la chance insigne de représenter ;... et, je tiens à le confesser bien franchement, je suis tout honteux du bruit que certaines indiscretions ont fait, depuis deux jours, autour de mon nom : le coupable, en cela, est la presse napolitaine qui, dans son désir ardent de maintenir la réputation de terre hospitalière depuis si longtemps acquise à l'Italie, n'a pas hésité à faire de moi, savant modeste et consciencieux, mais inconnu de tous

jusqu'ici, une des gloires du corps savant néerlandais.

Ce langage, cette attitude, lui acquirent immédiatement la sympathie de tous ceux qui étaient là : ces gens, célèbres pour la plupart, à tort ou à raison, étaient du même calibre que Benjammino Pazzoli, et masquaient sous un apparent amour de la science un immodéré désir de publicité et de gloire.

En s'introduisant si audacieusement dans le congrès, Nicolas Pépoff avait jugé qu'il lui fallait avant tout jouer le rôle du loup de la fable qui, pour ne pas effrayer les moutons, prend une peau d'agneau et s'en habille.

S'il voulait conquérir la confiance de tous ces gens, desquels dépendait la réussite du plan formé par lui, il fallait avant tout qu'il se fit tout petit, si petit qu'ils n'eussent à redouter de lui aucune concurrence, auquel cas il obtiendrait d'eux tout ce qu'il voulait.

Parmi ceux qui montraient, auprès du délégué de la science hollandaise, le plus d'empressement, il nous faut citer Benjammino Pazzoli.

— Ah ! mon cher collègue, si vous saviez quelle joie c'est pour moi de pouvoir enfin faire la connaissance d'un homme d'aussi éminent mérite !

L'Italien s'empressa d'ajouter en se frappant le front :

— Quel homme distrait je fais !... En vérité, je ne sais où j'ai la tête ; car j'ai bien l'honneur de

vous connaître, mais je n'ai point celui d'être connu de vous.

Et reculant d'un pas afin de pouvoir s'incliner plus cérémonieusement, il ajouta :

— Benjammino Pazzolli... vous savez, l'auteur des *Colonies du ciel...*, du *Passage exact du soleil...*

— ... *Déclinaison de l'orbite universel...* de *l'Etude des passages de Vénus, depuis l'origine du monde...*

En entendant Van Kneipelt citer ainsi ses œuvres, le savant italien devint rouge de plaisir, et il balbutia :

— Vous avez lu?... Que pensez-vous de ma théorie sur le poids du soleil? Cela a dû vous paraître hardi...

— Oh! protesta l'autre, je ne suis qu'un modeste attrapeur de papillons et je ne me permettrai certainement pas de donner mon appréciation.

Du coup, la conquête de Benjammino était faite; jamais, dans tout le cours de sa vie, il n'avait rencontré, chez un collègue, modestie si grande.

— Ah! mon cher ami, s'exclama-t-il, car vous permettez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle ainsi? tous les savants, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne sont-ils pas frères? — pour la France il n'y a pas de frontière — mon cher ami, j'aurais beau vous le répéter, je ne trouverai jamais d'expression suffisante pour vous faire

comprendre la joie que j'éprouve à faire votre connaissance.

Et passant son bras sous celui de son nouvel ami, il l'entraîna en disant :

— Venez, je vais vous présenter une des plus belles et des plus intelligentes personnes qu'ait vu naître notre beau ciel d'Italie... ma nièce, mon cher monsieur, ma propre nièce, et qui adore la société des savants.

L'emmenant à sa suite, il avait gagné la banquette où se trouvait assise la jeune fille, qui se leva à l'arrivée de son oncle et de son compagnon ; mais, comme il ouvrait la bouche, pour présenter, en des termes ampoulés, Van Kneïpelt, celui-ci prit les devants, et dit avec bonhomie :

— Permettez, signora, à un vieillard de déposer à vos pieds l'expression la plus sincère de son admiration profonde ; car, pour être épris de science, nous autres savants n'en sommes pas moins épris de beauté, et si un empereur romain a pu dire autrefois qu'ayant agi suivant sa conscience, il n'avait pas perdu sa journée, je déclare bien hautement, et ce avant l'ouverture même du congrès, qu'en venant de Harlem à Naples, je n'ai pas perdu mon temps, puisqu'il m'est donné de contempler un visage aussi radieusement parfait que le vôtre.

Toute confuse, Anita avait incliné la tête sous le compliment.

— D'ailleurs, ajouta le galant délégué de Har-



Elle avait changé sa robe de piqué blanc contre un costume de cycliste... (Page 123.)

lem, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, sous le toit d'un astronome, soit logée une étoile!

Pour le coup, Pazzolli exulta.

Et, à sa nièce :

— Toi qui disais toujours que la science et la galanterie, cela faisait deux, je pense que ce cher M. Van Kneipelt te donne un démenti formel.

La jeune fille regardait le complimenteur d'un air singulier, et Pépoff, qui l'examinait en dessous, lisait, comme dans un livre ouvert, ce qui se passait en elle :

— Attention! pensa-t-il, si l'oncle est un imbécile, la nièce me paraît une fine mouche, et il faudra jouer serré, avec elle tout au moins.

Comme il achevait *in petto* cette réflexion pleine de sens et de perspicacité, il s'exclama :

— J'aperçois là-bas mon secrétaire qui me cherche... c'est un garçon fort intelligent et qui, outre l'habileté avec laquelle il me prépare mes échantillons, est fou d'astronomie. Voulez-vous me permettre de vous le présenter?...

Au mot d'astronomie, Anita avait fait la grimace; par contre, le visage de Pazzolli était devenu radieux.

— Mais comment donc, mon cherami, répliquait-il, j'ai pour cette belle science un amour si profond, que tous ceux qui s'y intéressent me sont, sans que je les connaisse, sympathiques.

Pépoff avait fait un signe, et, s'avancant vers lui, Anita et son oncle virent un grand jeune

homme pâle, tout de noir vêtu, le visage sabré de moustaches blondes, et portant avec une élégance rigide un carreau de cristal encastré dans l'orbite gauche.

— Mais on dirait un clergyman ! fit la jeune fille avec un petit rire.

— Ce jeune homme a fait ses études pour entrer en effet dans le clergé ; ses études finies, il s'est senti un beau jour un tel penchant pour la science, qu'il s'y est consacré tout entier.

Pazzolli demanda, non sans vivacité :

— Ce jeune homme s'occupe d'astronomie ?

— Il est même d'une force remarquable, autant, toutefois, que me permettent d'en juger mes faibles connaissances...

Il s'interrompt pour se tourner vers le nouvel arrivant.

— Mon cher signor Pazzolli, signora, permettez-moi de vous présenter mon secrétaire, M. Gustave Adolphe Abbsen, de Stockholm, aussi féru de science que de musique ; vous le pouvez interroger, sans plus de crainte, sur le nombre des étoiles qui composent le désert sidéral que sur la valeur harmonique de tel ou tel opéra de Wagner.

— M. Van Kneïpelt est trop indulgent ; le Seigneur a bien voulu couronner de succès mes efforts et mes études ; c'est pourquoi j'ai en effet quelques connaissances astronomiques. Quant à la musique, vous savez, signora, que nous autres, peuples du Nord, avons, malgré notre tournure

épaisse, l'âme poétique; et la musique, c'est la parole de l'âme.

Anita inclina la tête et, sans tarder, en amateur passionnée qu'elle était, demanda au jeune homme son avis sur le dernier opéra du maëstro italien, et, pendant qu'une conversation discrète s'engageait entre les deux jeunes gens, Benjammino Pazzolli, passant son bras sous celui de Kneipelt, l'emmenait à quelques pas.

— Il paraît fort bien, ce jeune homme, dit-il; on voit que ce n'est pas le premier venu.

— Et, vous savez, un puits de science; seulement il faut savoir le prendre, car il est aussi modeste qu'érudit.

Le regard de l'Italien étincelait.

— Voilà un garçon comme il m'en faudrait un, murmura-t-il, comme se parlant en lui-même;... et il y a longtemps que vous l'avez avec vous?...

— Mais non, et c'est en cela que j'ai une chance inespérée; au cours de mon voyage de Harlem ici, j'eus une discussion avec mon secrétaire qui me planta là, et j'arrivais à Naples, il y a quatre jours, fort ennuyé, car le congrès terminé, je me propose d'aller faire une tournée en Afrique, lorsque j'eus une idée de génie : je fis une annonce dans les journaux.

En ce moment, un émoi parut se produire parmi les membres du bureau de l'Institut romain; un homme venait d'entrer dans le vestibule, et son nom, jeté par l'huissier de service, produisit sur

les savants l'effet d'un pavé tombant dans une mare à grenouilles.

— Justin Pipard !... s'écria Benjammino Pazzoli, notre célèbre collègue de Paris !... j'ai hâte de le connaître... venez-vous, mon cher Van Kneipelt ?

Et sans attendre le consentement du savant Hollandais, il l'entraînait dans la direction de la foule, massée avec un empressement respectueux sur le seuil de la pièce, où elle formait la haie.

Justin Pipard, l'homme qui suscitait chez cette réunion de savants une semblable curiosité, était assurément une des personnalités les plus curieuses et les plus originales du monde des sciences ; et ce n'était pas tant par sa compétence quasi universelle en toutes choses, qu'il avait acquis une réputation européenne, que par le caractère à nul autre semblable dont les journaux du monde entier le qualifiaient ; qu'il s'agit de chimie, d'astronomie, de minéralogie, le jugement rendu par le savant était sans appel.

Au physique, il manquait de prestance, étant de taille petite et de membres grêles, bien que de tournure élégante.

Seulement, ce qui pouvait surprendre, et qui surprenait bon nombre de ceux qui se trouvaient là, c'était l'aspect très jeune du visage : les cheveux coupés en brosse étaient, il est vrai, poivre et sel, presque blancs aux tempes, et la barbe taillée à la russe, c'est-à-dire les favoris courts se

reliant aux moustaches, avait de-ci, de-là, de nombreux poils blancs ; la paupière était aussi alourdie et le front labouré de sillons profonds ; mais c'était plutôt la conséquence des travaux et des veilles, que de l'âge.

Le regard, en effet, était étincelant et plein de vivacité, le sourire était jeune, et la voix avait cet éclat, ces vibrations qui s'éteignent avec les années.

Contrairement à ses collègues des différentes nations, lesquels avaient cru devoir, pour cette première séance du congrès, venir en habit de cérémonie, le savant français, lui, était en costume de voyage : d'une main, il tenait un chapeau mou, en feutre, de l'autre une valise que les huissiers avaient vainement tenté de lui enlever.

Quand on l'eut suffisamment acclamé, salué, congratulé, quand enfin, les nombreuses harangues de bienvenue terminées, il lui fut loisible de placer un mot, le délégué de la science française fit, de la main, signe qu'il voulait parler ; aussitôt un silence respectueux, et toutes les oreilles se tendirent avec attention.

— Messieurs, très illustres savants, en vérité, je suis confus, plus encore que vous ne pouvez le supposer, de cette réception véritablement triomphale, et à laquelle, si le ciel lui eût accordé le bonheur d'y assister, Justin Pipard, le maître éminent auquel je m'enorgueillis d'être attaché, eût été bien sensible.

Ces mots, comme bien l'on pense, produisirent parmi l'assistance une extraordinaire stupeur ; comment ! celui en présence duquel on se trouvait, auquel on venait de faire un accueil digne d'un prince de la science, celui-là n'était donc pas Justin Pipard !...

A cette exclamation qui s'échappa presque en même temps de toutes les poitrines, le nouveau venu répondit avec impassibilité :

— Non, messieurs, non, illustres savants, je ne suis pas Justin Pipard, et il ne faut accuser de votre méprise — que la dureté d'oreilles de votre huissier ; je me suis présenté à lui comme l'envoyé de Justin Pipard, et c'est Justin Pipard lui-même qu'il a annoncé... Mais, me direz-vous, si vous n'êtes pas Justin Pipard, qui donc êtes-vous ?... Messieurs, mon nom ne vous apprendra rien ; je m'appelle André Maucomblé, secrétaire intime et humble collaborateur du grand savant français ; si je suis ici, c'est parce que, subitement malade, en traversant le Mont-Cenis, mon illustre maître a dû reprendre la route de Paris, me faisant le grand honneur de me charger de le représenter au congrès... ou plutôt, de vous lire, en séance publique, une communication importante qu'il avait à vous faire.

Ayant dit, le nouveau venu se tut, promenant autour de lui un regard assuré.

La nouvelle que le fameux Justin Pipard avait préparé un travail, et que communication de ce

travail allait être donnée, surexcitait au dernier point la curiosité des savants.

Aussi n'insistèrent-ils pas pour retarder davantage l'ouverture de la séance.

Alors, le marquis Della Santa Veina prit la parole pour rappeler en quelques phrases filandreuses et redondantes l'objet du présent congrès, qui était de provoquer l'examen des questions, quelles qu'elles fussent, qui préoccupaient le corps savant de chaque nation.

« Travail considérable, dont les savants d'Italie avaient pris l'initiative, et que lui personnellement avait l'espoir de mener à bien, en se voyant entouré d'une phalange d'hommes aussi célèbres, et aussi éminents, que ceux qui siégeaient sur ces bancs. »

Ce petit discours fut salué par d'unanimes applaudissements. Après quoi, commença de défiler à la tribune une suite non interrompue d'orateurs : les uns apportaient à résoudre un problème de chimie qui pouvait bouleverser l'existence de l'humanité, un autre soumettait à la docte assemblée la solution d'une question ethnographique susceptible de changer du tout au tout les croyances acceptées jusqu'à ce jour.

Un de ceux qui obtinrent le plus de succès, fut sans contredit le Hollandais Van Kneipelt, qui sut intéresser les savants, et conquérir, du premier coup, la partie féminine de l'assistance, en traitant de la question des papillons africains ;

ainsi qu'il avait fait lors de sa présentation à la nièce de Benjammino Pazzolli, il se posa en admirateur, en adorateur de la femme, et traduisit ses sentiments en des termes pleins d'afféterie et de déliquescence, auxquels on voyait les jeunes femmes et les jeunes filles se pâmer d'aise.

Puis, quand il eut fini son petit couplet sur les femmes et sur les papillons, il en commença un autre sur la valeur guerrière de l'Italie qui, son unité nationale fermement assise, se lançait elle aussi, hardie pionnière, dans la lice des conquêtes coloniales.

Cette allusion, fort discrète, aux entreprises militaires des Italiens dans la mer Rouge, et aux efforts faits par eux pour mettre la main sur l'empire du Négus, souleva parmi l'assistance un enthousiasme indescriptible.

Lorsque Van Kneipelt eut rejoint la place qu'il occupait à côté de Pazzolli, la nièce de celui-ci le félicita d'une voix pleine d'émotion, disant :

— Vous méritiez d'être Italien.

Alors, désignant son secrétaire assis derrière lui, et auquel il venait de remettre les feuillets qui lui avaient servi à lire sa harangue, le Hollandais répondit à la jeune fille :

— Vous pouvez, signora, féliciter également M. Abbsen, car c'est lui qui a rédigé les notes que je lui avais dictées avec le charme et le goût que vous venez d'applaudir.

Involontairement Serge — car le lecteur a

sans doute reconnu dans le pseudo-suédois le messager du général Grégorieff — Serge, disons-nous, fronça les sourcils.

— Monsieur Abbsen, dit alors Kneipelt, veuillez, je vous prie, sténographier entièrement, de façon à pouvoir l'envoyer *in extenso* aux journaux du Nord, le discours que va prononcer mon illustrissime ami le signor Benjammino Pazzolli.

Celui-ci, la face radieuse, s'avança vers la tribune :

L'important problème qu'il venait soumettre à l'éminente assemblée était celui dont il avait déjà eu l'occasion d'entretenir les congrès précédents, celui auquel il avait consacré sa vie tout entière : la mesure de la distance du soleil.

Aussitôt, un murmure commença à courir parmi les assistants, très discret mais assez significatif, pour que le président, se penchant vers l'orateur, lui demandât à mi-voix s'il avait l'intention de lire en séance le manuscrit qu'il avait devant lui ; la réponse du savant ayant été affirmative, le président lui fit observer que des commissions allaient être nommées, qui pourraient examiner à loisir un si important travail dont il n'était pas possible, vu le temps limité des séances, de donner connaissance verbalement aux membres du congrès.

Très dépité, Benjammino descendit de la tribune, et regagna sa place où il fut accueilli par ces mots de Kneipelt :

— Vos collègues, c'est visible à l'œil nu, sont jaloux de vous, et c'est pourquoi ils veulent tenter de mettre votre science sous le boisseau ; mais rassurez-vous, avec l'aide de cet excellent M. Abbsen, nous allons faire des traductions de votre travail, et nous enverrons ces traductions aux journaux.

En ce moment, comme le président allait donner la parole à l'orateur suivant, André Maucombe se leva, et de sa place, prononça ces mots :

— Je demande à prendre la parole immédiatement, car la communication que j'ai à faire, au nom de mon éminent maître Justin Pipard, se rattache intimement à la question soulevée par l'astronome distingué qui vient de descendre de la tribune.

Le nom de Justin Pipard, comme bien l'on pense, souleva une grande émotion et fit accueillir favorablement la demande du jeune homme.

Peut-être bien que si Benjammino Pazzolli, dont l'oreille s'était dressée aux mots prononcés par André Maucombe, eût prêté moins d'attention à ce qui se passait du côté de la tribune, il eût remarqué un assez notable changement dans l'expression de physionomie de Kneipelt : la trogne enluminée du collectionneur de papillons formait un contraste frappant avec la gravité soudaine de ses traits et l'acuité de son regard ; quant à Serge, aux paroles de Maucombe, il

avait tressailli et, le buste penché en avant, le menton dans les deux mains et les coudes sur les genoux, il s'apprêtait à écouter, de manière à n'en pas perdre un mot, ce qu'allait dire le délégué des savants français.

Ainsi qu'avait fait avant lui Benjammino, le secrétaire de Justin Pipard défit un rouleau de papier, et d'une voix assurée se mit à dire lentement, détachant chaque mot, insistant sur chaque phrase.

Comme il l'avait dit, il s'agissait de la distance du soleil, et après avoir rappelé en quelques mots, — pour l'assistance féminine, — que cette mesure s'obtient en observant, de différents points de notre globe, les projections de la planète Vénus sur le disque solaire, il résuma les résultats auxquels étaient arrivées les missions scientifiques envoyées, depuis plus d'un siècle, dans les contrées les plus éloignées, à l'effet d'établir d'une façon définitive cette distance du soleil à la terre qui sert pour ainsi dire de *mètre* au système du monde.

Les passages de Vénus, comme on le sait, se produisent à des intervalles irréguliers de 113 et de 8 ans alternés ; or, combien de fois les efforts des savants pour observer ces passages, avaient-ils été rendus vains par l'état du ciel, subitement brumeux, qui rendait inutiles les longs et dangereux déplacements.

Justin Pipard avait songé à une combinaison

qui permettrait au monde savant de déjouer à coup sûr les surprises de l'atmosphère, en vue du prochain passage de Vénus, annoncé pour l'année suivante : il s'agissait tout simplement de dresser à la cime d'une des montagnes les plus hautes du globe, dans une contrée célèbre par la pureté et la transparence de l'air, un observatoire muni de tous les instruments astronomiques les plus perfectionnés.

Des applaudissements éclatèrent ; mais une voix s'éleva pour faire observer que si la combinaison de Justin Pipard était excellente en principe, elle était d'une pratique irréalisable ; d'abord parce que le temps manquait, et ensuite l'argent.

— Messieurs, répondit André Maucombe, si vous m'aviez laissé achever vous sauriez déjà que l'observatoire en question est construit de toutes pièces en un métal dans lequel l'aluminium entre pour la plus grande partie, ce qui le rend d'un transport très facile ; il ne vous reste donc plus qu'à décider quel est le point sur lequel il convient de le dresser, ou du moins si vous êtes prêts à ratifier le choix fait par l'éminent maître lui-même.

Cette fois les bravos éclatèrent, et de toutes les poitrines sortirent ces mots vibrants d'enthousiasme :

— Vive Justin Pipard !

Le secrétaire du grand savant réclama le silence.

— Messieurs, ici il y a un point délicat qui m'empêche de proposer à votre illustre assemblée le plan que mon maître distingué, indifférent aux choses de la politique, avait combiné dans son génie, que je n'hésite pas à qualifier d'universel : la montagne, sur laquelle il se proposait d'établir l'observatoire en question, n'est autre que l'Amba Salamâ, ce pic élevé du Tembiene, l'une des provinces les plus reculées du Tigré.

Une rumeur courut parmi l'assemblée.

— Il gagnait avec son matériel la baie de Tadjoura où il pouvait arriver en douze jours, poursuivit André Maucomblè, il traversait le Choa, et après trente jours de voyage arrivait à destination... ce plan était assurément très hardi, mais en l'établissant, Justin Pipard n'avait oublié qu'une chose, c'est que le Choa est aujourd'hui possession italienne, ou du moins, en passe de le devenir.

« Voilà pourquoi, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, je crois devoir supprimer de la communication de mon maître ce qui a trait à l'Amba Salamâ, laissant au congrès le soin de choisir lui-même tel autre emplacement qui lui conviendrait mieux. »

Ayant dit, le secrétaire du grand savant français descendit de la tribune où il fut aussitôt remplacé par une demi-douzaine d'orateurs venant, d'une voix vibrante, protester au nom de la patrie contre toute idée tendant à permettre l'in-

gérance en Abyssinie d'une nation autre que la nation italienne.

En conséquence, fut votée immédiatement une résolution tendant à la nomination d'une commission chargée d'aller sur place étudier dans quelles conditions pouvait être érigé le fameux observatoire offert par Justin Pipard.

Sur l'observation de quelques savants italiens plus patriotes encore que leurs collègues, il fut décidé qu'à cette commission ne pourrait appartenir aucun membre savant de nationalité française ou russe.

V

OU REPARAIT UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Ainsi que le pseudo-Kneipelt l'avait expliqué à son nouvel ami, Benjammino Pazzolli, c'était par le moyen de la publicité que s'était opéré, entre Serge Obrensky et lui, le rapprochement indispensable à l'accomplissement de la mission dont ils avaient été chargés par le général Grégorieff.

Suivant le plan que, si rapidement, il avait conçu en wagon, Pépoff, après sa halte forcée à Moscou, avait rejoint deux heures plus tard le train qui emportait l'officier, et, depuis ce moment-là jusqu'à Naples, il s'était tenu caché dans son compartiment.

Son premier soin, en arrivant à l'hôtel, fut de bavarder avec le patron, lui faisant connaître le but de son voyage, lui donnant sur lui-même,

avec complaisance, tous les détails les plus circonstanciés, lui parlant de ses travaux, de ses projets, bref s'enflant d'importance, sous l'apparence d'une modestie exagérée.

Ce qu'avait prévu Pépoff arriva : deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'une demi-douzaine de reporters se présentaient, demandant à l'interviewer, l'interrogeant sur les points que lui-même avait mis en lumière en causant avec l'hôtelier.

Alors il se récria, remerciant ces messieurs de la trop bonne opinion qu'ils voulaient bien avoir de lui, mais déclarant exagérés et contraires à la vérité les renseignements qu'on leur avait donnés sur lui : un savant, lui!... quelle erreur!... il n'était qu'un modeste collectionneur de papillons qui... que... etc.

Les reporters, rentrés au journal, s'empresèrent de rédiger sur le fameux Van Kneipelt un article biographique des plus élogieux.

Ils n'eurent garde d'oublier la petite note qu'il les avait priés, à titre de service exceptionnel, d'insérer, note par laquelle il demandait un secrétaire parlant plusieurs langues et auquel ne répugnait pas la perspective d'un voyage d'exploration à travers le continent africain.

Dès le lendemain matin, la sonnerie électrique qui reliait la chambre du savant au bureau de l'hôtel, commença à retentir; c'étaient les secrétaires demandés qui venaient se présenter et, ainsi

qu'il l'avait dit, il y en avait de toutes les nationalités. Mais de Serge, aucune nouvelle... A quoi donc employait-il son temps ? n'avait-il donc pas lu les journaux ?

Le lendemain, Pépoff s'était levé de bonne heure, incapable de rester au lit, et, tout debout dans l'embrasure de la fenêtre, avait guetté les gens qui allaient et venaient à travers la place.

Soudain il vit, se dirigeant droit vers l'hôtel, la silhouette noire de celui qu'il attendait.

— Priez ce monsieur de vouloir bien monter ici, dit-il au garçon qui lui avait apporté la carte de « Gustave-Adolphe Abbsen. »

Lorsque le jeune homme se présenta, il dit avoir l'espoir de remplir les conditions demandées : originaire de Stockholm, il avait fait ses études pour être pasteur ; mais il était jeune, aimait la science, les voyages, en sorte qu'il avait résolu de courir un peu le monde, avant de revenir s'installer définitivement au pays natal.

Interrogé par Pépoff sur ses connaissances en histoire naturelle, le jeune homme dut avouer qu'elles étaient minces, pour ne pas dire nulles, mais qu'en revanche, outre l'allemand, l'anglais et l'italien, il parlait le français et le russe comme sa langue natale.

— Voilà qui est bien, dit Pépoff, trop bien, même ; car, entre nous, le russe... hum, hum...

Serge fronça les sourcils, déjà prêt à protester contre le langage qu'allait tenir son interlocuteur.

Celui-ci, sans paraître s'apercevoir du changement survenu dans le visage du jeune homme, pour suivit impassiblement :

— Quoique ne m'occupant pas de politique, je crois bien que la Russie n'est pas très populaire dans les pays de la Triplice ; aussi, jeune homme, je me permettrai de vous donner un conseil : si vous cherchez un emploi en Italie, c'est de ne pas faire figurer dans votre bagage la connaissance de la langue russe.

— Seulement, Pépoff poursuivit : si vous parlez plusieurs langues, vous ne connaissez pas un mot des papillons.

— J'apprendrai, monsieur.

— Hum ! ce n'est pas un élève qu'il me faut, c'est un secrétaire.

— Un secrétaire susceptible de vous défendre au besoin.

— Les chasses auxquelles je me livre ne sont pas bien terribles.

— C'est vrai ; mais quand on va en Afrique chercher des papillons, on trouve quelquefois des adversaires plus dangereux, et, parmi ceux-là, les lions et les panthères sont souvent moins terribles que les hommes ; vous auriez en moi un compagnon susceptible de jouer du revolver et de la carabine, et que la perspective de la mort n'effraierait pas..., c'est bien à considérer.

— Oui, oui, dit Pépoff, en essuyant avec son mouchoir, avant de se les mettre à califourchon

sur le nez, les verres de ses lunettes, c'est bien à considérer, en effet ; seulement, je me permettrai de vous donner encore un conseil : j'ai eu l'occasion de causer hier avec plusieurs journalistes italiens, et je ne crois pas qu'un secrétaire, si habile à manier les armes à feu, soit très susceptible d'entrer au service d'un homme désireux d'aller en Afrique, du côté des possessions italiennes : on est très méfiant, dans ce pays-ci, et je serais, pour ma part, fort vexé si les qualités bellicieuses de mon secrétaire devaient m'empêcher de faire le voyage que j'ai rêvé.

Serge avait courbé la tête, se mordant les lèvres, énervé par la pusillanimité du bonhomme.

— Monsieur, avait-il balbutié, j'oublierai que je connais l'usage du revolver et de la carabine, comme j'oublierai que je sais le russe ; mais prenez-moi avec vous !... Il y a si longtemps que je cherche une occasion de visiter l'Afrique...

Pépoïff, qui feuilletait le livre du docteur Gérardht, le présenta soudain au jeune homme, le doigt sur un feuillet où dans le texte se trouvait une gravure représentant un papillon de formes colossales.

— Tenez ! s'exclama-t-il d'une voix tremblante d'émotion, le connaissez-vous, celui-là ?... c'est celui que je cherche depuis des années, sans le pouvoir trouver dans aucune collection... J'ai écrit en Europe, en Amérique ; aucun de mes correspondants n'a pu m'en procurer un spécimen. Aussi

je me suis décidé à l'aller chercher moi-même en son pays d'origine... c'est le *Gigas Abyssinus*...

En prononçant ces deux mots, Pépoff avait regardé à travers ses lunettes le visage de Serge ; le jeune homme avait tressailli.

— C'est en Abyssinie que vous vous proposez d'aller?... avait-il demandé.

— S'il est possible, oui ; cela vous déplairait-il?...

— Quand on entre au service des autres, avait répondu le lieutenant en s'efforçant de dissimuler sa joie, on ne doit éprouver ni plaisir, ni déplaisir : on fait son devoir, voilà tout...

Le soi-disant savant avait hoché la tête d'un air satisfait.

— Voilà de bons sentiments, et je crois que nous nous entendrons... mais si mes conditions vous vont.

Et comme le jeune homme esquissait un geste de protestation, il ajouta :

— Pas tant de précipitation, jeune homme ; dans la vie il ne faut jamais s'engager à la légère ; donc, écoutez, et vous me direz ensuite si cela vous convient. Vous aurez cinquante florins d'appointements par mois, plus le logement et la nourriture ; d'autre part, vous me devrez tout votre temps, de quelque façon que je veuille l'employer ; j'ajoute que, quoique très bon homme, je suis très autoritaire, et que je tiens à ce que mes instructions soient scrupuleusement exécutées ;

en outre, appelez ça, si vous voulez, de l'originalité, je mets une sorte d'amour-propre à n'être jamais démenti : donc, quelque chose que je dise, je tiens à ce que vous disiez comme moi.

— C'est entendu, répondit Serge.

— En outre, poursuivit le pseudo-collectionneur de papillons, comme tous les savants, je suis d'une nature inquiète, jalouse, soupçonneuse, et il n'est rien tant que je redoute comme de voir le secret de mes travaux divulgué, en sorte que j'exerce sur mes secrétaires une surveillance de tous les instants, ne leur laissant qu'une liberté très relative, et exigeant d'eux un compte-rendu scrupuleusement exact de l'emploi de leur temps.

Serge avait écouté tout cela avec une impassibilité merveilleuse, sans qu'aucun muscle de son visage ne laissât supposer que ces paroles lui eussent causé la moindre mauvaise humeur.

— Vous le voyez, dit encore le savant, si j'ai des défauts, j'ai tout au moins la franchise de les avouer : maintenant que vous voilà prévenu, décidez.

Le lieutenant prit entre ses mains celles de Pépoff et dit :

— Mon cher maître, c'est tout décidé, je reste avec vous et je vous remercie, du plus profond de mon cœur, du grand honneur que vous me faites, en consentant à m'associer à vos travaux.

Voilà comment s'était opéré, de façon toute naturelle, le rapprochement indispensable entre

Pépoff et Serge Obrensky : grâce aux précautions oratoires de l'agent, le jeune homme pouvait être soumis à une surveillance continue, sans qu'il en pût soupçonner le réel motif ni deviner quelle véritable personnalité se cachait sous l'enveloppe d'allure si épaisse du bon Hollandais Van Kneïpelt.

Pendant les deux jours qui avaient précédé le congrès, celui-ci, prenant son rôle au sérieux, avait, grâce au livre du docteur Gérardht, dicté à son nouveau secrétaire de longues notes sur le fameux *Gigas Abyssinus*, dont il se proposait d'entretenir la docte assemblée, et Serge avait été chargé de développer ces notes, de manière à en faire le discours que Van Kneïpelt avait prononcé à la tribune.

Comme bien on pense, la décision prise par le congrès, dès la fin de sa première séance, relativement à la communication faite par André Maucomble, au nom du grand savant Justin Pipard, avait fort ému et Pépoff, et Serge. Mais ils avaient, chacun de leur côté, si bien réussi à dissimuler leurs sentiments, qu'il eût été impossible à quiconque de deviner ce qui se passait en eux.

En revenant du banquet qui avait suivi la première séance du congrès, il s'était entretenu fort gaiement avec son secrétaire, lui faisant remarquer combien avaient été justes les paroles par lesquelles, l'avant-veille, il avait accueilli la nouvelle qu'il connaissait la langue russe.

— Hein ! lui dit-il, avais-je raison ? et compre-

nez-vous maintenant combien il serait dangereux pour mes projets que l'on pût supposer à mon secrétaire une érudition aussi inquiétante pour le patriotisme des Italiens... Ah! mon voyage en Afrique pourrait être fini avant d'avoir commencé, et je pourrais bien faire mon deuil du fameux *Gigas Abyssinus*.

Deux jours s'étaient écoulés durant lesquels Serge n'était point sorti; peut-être bien pour lui prouver que l'emploi de secrétaire ne devait pas être chez lui une sinécure, le collectionneur de papillons lui avait donné un travail énorme : rapports à rédiger, notes à collationner, lettres à écrire, etc., etc...

Et pendant que la plume du secrétaire courait, rapide, sur le papier, le savant, lui, promenait son gros ventre et ses lunettes d'or par les rues de la ville et les couloirs du palais où se tenaient les séances du congrès.

Serge n'était nullement fâché de cet excès de travail qui, éloignant ce gros homme, décidément crispant et insupportable, lui permettait de demeurer seul avec ses pensées; il était arrivé au point, sinon le plus difficile, du moins le plus délicat de sa mission. Deux résultats déjà étaient acquis : il avait trouvé le moyen, sans inspirer aucun soupçon, d'assister à la réunion du congrès, et il avait entendu le rendez-vous donné par André Maucombe, l'émissaire du gouvernement de la République française, dont lui avait

parlé, à Pétersbourg, le ministre de la Guerre.

Dans douze jours, à Tadjoura, ou bien dans six semaines à l'Amba Sâlama, avait dit Maucombe.

Le tout, maintenant, était de savoir si cet imbécile de savant hollandais, avec toutes ses courbettes et toutes ses platitudes envers ses collègues italiens, saurait s'arranger de manière à faire partie de la fameuse commission italienne envoyée en Abyssinie.

Le jeune homme ne devait pas tarder à être fixé sur ces points.

C'était le matin du troisième jour qui suivait la première réunion tenue par les savants réunis à Naples.

Benjammino Pazzolli rôdait nerveusement à travers la chambre de l'hôtel dans lequel il était descendu avec sa nièce Anita, tandis que celle-ci, assise dans sa chambre à elle, le regardait ironiquement par la porte de communication demeurée ouverte.

— Ce qui vous arrive était prévu, fit-elle soudain, en réponse à une sorte de rugissement échappé à la gorge contractée du savant ; et vous voici bien avancé d'avoir joué avec tant d'empressement ce rôle humiliant de quasi-valet auprès du marquis : Son Excellence Della Santa Veina s'est moqué de vous.

Le petit homme bondit jusqu'à la jeune fille et, les poings au plafond, le visage rouge de colère :

— Et tu crois que ça se passera comme ça ?...

tu crois que je les laisserai donner à la Science un si retentissant soufflet!...

— Que pouvez-vous faire ? demanda Anita avec placidité.

— Comment ! poursuivit Pazzoli sans répondre à la question, il s'agit du passage de Vénus sur le soleil !... on nomme une commission pour l'observatoire de Justin Pipard !... et je n'en suis pas...

« Eh bien !... Je vais leur envoyer ma démission motivée... »

Et, sortant de la chambre d'Anita, il se précipita à son bureau ; comme sa plume courait sur le papier depuis quelques secondes à peine, la sonnerie du téléphone, qui correspondait avec le bureau de l'hôtel, se fit entendre et le bonhomme, ayant porté le récepteur à ses oreilles :

— Allô, dit-il.

— Il y a là, répondit le patron de l'hôtel, une personne envoyée par Son Excellence le marquis Della Veina, et qui demande si monsieur Benjammino Pazzoli peut la recevoir tout de suite.

Le savant avait tressailli ; tout de suite, un sentiment s'était emparé de l'ambitieux.

— Priez cette personne d'attendre, dit-il d'une voix émue ; je descends à l'instant même.

— Non, non ; cette personne a à vous entretenir de choses toutes confidentielles ; c'est dans votre chambre qu'elle veut être reçue.

— Qu'elle monte, s'empressa de répondre le savant, trop joyeux pour se froisser, ou même

s'étonner d'une volonté aussi nettement formulée.

Il se leva de son bureau et, sans donner aucune explication à sa nièce qui avait repris la lecture d'une traduction anglaise, il ferma la porte de communication.

Il achevait à peine que des pas se firent entendre dans l'escalier et qu'un coup sec fut appliqué à la porte d'entrée.

Il se précipita, et, ouvrant la porte toute grande, dit en ployant l'échine fort bas :

— Donnez-vous la peine d'entrer.

L'individu qui venait de franchir le seuil portait l'élégant uniforme d'officier des bersaglieri ; son feutre à plumes à la main, il fit quelques pas, laissant traîner son grand sabre qui faisait sur le parquet ciré un petit cliquetis d'acier plein d'insolence.

La poitrine bombée sous ses aiguillettes d'or d'aide de camp, il dressait au-dessus du col de sa tunique une face pâle sabrée d'une paire de moustaches brunes dont les pointes, enduites de pommade hongroise, se relevaient en crocs, militairement ; et cependant les deux yeux, brillant de chaque côté de l'arête nasale fort prononcée, avaient un éclat étrange qui donnait à la physiologie une expression peu en rapport avec l'habit qu'il portait.

— Aide de camp de Sa Majesté la reine, dit laco-
niquement l'officier.

Pazzolli répondit par une courbure d'échine encore plus accentuée, et indiquant un fauteuil :

— Signor officier..., balbutia-t-il.

L'autre s'assit sans façon, et toisant le savant des pieds à la tête :

— Signor Benjammino Pazzolli ? interrogea-t-il du bout des lèvres.

— Lui-même... ; par téléphone on m'a dit, signor officier, que vous veniez de la part de Son Excellence le marquis Della Santa Veina...

— Ce n'est pas tout à fait exact ; j'ai dit ce nom, afin d'être reçu immédiatement par vous, ne voulant pas livrer à l'indiscrétion d'un maître d'hôtel le nom de notre toute gracieuse souveraine.

Le visiteur caressa, durant un moment, les crocs de sa moustache, et enfin :

— Signor Pazzolli, dit-il, une grande injustice a été commise à votre endroit par les membres du congrès et Sa Majesté, qui suit depuis fort longtemps avec intérêt tous vos travaux, en a été fort affectée.

Il prit dans la poche de sa tunique une enveloppe qu'il tendit à Benjammino, en disant laconiquement :

— Lisez...

D'un doigt fébrile, le savant ouvrit l'enveloppe et à peine eut-il jeté un coup d'œil sur son contenu, qu'il poussa une exclamation :

— Grand Dieu !... est-il possible !...

Et se levant, courant vers la porte de la chambre de sa nièce :

— Anita ! fit-il, A...

La main de l'officier s'abattit sur son bras, lui coupant la parole, en lui faisant faire un demi-tour.

— Êtes-vous fou ! grommela-t-il. Et Sa Majesté se serait-elle trompée sur votre compte, en prenant pour un homme sérieux un fantoche qui confie ses affaires aux femmes...

Abasourdi, moins par l'étreinte du bersagliero que par la rudesse de ce langage, Pazzolli était retombé sur son siège.

Satisfait de l'effet produit, l'officier dit d'un ton plus doux :

— Qu'alliez-vous conter à votre nièce ?... il sera toujours temps de lui apprendre le bonheur qui vous arrive quand ce bonheur sera définitif.

— Définitif !... balbutia Benjammino ; mais cette lettre ne m'annonce-t-elle pas que je fais partie de la commission d'exploration ?

L'officier étendit le bras et, avant que Pazzolli fût revenu de sa surprise, la lettre, retirée de ses doigts, se trouvait entre ceux de son interlocuteur qui lui dit :

— Eh ! eh ! Per Bacco ! n'allons pas si vite, mon cher signor Pazzolli ; Sa Majesté la reine ne demande pas mieux que de réparer une injustice ; mais faut-il encore que vous l'y aidiez...

— Sa Majesté peut être assurée de mon entier dévouement.

L'officier eut un petit rire sardonique.

— Là, là, fit-il, ne nous emballons pas, cher signor ; laissons un peu la science de côté, et parlons un peu de votre patriotisme ; puisque aussi bien c'est à votre patriotisme que la reine fait appel.

Les sourcils haussés sur ses yeux agrandis, Pazzolli se demandait s'il avait bien entendu.

— Bien que la science accapare, je le sais, tous vos instants, poursuivit l'officier, vous n'êtes pas sans savoir que notre colonie de l'Erythrée est sous le coup d'une attaque prochaine des Abyssins ou, tout au moins, d'un des Ras, qui ont refusé jusqu'à présent de reconnaître notre protectorat.

De plus en plus surpris de voir la conversation portée sur un terrain si inattendu, Pazzolli murmura :

— Je sais que l'illustrissime général Baratieri, dans son récent voyage ici, a reçu de la population un accueil enthousiaste, et est reparti là-bas avec les pleins pouvoirs du gouvernement.

— Eh bien, le général Baratieri, ayant appris que Ménélick se proposait de venir au secours de son vassal, a pensé qu'il serait bon peut-être de lui envoyer un homme chargé de lui faire secrètement des propositions susceptibles de l'immobiliser en paix dans son royaume.

L'ahurissement de Pazzolli allait grandissant.

— Et c'est à moi que Sa Majesté a pensé pour remplir cette mission?...

— Oui, mon cher signor Pazzolli, c'est à vous que Sa Majesté a pensé.

D'un coup tout l'orgueil de Pazzolli s'en alla en fumée.

— Et moi, larmoya-t-il, qui m'imaginai que mes travaux étaient pour quelque chose dans la nomination que vous m'apportez !... ce n'est pas comme savant que vous venez me trouver, mais comme diplomate.

— Erreur grave ; pour la mission dont il s'agit, il faut un homme de notoriété telle que l'on ne puisse supposer un seul moment à son voyage un autre mobile que l'amour de la science.

Pazzolli s'inclina sous le compliment.

— D'autant plus, poursuivit son interlocuteur, que rien ne vous empêchera de vous occuper chemin faisant du passage de Vénus et de l'emplacement du fameux observatoire de Justin Pi-pard.

Rouge de plaisir, Pazzolli étendit la main vers la lettre que le bersaglieri continuait à tourner et retourner entre ses doigts, balbutiant :

— C'est entendu, signor officier, dites à Sa Majesté la reine que je suis son dévoué serviteur.

— En ce cas, fit l'autre en lui tendant l'enveloppe, faites vos préparatifs pour partir dans huit jours. Entre temps, vous recevrez une note vous invitant à passer au ministère des Affaires étrangères, où l'on vous donnera les instructions nécessaires à votre mission.

Il s'était levé et gagnait la porte lorsque, s'arrêtant et plongeant ses regards dans ceux du savant :

— Mon cher signor Pazzolli, dit-il d'une voix qui laissait deviner la menace sous l'avertissement, souvenez-vous que la première qualité d'un diplomate, c'est la discrétion ; donc pas le moindre mot, pas la moindre imprudence susceptibles d'apprendre à qui que ce soit ce qui vient d'être dit entre nous : autrement, il pourrait vous en cuire.

Pour toute réponse, Pazzolli, tremblant, fit avec ses mains un geste de protestation énergique et, courbé en deux, accompagna jusqu'au seuil le visiteur qui laissait traîner son sabre plus bruyamment encore qu'à son entrée.

Mais comme le savant affirmait une dernière fois, d'une voix balbutiante, son dévouement à la reine, et l'engagement de tout faire pour la gloire de l'Italie, l'autre l'arrêta net, et lui dit d'un ton dégagé :

— A propos, j'oubliais de vous dire qu'à l'exception des savants appartenant aux nationalités française ou russe, lesquels ont été d'ailleurs exclus par le congrès, vous avez toute latitude pour vous entourer de ceux dont le concours vous paraîtra susceptible de donner le plus de relief possible à la mission scientifique dont vous êtes chargé.

Puis, mettant familièrement sa main sur l'épaule du savant, il lui ajouta à l'oreille, sur un ton de confiance :

— Je vais même vous donner, à ce sujet, un renseignement qui, si vous savez être discret, peut vous permettre de faire grand plaisir à Sa Majesté.

— Que vous êtes bon ! bafouilla le savant, et comment reconnaître... ?

— Vous savez que Son Altesse le prince de Naples a une collection de papillons magnifiques.

— Non... j'ignorais ce détail, répondit le savant dont les yeux s'étaient écarquillés.

— C'est Son Altesse qui a exprimé à la reine sa mère le désir de voir M. Van Kneipelt se rendre en Abyssinie pour y chercher le fameux, *Gigas Abyssinus*.

A ces mots, le visage de Pazzolli s'illumina.

— Vous ne pouviez rien me dire qui me fût plus agréable, déclara-t-il ; ce monsieur Van Kneipelt, outre que c'est un savant émérite, est un homme tout à fait charmant, et pour lequel j'éprouve déjà, quoique le connaissant à peine, une sympathie profonde.

— Voilà qui tombe à merveille, dit froidement l'officier.

Mais soudainement les traits de Benjammino Pazzolli reflétèrent une grande inquiétude.

— C'est qu'il n'est pas seul, balbutia-t-il ; il a avec lui un secrétaire, garçon de grand mérite, auquel il tient beaucoup, et qu'il voudra certainement emmener avec lui...

L'autre eut un mouvement d'impatience.

— Eh ! s'écria-t-il, il va de soi que si vous prenez un compagnon de voyage, il peut se faire suivre des personnes de son entourage ou de sa famille. C'est comme vous, est-ce que vous allez partir seul?... non, n'est-ce pas, vous aurez sans doute un domestique, un secrétaire, que sais-je enfin...

Là-dessus l'entretien prit fin, et l'officier, ayant rappelé à Pazzolli que, huit jours plus tard, le croiseur *Re-Umberto* se tiendrait à la disposition de la mission, prit congé de Pazzolli.

Celui-ci, dissimulant imparfaitement le contentement qu'il éprouvait, courut vers la porte de communication, et entra comme un coup de vent dans la chambre de sa nièce. Celle-ci était assise à la place où son oncle l'avait laissée, fort attentive au livre ouvert sur ses genoux, dont la lecture avait sans doute fait monter à ses joues la vive rougeur qui les empourprait.

— Ma petite Anita, fit Pazzolli, il va falloir que tu penses le plus tôt possible au couvent dans lequel tu désires te retirer pendant mon absence.

La jeune fille attacha sur le savant un regard surpris.

— Le couvent !... votre absence... quelle absence ?

Pazzolli crut devoir prendre un air d'importance.

— La commission nommée par le congrès pour examiner la proposition de Justin Pipard a re-

connu qu'elle avait commis une faute grave, en se privant de mes lumières, et la visite que je viens de recevoir est celle d'un membre de l'Institut romain qui venait me prier d'oublier l'injure qui m'avait été faite, et d'accepter la direction de la mission.

Anita se leva et dit, très froide :

— Toutes mes félicitations ; maintenant, pourquoi voulez-vous que je me retire dans un couvent?... N'avez-vous donc point l'intention de m'emmener avec vous ?

Pazzolli leva les bras au plafond.

— Es-tu folle ! est-ce que la place d'une femme est dans une caravane qui aura à lutter à chaque pas contre des difficultés, des dangers ?...

— Des dangers ? répéta la jeune fille. Êtes-vous sûr qu'il y en aura tant que cela ?...

— Bien sûr, bien sûr, balbutia-t-il ; mais sait-on jamais ce que vous réserve l'inconnu ? les routes sont mauvaises, les moyens de transport rares et défectueux, et je me ferais un scrupule de t'exposer aux fatigues qui nous attendent, nous autres explorateurs.

— Et moi, déclara à son tour Anita, je me ferais un scrupule de vous laisser partir seul pour ces contrées lointaines, où, à défaut de la mort, les maladies vous guettent.

— Songez que c'est non seulement dans l'intérêt de votre santé, mais aussi dans l'intérêt de votre gloire, que je veux vous accompagner : la

moindre indisposition mal soignée peut vous contraindre à revenir en arrière, abandonnant tout le bénéfice acquis.

Pour prononcer ces derniers mots, la jeune fille s'était faite douce, presque câline ; si bien que Pazzolli, sans répondre affirmativement, laissa cependant entendre qu'il finirait par se laisser fléchir.

— Cela dépend beaucoup, dit-il, de la réponse que me fera M. Van Kneipelt, car j'ai idée de lui proposer de venir avec moi.

— Bonne idée ! s'exclama la jeune fille, c'est un homme charmant, sans compter que son secrétaire pourrait au besoin rédiger vos notes astronomiques.

Pazzolli parut frappé, comme s'il n'y eût pensé déjà, de l'idée que lui donnait sa nièce.

— Pas bête ! s'écria-t-il, et je m'en vais lui demander sur l'heure.

— Je vais avec vous, s'empressa de dire Anita.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel où logeait le savant hollandais, celui-ci était absent et son secrétaire s'interrompit à peine dans sa besogne, pour prier le savant et sa nièce de s'asseoir.

— Je travaille pour vous, monsieur Pazzolli, dit-il en continuant de faire courir sa plume sur le papier ; c'est votre discours de l'autre jour que j'é traduis, pour l'envoyer aux journaux d'Amsterdam.

— Continuez, continuez, fit le vieillard, le visage radieux.

Au bout d'un assez long silence, la langue lui démangeant de parler du but de sa visite, il demanda :

— Éprouveriez-vous quelque répugnance à faire le voyage d'Abyssinie?...

— Hélas ! monsieur, quand un homme en est réduit, pour satisfaire quand même sa passion de la science, à se faire le secrétaire, c'est-à-dire presque le domestique d'un autre, il n'a le droit d'avoir ni répugnance, ni préférence... D'ailleurs, je suis chez M. Van Kneïpelt, et je ne pourrais accepter les propositions de personne.

Le regard d'Anita s'était fixé, tout apitoyé, sur le jeune homme.

— Mais, se récria Pazzolli, loin de moi la pensée de vouloir vous débaucher de chez mon excellent ami, M. Van Kneïpelt ; je voulais simplement savoir si, au cas où lui-même ferait ce voyage, vous seriez disposé à l'accompagner.

Impassible en apparence, il répondit :

— Cela dépend des conditions que me ferait M. Van Kneïpelt.

Celui-ci, cependant, ne rentrait pas, et une couple d'heures s'étant écoulées, Pazzolli se retira, chargeant le secrétaire du savant hollandais de dire à son maître que son collègue italien avait une communication importante à lui faire.

Bien lui prit de ne pas attendre davantage, car le collectionneur de papillons ne rentra que très tard dans l'après-midi, prétextant de visites fort

longues faites à des membres de l'Institut romain, dont l'un même avait eu l'amabilité de le retenir à déjeuner.

La vérité c'est que le matin, vers dix heures, comme il traversait la place sur laquelle donnait la façade de l'hôtel où habitait Pazzoli qu'il allait voir, il avait été frappé par la tournure d'un officier de bersaglieri entrant à l'hôtel; instinctivement, il s'était reculé jusqu'à l'extrémité de la place et là, assis à la terrasse d'un café, il avait surveillé les fenêtres de l'appartement du savant italien.

A travers les vitres, il avait aperçu l'uniforme de l'officier causant avec Pazzoli, et son visage s'était assombri; puis il avait vu le bersaglieri se lever pour prendre congé, et il avait traversé la place à nouveau, de manière à arriver sur le trottoir au moment même où l'officier franchissait le seuil de l'hôtel.

— Parbleu! songea Pépoff, c'est l'un de mes individus du train de Pétersbourg.

Et, emboitant le pas de l'officier, il l'avait suivi, tout l'après-midi, pour chercher à deviner, d'après les endroits où il se rendait, du motif de la visite qu'il venait de faire à Benjammino Pazzoli.

VI

DEUX COMPAGNONS POUR UN

Dans le port d'Aden, sur le quai grouillant d'indigènes occupés à charger du charbon sur des vaisseaux de guerre qui s'en allaient rallier dans les mers de Chine l'escadre anglaise, un homme, abrité par un grand parasol contre le soleil ardent encore, quoique à son déclin, surveillait une équipe de noirs embarquant des colis dans un boutre arabe.

Vêtu de blanc, la culotte dans de hautes guêtres jaunes, coiffé du casque en moelle de sureau, indispensable sous ces latitudes torrides, et dont la visière avançante brouillait d'ombre tout le haut du visage, cet homme, — un Européen sans nul doute, — avait cru devoir protéger par

un lorgnon à verres fumés sa vue contre la réverbération éclatante des rayons solaires.

La cigarette aux lèvres, il s'éventait de sa main demeurée libre, cherchant vainement à procurer un peu de fraîcheur à son front où les gouttes perlaient.

Tout à coup, son attention fut distraite des travailleurs, attirée par une silhouette féminine qui venait d'apparaître soudain à une vingtaine de pas, faisant une tache blanche, de forme très gracieuse, avec son costume de voyage en piqué blanc, sur le fond impeccablement bleu du ciel.

— Mâtin ! fit notre homme, en pivotant légèrement sur son pliant, pour admirer plus à son aise la personne qui venait de son côté.

Au fur et à mesure qu'elle se rapprochait de lui, il distinguait les menus détails de sa toilette : la haute ceinture de cuir qui lui encerclait la taille et après laquelle était suspendue une trousse complète de bibelots en or ; haut gantée de suède clair, elle abritait sous une ombrelle de soie écarlate sa tête mignonne dont il était impossible, vu la distance, de préciser les détails, mais qui apparaissait à l'observateur avec une allure élégante et fière, coiffée d'un chapeau de forme masculine, en crin noir, orné sur le côté d'une touffe de plumes ; une voilette blanche, couverte d'épaisses broderies, dissimulait ses traits, aussi bien qu'eût pu le faire un masque.

Et notre homme répéta, en passant d'un geste

familier la main sur les petites moustaches blondes qui surmontaient sa lèvre :

— Mâtin ! la jolie personne !... et qui sent son Paris d'une lieue.

Il avait jeté sa cigarette et, pour mieux admirer l'élégante promeneuse, s'était tourné tout à fait de son côté.

A sa grande stupéfaction, il la vit venir droit vers lui, et comme, croyant à une méprise ou à un renseignement qu'elle voulait lui demander, il se levait, son casque à la main, elle s'arrêta.

— Monsieur André Maucombe?... fit-elle.

Elle avait dit cela en excellent français, avec, cependant, dans la voix une petite intonation étrangère qui ne manquait pas de saveur.

De plus en plus stupéfait, il s'inclina ayant fait, du doigt, sauter son lorgnon, ce qui permit à son interlocutrice de voir l'ahurissement véritable dont étaient remplis ses yeux.

— Moi-même, madame, répondit-il ; serais-je assez heureux pour pouvoir vous être bon à quelque chose?...

— C'est-à-dire, monsieur, répondit-elle très gracieuse, que vous pouvez me rendre un grand service.

Alors, avec un sourire qui trahissait toute l'admiration que lui inspirait cette élégante personne :

— En ce cas, madame, quelque grand que soit le service, s'il est en mon pouvoir de vous le rendre, considérez-le comme rendu.

Elle sourit à son tour, disant avec enjouement :

— Je vois qu'en quelque point du monde que ce soit, le Français tient à honneur de conserver sa réputation de galanterie ; et vrai, cela repose un peu, dans un pays où l'on n'a affaire qu'à des Anglais.

Comiquement, André Maucombe regarda autour de lui.

— Plus bas, madame..., sil'on vous entendait...

Puis, indiquant son pliant avec autant d'aisance que si, dans un salon, il eût désigné un fauteuil moelleux :

— Mais je vous laisse là debout, ajouta-t-il ; donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

Et, quand elle eut pris place :

— Maintenant, voyons ce grand service?...

— Il consiste tout simplement à me permettre de prendre passage à bord du boudre que vous avez loué pour faire la traversée d'Obock.

Le jeune homme tressaillit, regarda son interlocutrice d'un air stupéfait, et s'écria :

— Qui diable a pu donner sur moi des renseignements aussi circonstanciés ?

— C'est le patron du *Queen Victoria*, l'hôtel où je suis descendue ; sans vous en douter, vous êtes une des curiosités d'Aden pour le moment, et l'objet de toutes les conversations.

— Ah bah!...

— Songez donc ! un monsieur qui s'en va dans le désert, au risque d'être mangé par les bêtes

fauves, ou assassiné par les indigènes, pour s'assurer des conditions dans lesquelles Vénus passe sur le soleil!...

Elle souriait en disant cela ; et lui, se mettant à rire, riposta :

— Je dois vous paraître un peu fou, n'est-ce pas, comme à ces braves Anglais ?

— Je vous dirai très franchement, monsieur Maucomble, qu'il est des folies que je comprends et que j'admire : la crânerie est une de celles-là, et comme la petite promenade dont on m'a parlé est très crâne...

— Oh ! crâne... voilà qui est exagéré !... car du diable si on ne risque pas sa peau chaque jour, à Paris. Là-bas, au moins, pas d'omnibus qui vous écrase, pas de tuyau de cheminée qui vous tombe dessus, pas de bicyclette qui vous renverse... Oh ! la bicyclette !...

— C'est un moyen de locomotion bien commode... pourtant...

— Pour ceux qui sont dessus ; mais pour ceux qui sont dessous...

Et, reprenant la conversation :

— Alors, la ville d'Aden s'occupe de moi !... et, sans être indiscret, puis-je vous demander ce que l'on dit ?

— On dit tout simplement que vous êtes un homme mort : que les Abyssins, gens superstitieux à l'excès, ne vous laisseront pas construire l'observatoire démontable que vous emportez

avec vous, et, vous prenant pour un sorcier, vous assassineront ; et que, d'autre part, les Italiens, gens extrêmement soupçonneux, vous fusilleront.

Maucombe haussainsoucieusement les épaules.

— Mon Dieu ! fit-il, cela ne fait jamais que deux chances contre moi ; et, comme je viens de vous le dire à l'instant, à Paris, quand on quitte sa maison le matin, on n'est jamais sûr d'y rentrer le soir ; mais tout cela madame, nous a menés fort loin de notre point de départ : vous me demandez à faire la traversée de la mer Rouge en ma compagnie ; je commence par vous dire que je suis fort flatté, et que je serais fort heureux de pouvoir jouir, durant quelques heures, d'une société aussi charmante que la vôtre. Voici près d'un mois que je suis à Aden et, comme vous le remarquiez vous-même il y a un instant, les Anglais... hum... hum...

— Eh bien ! puisque ma société paraît vous promettre tant de charmes, il ne tient qu'à vous de m'accorder ce que je vous demande.

— Sans doute ; mais on peut se soucier peu pour soi-même des dangers qui vous attendent et ne point vouloir les faire partager à celui qui demande à vous accompagner, surtout lorsque celui-là est une femme jeune et charmante telle que vous.

Elle riposta vivement :

— Monsieur, si vous me connaissiez, vous

sauriez que j'ai horreur des compliments, donnez-moi plutôt votre réponse.

Le jeune homme étendit les bras vers le boutre dans les flancs duquel les travailleurs somalis continuaient d'empiler des caisses sans interruption.

— Voilà, madame, le sabot sur lequel vous demandez à vous embarquer : pas de pont, à l'arrière un petit roufle à peine grand pour contenir deux personnes, et ouvert à tous les vents ; avec cela une mer très fertile en tempêtes, ce qui rend la traversée non seulement désagréable, mais dangereuse.

— Un bon averti en vaut deux ; et maintenant que me voici prévenue, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre du manque de confortable et de la rudesse des lames.

André Maucombe fronça les sourcils, se mordant les lèvres, semblant hésiter à dire quelque chose qu'il avait sur le bout de la langue ; enfin se décidant :

— Madame, dit-il, sans avoir l'honneur de vous connaître, je crois avoir affaire à une femme discrète qui ne répétera à personne le renseignement que je vais lui donner : ce n'est point à Obock que je vais, mais à Tadjoura. Pour des motifs que je n'ai point à vous dire, j'ai cru devoir cacher le but de ma traversée, mais je vous le révèle à vous, pour vous expliquer comment je ne puis vous prendre à mon bord.

Et, se reprenant, il ajouta :

— Quand je dis que je vais à Tadjoura, ce n'est pas encore tout à fait exact : la vérité, c'est que c'est à Sagallo que je débarque.

« Et comme il n'est pas en mon pouvoir de modifier mon itinéraire...

— Pourquoi le modifier ? interrogea-t-elle.

Il sursauta, la regarda, les sourcils haussés avec étonnement, et balbutia :

— Votre intention n'est pas, je le suppose, d'aller à Sagallo.

— Pourquoi pas ! demanda pour la seconde fois la jeune femme.

Cette fois la stupéfaction de Maucombe se transforma en ahurissement.

— Mais, madame, une fois à Sagallo, que ferez-vous ?

— Ce que vous ferez vous-même.

— Vous n'y songez pas.

— Parfaitement si, à moins cependant que vous ne me refusiez, non votre protection, — je suis femme à me protéger moi-même, — mais votre société...

Et avant que son interlocuteur eût pu placer un mot, elle dit encore :

— Vous paraissez surpris ! vous le seriez moins si je me présentais à vous avec une taille plate comme une planche, une figure anguleuse, un sourire jaune laissant voir de longues dents, des lunettes bleues et un voile vert à mon chapeau !

les Anglaises elles, ont le droit d'appartenir à la race des « globe-trotter » ; mais aux autres femmes, il est interdit de chercher dans les voyages une distraction aux monotonies de l'existence, et des motifs intelligents de dépenser la fortune que le ciel peut leur avoir octroyée.

Maucombe fit un geste pour protester ; mais elle ajouta :

— J'attendais ici le paquebot qui devait me conduire aux Indes, lorsque la hardiesse du voyage que vous avez résolu m'a tentée ; c'est pourquoi je vous demande de me répondre très carrément, comme vous le feriez à un homme, sans vous laisser arrêter par d'inutiles scrupules de galanterie : vous plaît-il de m'avoir pour compagne, ou plutôt pour compagnon de voyage ? je ne suis point embarrassante, ayant l'habitude de courir depuis plusieurs mois le monde toute seule ; je suis dure à la fatigue, je monte à cheval depuis mon enfance, j'ai une santé superbe qui défie les fièvres et les chaud-et-froid, j'ai un fort bon caractère, et n'aime rien autant que rire ; quand j'aurai ajouté — ce qui peut servir à l'occasion — qu'un revolver ne me fait pas peur, et que je tire assez proprement de la carabine, vous me connaîtrez aussi bien que si vous viviez avec moi depuis de longues années... Eh bien ! est-ce dit ?...

Et elle lui tendait la main, afin qu'il la lui serrât pour conclure le marché.

Les premiers mots de la jeune femme avaient, comme bien l'on pense, stupéfié Maucombe ; mais, au fur et à mesure qu'elle parlait, il lui trouvait tant de franchise dans le langage, tant de crânerie dans l'allure que peu à peu il se trouvait conquis à l'idée pleine d'originalité et d'audace qu'elle lui soumettait.

Il lui saisit la main, s'écriant :

— Parbleu ! j'accepte ; ce serait folie de ma part de refuser une compagne de voyage aussi charmante que vous paraissez l'être ; et puis, si vous aimez la crânerie — vous me le disiez tout à l'heure — je l'aime aussi, moi : donc, c'est chose entendue.

Tout comme eût pu le faire au siècle dernier un élégant marquis, Maucombe s'inclina sur la main qu'elle lui avait tendue, et respectueusement baises le bout des doigts blancs.

— Savez-vous que vous n'êtes pas curieux ! s'exclama-t-elle ; tout autre homme, à votre place, m'aurait depuis longtemps demandé mon nom, ma nationalité, le pays d'où je viens.

— J'attendrai, madame...

— Mademoiselle, s'il vous plaît, rectifia-t-elle. Maucombe s'inclina.

— Je vous demande pardon, j'ignorais ; donc, mademoiselle, j'attendrai que vous croyiez devoir me renseigner à ce sujet. J'ajouterai d'ailleurs que peu m'importent votre nom et votre nationalité : vous êtes charmante et cela me suffit.

— Monsieur Maucombe, vous ne tenez pas à m'être désagréable, n'est-ce pas ? Eh bien ! rien ne m'horripile comme les compliments ; donc, si vous voulez que nous vivions en bonne intelligence, considérez-moi et traitez-moi comme un camarade.

— C'est entendu, mademoiselle ?...

Sa voix avait une expression interrogative que son interlocutrice comprit parfaitement.

— Vous m'appellerez... comtesse, si vous le voulez bien ; pour le moment, vous me permettez de ne pas vous en dire plus long. Plus tard, lorsque vous vous serez acquis un droit à mes confidences, je vous expliquerai.

— Va donc pour comtesse, répliqua Maucombe. Eh bien, comtesse, veuillez vous trouver ici même, avec votre bagage, à huit heures ; nous embarquerons, et nous mettrons à la voile sans tarder.

Ils se serrèrent la main et, tandis qu'elle s'éloignait, il se rapprocha de ses hommes dont le va-et-vient du quai au boutre s'était trouvé ralenti pendant cette conversation.

Le boutre était une grande embarcation arabe, plantée d'un mât supportant une énorme voile latine ; à l'avant, à une manière de beaupré, un foc était fixé ; à l'arrière, un gouvernail, renforcé de lames de fer, et garni d'une barre dont l'extrémité atteignait presque le pied du grand mât ; prouvait, par ses dimensions, les difficultés de la

traversée que l'on avait à affronter. Enfin, intérieurement, le long du bordage, courait une planche étroite destinée à faciliter la manœuvre à l'équipage : sur la toiture plate du roufle, le capitaine qui servait en même temps de pilote, se tenait à la barre.

La présence de Maucombe fit se presser l'équipe de Somalis, et, un peu avant huit heures, l'amoncellement de caisses déposées sur le quai avait disparu dans les flancs de l'embarcation.

D'un pas preste, alors, le jeune homme gagna l'hôtel où il était descendu depuis son arrivée à Aden, mangea rapidement un morceau, solda sa dépense et, suivi d'un nègre, chargé de son mince bagage, revint vers le port.

La marée était haute, une brise assez forte commençait à souffler ; et l'équipage du boutre, une demi-douzaine d'Arabes presque nus, halaient sur les câbles, hissant les voiles dont les poulies grinçaient.

Près de la passerelle qui joignait le quai à l'embarcation, une silhouette se tenait debout, dans laquelle Maucombe devina plutôt qu'il ne reconnut sa compagne de voyage : elle avait changé sa robe de piqué blanc contre un costume plus pratique qui tenait à la fois des costumes de chasse et de cycliste : de hautes jambières de cuir apparaissaient sous sa jupe courte de molleton, et une jaquette de même étoffe moulait sa taille sous le long caban de caoutchouc

dont l'ample capuchon relevé sur sa tête ne laissait apercevoir que la partie inférieure du visage toujours masqué de dentelle blanche.

A côté d'elle, une valise, une boîte plate renfermant un fusil démonté, une malle en cuir de petite dimension et, dans un cadre de bois, une bicyclette.

— Je ne suis pas en retard, fit-elle avec enjouement.

Et montrant les différents objets qui se trouvaient auprès d'elle :

— Pas bien encombrant mon bagage... n'est-ce pas ?

— Quoique vous n'aimiez pas les compliments, vous me permettrez cependant de vous complimenter sur ce point.

— En voyage, on est souvent embarrassé de sa propre personne, ce n'est pas pour compliquer encore la situation avec des caisses de robes et des cartons à chapeaux ; ma bécane seule est un peu encombrante, mais c'est si utile...

En un clin d'œil, le bagage de la jeune femme et de Maucombe fut embarqué, eux-mêmes montèrent à bord et, les amarres larguées, on partit.

Le roufle, ainsi que l'avait dit Maucombe, était une pièce étroite et basse, dans laquelle on ne pouvait entrer qu'en se courbant ; heureusement que le mobilier se composait de coussins jetés à terre, ce qui permettait de s'asseoir assez commodément sans que la tête touchât la toiture ;

à la cloison, fixée par des crampons de fer, une planchette servait de table.

— Vous voyez, dit le jeune homme en introduisant sa compagne, que je ne vous avais pas menti ; c'est des plus rudimentaires, et vous m'excuserez de ne pouvoir vous offrir une hospitalité plus luxueuse ; mais j'ai été prévenu trop tard, pour avertir les tapissiers, de l'honneur que vous me faites, en prenant passage à mon bord.

Il avait dit cela d'un ton plaisant, et elle répliqua avec belle humeur :

— Vous avez en France un proverbe qui dit que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; donc vous n'avez aucune excuse à m'adresser ; d'ailleurs, la traversée est courte, et le charme de votre conversation occupera suffisamment mon esprit, pour que mes yeux ne pensent point à regarder autour de moi.

— Si j'ai un conseil à vous donner, comtesse, c'est de faire moins de fond sur le charme de ma conversation, de vous étendre sur ces coussins et de dormir ; les lames, comme vous pouvez le sentir d'ailleurs, sont dures, et vous vous en apercevrez moins en dormant... D'ailleurs, ma présence est utile là-haut, où je veux surveiller le capitaine qui me paraît avoir une connaissance très approximative des choses de la mer.

— Et vous

— Moi, j'ai navigué autrefois entre Argenteuil et Poissy ; mais je crains que ce ne soit là une

préparation bien imparfaite pour coopérer à la traversée de la mer Rouge.

— Savez-vous que vous êtes rassurant !

— En voyage, il faut toujours dire la vérité, cela évite les surprises désagréables ; bonne nuit, comtesse...

Maucombe sortit et grimpa sur la toiture du roufle où le capitaine pilote, une sorte d'Indien métis, tenait la barre, guidant sa route sur les étoiles dont le ciel d'un bleu sombre était constellé.

La brise, qui se faisait déjà sentir dans le port, avait augmenté d'intensité depuis qu'on avait gagné le large ; les voiles, enflées comme des ballons, faisaient ployer les mâts qui craquaient, et grincer les vergues.

Mais le boutre, bien appuyé, filait à la crête des vagues qu'il ouvrait en bouillonnant, sans roulis et sans tangage.

A l'arrière, la côte avait depuis longtemps disparu, et la lumière du phare elle-même s'était éteinte dans la brume.

— Beau temps, hein !... demanda Maucombe.

Il avait parlé en anglais, et ce fut dans un jargon où cette langue entraît pour une faible partie que l'autre répondit :

— Heu... vent fort... tempête...

— Par un ciel comme celui-là !...

L'homme étendit la main vers la brume qui allait s'épaississant, et ajouta :

— Orage...

Ce fut tout ; le pilote avait repris sa posture, immobile et courbé sur la barre du gouvernail.

De temps en temps, une interjection gutturale s'échappait de ses lèvres : un homme de l'équipage s'accrochait à une corde, grimpait, semblable à un singe, jusqu'à la vergue, pour y raccourcir un câble, pour y rétrécir la toile, et redescendait, pour être bientôt remplacé par un autre.

Maucombe ne disait rien ; cramponné à une corde pour n'être point arraché de la plate-forme sur laquelle il se tenait, il fumait cigarettes sur cigarettes, commençant à regretter, en présence d'un danger possible, la singulière idée qu'il avait eue de prendre cette femme à son bord : la pensée de la responsabilité qu'il avait ainsi assumée, à son corps défendant il est vrai, suffisait à le troubler, et à lui enlever une partie de son libre arbitre.

Sous le vent qui avait augmenté d'intensité avec une effroyable rapidité, la brume, qui jusqu'alors avait masqué la côte, avait envahi le ciel et voilé, ainsi qu'un rideau subitement tiré, la lueur des étoiles.

Le boutre maintenant voguait dans une ombre épaisse et, soulevées par la tempête, les vagues se bombaient en dos monstrueux, semblant vouloir rejeter au ciel la frêle embarcation qui, glissant ensuite le long de leurs flancs humides, paraissait devoir disparaître dans les abîmes sans fond.

Bientôt, des nuées qui couraient au ciel comme des chevaux emballés, un éclair fugurant jaillit, suivi aussitôt d'un coup de tonnerre formidable, prélude de l'orage annoncé par le pilote.

Celui-ci, pendant quelque temps, conserva son sang-froid, et tint tête à la bourrasque ; mais lorsque le vent, qui jusqu'alors avait soufflé du sud, sauta tout à coup à l'est, le boutre se pencha soudain sur le flanc, embarquant une quantité énorme d'eau. En se retirant, les lames emportèrent deux hommes et, à partir de ce moment, l'équipage terrifié, caché dans la cale, refusa d'obéir ; d'ailleurs, le capitaine lui-même, épouventé, ne savait plus guère les ordres qu'il donnait ; tantôt il voulait prendre des ris, tantôt il voulait augmenter la voilure ; il arriva même un moment où ses mains, tremblantes d'effroi, n'avaient plus la force de maintenir la barre dans une direction fixe.

Alors Maucomble, l'empoignant subitement par son vêtement, l'arracha de sa place et lui envoya dans les reins un coup de pied formidable qui le fit rouler de la plate-forme dans la cale où il s'abattit en hurlant.

Puis il saisit à son tour à la barre et tenta de redresser le boutre qui, offrant son flanc aux vagues, se couchait de manière désespérée, embarquant sans discontinuer.

Ce fut à ce moment que la passagère surgit du rouffe, demandant d'une voix calme :

— Cela ne va donc pas, monsieur Maucombe ?

— C'est-à-dire que si cela continue de la sorte, bougonna le jeune homme, nous sommes perdus ! le bateau fait eau, et tous ces lâches n'osent même pas manier l'écope ?

Comme il achevait ces mots, la comtesse sauta en bas de la plate-forme, courut au capitaine, accroupi tout geignant sur une caisse, et, lui plaçant sous le nez le canon d'un revolver subitement sorti de sa ceinture :

— Commande à tes hommes de se mettre aux pompes, dit-elle en anglais d'un ton décidé, sinon tu es mort !

Tout tremblant, l'autre cria l'ordre aux Arabes dont pas un ne bougea ; alors, froidement, la jeune femme en ajusta un, le plus près d'elle, et fit feu.

En voyant leur camarade tomber, sanglant, les autres, avec ce fatalisme spécial à leur race, comprirent qu'il leur fallait s'incliner et, en un clin d'œil, tout l'équipage, y compris le capitaine, s'occupa à chasser l'eau qui avait envahi la cale.

Le revolver au poing, cramponnée d'une main au bordage, la jeune fille surveillait le travail.

Mais, si cela allégeait le bâtiment, cela ne le remettait pas d'aplomb ; le vent continuait de faire rage dans ses voiles, et des vagues monstrueuses le prenaient par le travers, menaçant de le couler...

— La barre à droite!... toute!... la barre à droite!.. by God!...

Machinalement, Maucombe obéit, se raidissant de toutes ses forces contre la poussée du flot qui empêchait le gouvernail de suivre l'impulsion de la barre,

— La barre à droite!... monsieur!...

En même temps, un homme, escaladant les marchandises qui encombraient la cale, sautait sur la plate-forme et, réunissant ses efforts à ceux de Maucombe, parvenait à remettre la barre à droite. Aussitôt, le boutre se redressait, bondissant sur le dos des lames, tel un volant que les raquettes se renvoient de l'une à l'autre.

— Trop de toile, monsieur! gronda l'individu; si l'on ne peut obtenir de ces gens qu'ils diminuent la voilure, nous sommes perdus...

— Tenez la barre ferme, alors, riposta Maucombe.

Et, laissant seul au gouvernail le pilote improvisé, il courut le long du bordage, se cramponnant aux caisses, aux agrès, manquant à chaque seconde d'être enlevé par une lame, et atteignit ainsi une manière de hauban sur lequel il s'élança.

En ce moment une saute de vent se produisit, et le bateau se mit à rouler épouvantablement, au point que l'extrémité des vergues trempait dans la mer et Maucombe par instants, disparaissait aux yeux épouvantés de l'équipage.

La comtesse, cramponnée des deux mains à un cordage, sans souci des lames qui, passant par-dessus le boutre, l'inondaient, assistait à cette périlleuse ascension, la gorge contractée par l'angoisse.

Sur la plate-forme, l'homme, les deux poings rivés à la barre, s'arc-boutait de toutes ses forces, résistant désespérément à la poussée furieuse des lames contre le gouvernail.

Enfin, Maucombe atteignit la grande vergue sur laquelle, à califourchon, il se coula lentement, cherchant des mains dans l'obscurité l'obstacle qui s'opposait à la manœuvre de la voile ; arrivé près du grand mât, il sentit une poulie, hors de laquelle un filin avait sauté : c'était là l'obstacle.

En un clin d'œil il eut remis les choses en état.

— Hâtez-vous!... by God ! hurla l'homme de la barre.

Désespérément, dans un coup d'audace folle, le jeune homme empoigna le filin et se lança dans l'espace ; sous son poids, la voile courut le long de la vergue, et quand ses pieds touchèrent les marchandises entassées dans le boutre, la toile repliée le long du mât et attachée solidement par les hommes de l'équipage, le boutre se redressa comme par enchantement n'offrant plus au vent que son foc.

— Bravo ! monsieur ! fit la jeune fille lorsque

Maucombe repassa près d'elle pour regagner la plate-forme.

— Very well ! dit à son tour laconiquement l'inconnu, toujours dans la même position cramponné à la barre.

L'audacieux dévouement du jeune homme avait porté ses fruits : l'embarcation, avec le mince morceau de toile qu'elle avait maintenant, filait comme une flèche à travers la tempête. En outre l'exemple de Maucombe avait sans doute fait honte à l'équipage, car le capitaine, remontant sur la plate-forme, vint le supplier de le laisser prendre à nouveau la direction du boutre, ses hommes étant prêts, affirma-t-il, à lui obéir.

Maucombe, alors, passa la main sur son front, et poussa un soupir de soulagement ; il était brisé, et l'intervention du capitaine se produisit juste à temps.

Il s'était laissé tomber sur le bordage et, d'un œil stupéfait, regardait l'individu dont la subite intervention n'avait pas peu contribué à sauver l'embarcation du danger terrible qui la menaçait. Durant la crise que l'on venait de traverser, le jeune homme avait agi comme un automate, l'esprit tellement étreint par la pensée de la mort imminente qu'il n'avait point eu le loisir de s'étonner.

Mais maintenant qu'il reprenait son sang-froid, il éprouvait un véritable ahurissement à considérer cet inconnu.

Celui-ci, adossé à la cloison du roufle, avait tiré de la poche du dolman rouge dont il était vêtu un élégant étui de cuir dans lequel il prenait un à un des cigares qu'il approchait de son oreille, les faisant craquer entre son pouce et l'index, pour en expérimenter la sécheresse, et qu'il rejetait ensuite par-dessus bord, d'un air de dépit.

C'était un homme d'assez grande taille, portant l'uniforme des troupes coloniales anglaises avec, au collet du dolman, un galon d'or signe de son grade d'officier; les cheveux roux, bien que trempés d'eau de mer, avaient cependant conservé à peu près intacte la raie cosmétiquée qui séparait la tête en deux, depuis le front jusqu'à la nuque; par exemple les favoris, de même teinte que les cheveux, pendaient lamentablement le long de ses joues, allongeant le visage, déjà long naturellement, de manière presque risible.

Encastré dans l'orbite, un monocle, tout brouillé d'embrun, masquait l'œil droit.

Enfin, comme il avait presque entièrement vidé l'étui, son visage eut subitement un air de vive satisfaction et, tenant du bout des doigts un cigare, il s'approcha de Maucombe, auquel il l'offrit.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, dit-il en très bon français, mais avec un fort accent britannique, de vous offrir ceci : c'est un des rares que l'eau de mer n'ait point mouillés... ils sont excellents.

Machinalement, le jeune homme avait avancé la main, et l'Anglais, prenant un autre cigare et l'ayant allumé à l'aide d'un petit briquet électrique, le tendit à Maucombe, pour qu'il pût à son tour allumer le sien.

Cela fait, il dit en s'inclinant :

— Permettez-moi, monsieur, en l'absence de tout ami commun qui puisse me présenter à vous, de faire moi-même cette présentation : sir William Burnett, lieutenant en premier aux cipayes de Sa Majesté la reine Victoria, en garnison à Bombay.

Maucombe était de plus en plus stupéfait ; car à la surprise causée par l'inexplicable présence de cet inconnu à bord de l'embarcation, se joignait l'étonnement causé par l'aplomb et la désinvolture du personnage. Avant qu'il eût pu prendre la parole, l'autre ajouta :

— Maintenant que vous me connaissez, excusez-moi de la liberté grande que j'ai prise de m'introduire à votre bord, sans votre autorisation : la vérité m'oblige à vous dire que si j'ai agi de la sorte, c'est parce que je redoutais un refus de votre part... En faisant comme j'ai fait, c'était assurément moins correct, mais plus sûr. Donc, de nouveau, excusez-moi.

Peu à peu, en l'écoutant parler, Maucombe avait repris possession de lui-même et, d'un ton assez froid, répondit :

— Puisque vous reconnaissez vous-même, monsieur, que votre façon d'agir a été incorrecte,

j'aurais mauvaise grâce à revenir sur ce sujet. J'espère néanmoins que vous me reconnaîtrez le droit, sans m'accuser d'indiscrétion, de savoir le motif qui vous a poussé à vous introduire ici.

Sir William Burnétt, avant de répondre, caressa un moment ses favoris, d'un air embarrassé ; puis il se pencha en avant, de manière à s'assurer que nul n'était à portée pour pouvoir entendre ce qu'il allait dire et murmura :

— Monsieur, pour un homme de mon âge, — je vais bientôt avoir quarante-cinq ans, — l'aveu que je vais vous faire est toujours pénible, en ce sens qu'il est toujours entaché d'un peu de ridicule... comme si le cœur pouvait avoir des rides !...

Et, baissant la voix davantage encore, il ajouta :

— J'aime... oui, monsieur, j'aime follement, et c'est pour ne pas être séparé de celle qui occupe toutes mes pensées et m'a pris mon cœur tout entier que je suis ici.

Les yeux de Maucombe s'agrandirent.

— C'est la personne qui est à bord que vous aimez?... demanda-t-il.

Et, sans qu'il se rendît compte du pourquoi, il sentit naître soudainement en lui une instinctive antipathie contre l'inconnu.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, ajouta-t-il aussitôt, que votre sans-gêne à mon égard se trouve singulièrement compliqué par celui dont vous usez vis-à-vis de cette dame ; car, étant données les précautions dont vous vous êtes

entouré, je suppose que vous agissez sans son assentiment.

L'Anglais écoutait flegmatiquement, tirant coup sur coup de son cigare d'énormes bouffées de fumée qui l'enveloppaient ainsi qu'un nuage.

— Vous supposez parfaitement juste, répondit-il ; cette dame ne me connaît même pas ; car moi, un soldat, courageux par métier et par tempérament, je suis timide comme un enfant en présence d'une femme, et, bien qu'adorant celle-ci comme un fou, je suis parfaitement capable de la suivre jusqu'au bout du monde, sans que j'ose jamais lui avouer mon amour... Donc, quand j'ai appris que vous lui offriez passage sur votre boutre, j'ai pris aussitôt la résolution d'y prendre passage aussi : le peu de temps pendant lequel vous vous êtes rendu à l'hôtel pour manger et chercher votre bagage m'a suffi pour m'entendre avec un des hommes de l'équipage qui m'a caché... et voilà.

— Ah ! si je connaissais le drôle...

— D'ailleurs, je crois que c'est un hasard heureux qui m'a permis de réussir dans mon entreprise ; autrement le boutre et ses passagers pourraient bien être en ce moment au fond de la mer Rouge ; car, du diable !... si vous vous aperceviez que ce bout de toile menaçait de vous chavirer.

— Je vous prie de croire, monsieur, à toute ma reconnaissance.

L'Anglais eut un geste de protestation et dit à son tour :

— Il est plus facile d'avoir du sang-froid que de l'audace ; et si mes connaissances spéciales dans l'art de la navigation m'ont permis de voir d'un coup d'œil d'où venait le danger, je vous déclare tout net qu'il faut avoir une dose de crânerie peu ordinaire pour risquer sa vie aussi follement que vous l'avez fait.

Puis, souriant, il ajouta d'un ton aimable :

— Mais voilà de bien grands mots ! entre gens de cœur, il y a mieux que cela.

Et, avançant la main :

— Voulez-vous me permettre, monsieur Maucombe, de vous serrer la main en guise de gratitude ?

La froideur du jeune homme se fondit à tant d'amabilité et, oubliant son antipathie première, il répondit à l'étreinte de son interlocuteur.

— Alors, demanda celui-ci, vous m'autorisez à rester ?

— Et le moyen de faire autrement ? répondit Maucombe en riant ; quand bien même je le voudrais il m'est impossible de vous faire descendre, et force m'est bien de vous traverser de l'autre côté. Une fois là, par exemple...

L'Anglais eut une petite toux hésitante ; puis saisissant les mains du jeune homme :

— Ecoutez, monsieur Maucombe, dit-il d'une voix étranglée ; vous n'êtes pas arrivé à votre âge sans avoir aimé ; vous savez quelle souffrance profonde on éprouve à se séparer de la femme qui

vous est chère. Eh bien ! permettez-moi de vous accompagner. Je sais que cette dame, très désireuse de voir des pays nouveaux, vous a demandé de vouloir bien l'autoriser à se joindre à vous. Je vous donne ma parole d'honneur de gentilhomme que pas un mot ne s'échappera de ma bouche susceptible, non pas de la froisser, mais même de lui laisser deviner le sentiment profond que j'éprouve pour elle... Je serai, si vous le voulez bien, un « globe-trotter », un admirateur des hommes crânes, comme vous, un fanatique de la chasse aux fauves... Oh ! vous m'accorderez cela !

Il y avait dans sa voix une angoisse telle que Maucomble, pris de pitié, répondit :

— Mon cher monsieur, j'aime trop mon indépendance, pour m'adjoindre un compagnon de voyage dont la volonté peut, à un moment donné, contrecarrer la mienne. Seulement, pour vous être agréable, si le hasard fait que votre chasse aux fauves vous entraîne vers les régions que je vais traverser, et même que vous vous trouviez suivre la même route que moi, je ne demande pas mieux que de voyager de compagnie.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria chaleureusement l'Anglais.

— Nous nous entendons bien, n'est-ce pas ? insista le jeune homme. Vous aurez vos gens, j'aurai les miens, et si, quelque jour, j'éprouve le besoin de vous fausser compagnie, vous ne vous obstinerez point à me marcher sur les talons ?

— C'est entendu.

Comme les deux hommes scellaient ce pacte d'une nouvelle poignée de main, la passagère, sortant du rouble, les rejoignit.

— Comtesse, dit alors Maucombe en désignant l'Anglais, je vous présente notre miraculeux sauveteur, sir Wiliam Burnett, lieutenant aux cipayes de Sa Majesté la reine d'Angleterre, et si fanatique de la chasse aux lions qu'il s'est embarqué à bord, sans ma permission, pour s'en aller, à ma suite, courir le fauve en Abyssinie.

L'Anglais s'était incliné très profondément, ce qui l'empêcha de constater le petit haussement de sourcils, presque aussitôt disparu d'ailleurs, qui trahissait la surprise de la jeune fille.

Il ne lui semblait pas que ce fût la première fois qu'elle vît ce visage long et blême, ces yeux bleus, sans reflets, et ses souvenirs, la ramenant de quelques semaines en arrière, lui rappelaient son long voyage en chemin de fer, durant lequel il lui semblait avoir été suivie par un voyageur, ayant avec cet officier de nombreux points de ressemblance.

VII

PROMENADE NOCTURNE

C'était le sixième jour, depuis le départ de Saggallo, et il y avait quarante-huit heures que la caravane s'était engagée dans un défilé que le guide Dankali avait affirmé raccourcir de beaucoup la route du lac Assal.

La caravane s'étendait sur une longueur de près de deux kilomètres, ne comptant pas moins de deux cent cinquante chameaux, sur lesquels se trouvaient chargées les caisses transportées d'Aden, par le boutre arabe ; il avait fallu engager près de cent chameliers pour diriger ce grand troupeau.

Formant pour ainsi dire son arrière-garde venaient André Maucomble et sa compagne de voyage, montés sur des mules caparaçonnées à la

mode du pays, à l'aide de tresses de cuir finement découpées, et de pompons de laine multicolore.

La carabine en bandoulière, portant à la ceinture de cuir qui entourait sa taille le revolver dont elle avait si vaillamment fait usage à bord du boutre, ses cheveux roux coiffés du casque colonial et le visage masqué de l'immuable voilette blanche, la jeune femme avait vraiment une crâne allure, dont Maucombe ne pouvait s'empêcher de s'émerveiller,

Ah ! elle ne l'avait pas trompé, lorsque sur le quai d'Adon elle s'était présentée à lui comme peu embarrassante.

Et puis, elle était d'un caractère tellement enjoué qu'en vérité, les heures lentes de ce voyage monotone passaient sans que Maucombe s'en aperçût.

Et son charme était tel que les serviteurs abyssins eux-mêmes, formant autour des deux jeunes gens une troupe de gardes du corps dévoués et fortement armés, s'étaient en quelques jours pris d'une véritable amitié pour elle ; et c'était entre eux, arrivés au campement, à qui s'ingénierait pour augmenter son confortable.

Quant aux Dankalis, d'allure cependant impressionnante avec leur corps cuivré, à moitié nu, leur face sauvage auréolée d'une chevelure hirsute, le large poignard passé à leur ceinture, l'énorme bouclier en peau de rhinocéros suspendu à leur bras et la longue lance au fer barbelé qu'ils

brandissaient à la main, elle les avait littéralement apprivoisés.

Ces hommes farouches avaient été entièrement captivés par la grâce de la comtesse, et quelque menue monnaie distribuée de temps à autre n'avait pas peu contribué à lui acquérir le dévouement entier, absolu, de la troupe.

Même, quelques-uns d'entre les chameliers, une dizaine environ, avaient demandé la faveur d'être armés ainsi que les domestiques abyssins qui marchaient avec André Maucombe, de fusils à tir rapide et, le soir à l'étape, c'était chose curieuse que de les voir s'initier docilement aux mystères du Lebel sous la direction du jeune savant.

Celui-ci, lorsqu'il s'était agi de la mise en marche de cette caravane dont les éléments avaient été réunis par les soins du consul de France à Obock, avait pensé tout d'abord à se faire précéder d'une manière d'avant-garde, composée de quelques hommes de choix dont il aurait au besoin pris le commandement, laissant sa compagnie de voyage à l'arrière-garde avec les bagages, et un personnel domestique trié sur le volet.

C'est alors que sir James Burnett était intervenu : conformément à ce qui avait été convenu entre eux à bord du boudre arabe, une fois arrivé à Sagallo, l'Anglais s'était occupé de recruter les hommes qui lui étaient nécessaires et comme il paraissait avoir une sacoche bien garnie, ça avait

été là pour lui l'affaire d'une demi-journée à peine.

Seulement, tandis que Maucombe avait recruté ses gens parmi les Dankalis, sir Burnett avait choisi les siens parmi les membres d'une caravane de Somalis-Issahs, gens dont le pays se trouve limitrophe de celui des premiers, et qui jouissent auprès de ceux-ci d'une réputation de brigandage parfaitement méritée, étant donné la facilité avec laquelle ils franchissent leur frontière, pour s'en aller, chez leurs voisins, razzier des troupeaux et des esclaves.

Maucombe, ayant appris par ses gens la réputation détestable dont jouissaient les compagnons de voyage que se donnait « son ami », crut devoir le prévenir.

Mais l'autre lui répondit : Que tout ce qu'il y avait de bien ayant été ramassé par lui, Maucombe, il avait été obligé de se contenter de ce qu'il trouvait.

— Au surplus, avait ajouté l'Anglais flegmatiquement, vous avouerez, mon cher ami, — il ne négligeait aucune occasion de gratifier Maucombe de cette épithète, — qu'il ferait beau voir qu'un homme qui va chasser le fauve s'inquiétât de l'honnêteté des gens qui l'accompagnent.

— Ah ! avait répondu le jeune homme, s'il ne s'agissait que d'honnêteté, j'admettrais fort bien que vous prissiez votre parti de la société que les circonstances vous imposent ; malheureusement la largesse avec laquelle vous avez procédé à

l'égard de ces gaillards-là me fait craindre qu'ils ne convoitent la forte somme dont ils peuvent vous supposer muni ;... et dame, un coup de lance ou un coup de poignard sont bien vite envoyés.

L'Anglais avait eu un haussement d'épaules plein d'indifférence.

— Bast ! avait-il répliqué, ce sont là choses qui me connaissent, et j'estime qu'un officier de Sa Majesté Britannique, avec un bon revolver, doit pouvoir tenir en respect une dizaine de ces brigands-là ; or, comme je n'en emmène que six, vous voyez qu'il y a de la marge.

Ce langage plein de crânerie n'était pas pour déplaire à Maucombe, qui lui dit :

— Malheureusement, ainsi que je viens de vous l'expliquer, les Dankalis et les Issahs vivent en fort mauvaise intelligence et mes hommes ne consentiront jamais à admettre les vôtres parmi eux ; donc...

Le visage de l'Anglais s'était assombri.

— Vous voulez dire qu'il va falloir nous séparer. monsieur Maucombe, dit-il d'une voix altérée ; vous ne sauriez croire combien je suis peiné, oui, profondément peiné. Cette femme... ah ! voyez-vous, cette femme...

Il paraissait tout décontenancé, le pauvre lieutenant de cipayes.

— La comtesse ne s'est doutée de rien ?... interrogea-t-il au bout d'un moment.

— De rien ; du moins, je le suppose, car, de-



La jeune femme arrivait à fond de train, sa carabine à l'épaule, l'ajustant... (Page 187.)

puis deux jours que nous sommes à Sagallo, je l'ai vue fort peu. Elle fait de la bicyclette, et moi-même, je n'ai pas eu grand loisir, occupé que j'étais par le recrutement de ma caravane.

— Mais... elle ne vous a pas parlé de moi?... Elle n'a pas mis en doute la sincérité de la présentation que vous avez faite à bord ?...

— Nullement ; dussé-je vous briser le cœur, je dois vous avouer qu'elle a manifesté à votre endroit une indifférence complète, et que pas un mot n'est sorti de sa bouche vous concernant.

James Burnett parut fort vexé ; il se tut durant quelques instants, caressant nerveusement ses favoris roux, et Maucombe l'entendit murmurer :

— Oh ! les femmes... les femmes...

— Alors, demanda le jeune homme, vous allez vous mettre en route ?... De quel côté comptez-vous vous diriger ?

— Mes hommes m'ont affirmé qu'il y avait du lion du côté du lac Assal... D'ailleurs, n'y en eût-il pas que j'aurais une bonne raison pour aller de ce côté. N'est-ce point là l'une des étapes de votre route, et ne m'avez-vous pas autorisé à profiter de toutes les circonstances qui pourraient me rapprocher de celle que j'aime ?

Maucombe inclina la tête silencieusement.

— Vous partez demain, poursuivit l'officier ; j'ai donné l'ordre que tout fût prêt pour que mon départ ait lieu ce soir : de la sorte, je vous précé-

derai de vingt-quatre heures, et vous servirai pour ainsi dire d'avant-garde. J'éclairerai votre route, et si quelque danger vous menaçait, si quelque embûche vous était tendue, vous en seriez aussitôt averti par moi.

— Trop aimable, en vérité.

L'autre eut un grand geste de protestation et s'écria :

— Ah ! ne me remerciez pas ; en agissant ainsi, j'obéirai à mon égoïsme amoureux, il me semblera que je ne suis pas encore entièrement séparé d'elle, et ce me sera une joie de veiller à sa sécurité.

Le soir, les trois Européens avaient dîné de compagnie pour avoir l'occasion de vider une bouteille de champagne frelaté, achetée chez un mercanti de Sagallo, à leur santé réciproque et à la réussite de leurs projets.

La comtesse, qui, tout d'abord avait décliné l'invitation de Maucombe, avait fini cependant par accepter : c'était la première fois que le jeune homme voyait sa compagne à visage découvert, et il était demeuré frappé de l'originalité de cette tête mutine, et de l'expression si peu banale que reflétaient les grands yeux vert d'eau, pailletés d'or.

Et puis, cette bouche, trop grande, il est vrai, avait un si adorable sourire que véritablement il n'y avait guère moyen de ne pas tomber sous le charme, et Maucombe pensa alors, *in petto*, que

la passion de sir James Burnett n'était point aussi folle qu'il lui avait semblé tout d'abord.

Quant à la comtesse, elle s'était montrée enjouée et rieuse comme jamais de sa vie elle n'avait été, cherchant, par sa coquetterie de bon goût, à faire sortir sir Burnett de la réserve dans laquelle il s'enfermait.

Feignant de ne pas s'apercevoir des regards langoureux qu'il lui lançait à la dérobée, se laissant aller, sous l'influence du champagne sans doute, à des confidences, elle avait parlé de son pays d'origine, la Grèce, de son futur, un officier de la marine anglaise dont le vaisseau croisait pour l'instant dans les mers de Chine ; alors, pour se désennuyer, elle se promenait un peu à travers le monde, histoire de faire prendre l'air à sa bécanne.

Le repas, de la sorte, s'était passé animé, joyeux et rapide ; aussi, lorsque le moment du départ était arrivé, sir Burnett n'avait-il pu retenir un énorme soupir, trop énorme même, car il parut exagéré à la jeune femme, ainsi que l'indiqua très clairement le regard sceptique avec lequel elle le suivit s'éloignant au trot rapide de sa mule, escorté de ses gens.

Par la suite, depuis six jours qu'eux-mêmes étaient partis, il avait été entre Maucombe et la comtesse peu question de l'officier anglais : une seule fois le jeune homme avait mis la conversation sur ce chapitre, cherchant à la railler sur la

coquetterie dont elle avait fait montre à l'égard de leur compagnon ; elle avait riposté de manière nette et sèche, montrant clairement que ce sujet de conversation lui était désagréable.

Aussi l'étonnement de Maucombe fut-il grand lorsque le soir de ce sixième jour où nous retrouvons la caravane, comme il venait de donner l'ordre de faire halte et de dresser le campement pour la nuit, elle lui demanda :

— Quelle avance pensez-vous que cet homme ait sur nous ?

Il était tellement loin de supposer qu'elle voulût parler de l'Anglais qu'il demanda très naïvement :

— De quel homme voulez-vous parler ?

— Mais du seul qui doit nous occuper : de ce...
Burnett.

— En quoi voulez-vous qu'il m'occupe ?

La jeune femme le regarda, puis souriant :

— C'est vrai, vous ne pouvez pas savoir... mais moi, il m'occupe beaucoup et, sans en parler, j'y pense tout le temps.

Maucombe eut un geste de colère :

— Je vous serai très obligé, mademoiselle, de vouloir bien, si tant est que vous ayez besoin d'un confident, en prendre un autre que moi.

Elle le regarda, se mit à rire très gentiment, et, lui pressant la main entre les siennes :

— Allons, allons, mon cher monsieur Maucombe, avez-vous donc la mémoire si courte?...

« Je ne dois être pour vous qu'un bon camarade, pas autre chose ; eh bien ! est-on jaloux d'un camarade ?... montre-t-on de la susceptibilité parce qu'il paraît porter de l'intérêt à une autre personne ?...

— Mais je vous jure... s'écria Maucomble qui rougit de se voir deviné.

— Oh ! je vous en prie, interrompit la jeune femme, ne vous abaissez point à un mensonge.

Maucomble eut un grand élan, et s'écria :

— Eh bien, alors ! laissez-moi vous dire...

— Absolument rien, sinon je fais charger mes bagages, et je m'en retourne à la côte. Mais croyez-moi, ne vous émotionnez point ainsi à tort : quelque jour, peut-être avant peu, j'aurai l'occasion de vous dire à quel point de vue sir James Burnett m'intéresse, et vous regretterez alors de m'avoir supposé des pensées... aussi enflammées.

« Maintenant que vous voici rassuré, voulez-vous me dire quelle avance peut avoir sur nous sir Burnett ?

— Une vingtaine de kilomètres, pas plus : il a dû certainement perdre un peu de son temps à chasser, s'écartant, à droite et à gauche de sa route, à la poursuite d'un gibier qui peut l'avoir parfois entraîné fort loin.

— Ce que vous me dites m'étonne ; car pour un homme aussi amoureux qu'il le prétend être, une distance de vingt kilomètres est peu à franchir, et il est presque inadmissible qu'il ne l'ait

point franchie depuis huit jours que nous nous sommes séparés.

Là se termina l'entretien, et les deux voyageurs s'étant souhaité le bonsoir, regagnèrent leur tente respective.

Rentrée chez elle, la jeune femme parut subitement toute soucieuse; l'enjouement qui éclairait son visage disparut, et ses lèvres, ordinairement si rieuses, se plissèrent en une moue significative.

— Vingt kilomètres, murmura-t-elle en s'asseyant sur le coin de la caisse de cuir qui lui servait de garde-robe; s'il disait vrai, ce serait un jeu... en tout cas on pourrait toujours s'en assurer.

Pourquoi n'avait-elle pas voulu dire à Maucombe la véritable raison qui la faisait songer à James Burnett? Pourquoi n'avait-elle pas voulu lui faire part des soupçons qui la hantaient relativement à la véritable personnalité de l'Anglais?

Parce que, tout simplement, il lui eût fallu dire qui elle était, comment il se faisait qu'habitante Pétersbourg, elle courait ainsi le monde seule et incognito, ayant appris par une indiscretion du général Grégorieff que Serge Obrensky, soi-disant en route pour les Indes, était parti pour l'Abysinie en passant par Naples; comment elle s'était soudain aperçue que la bonne amitié qu'elle croyait avoir pour le jeune homme masquait un sentiment plus tendre, et comment, avec son caractère fantasque, romanesque, elle avait décidé de partir,

non à sa recherche, mais à sa suite, ravie à la pensée de jouer, à l'insu de l'homme qu'elle aimait, un rôle d'ange tutélaire occulte.

— Mais voilà que dans le train qui l'emportait, elle avait cru reconnaître une tête d'homme déjà remarquée depuis quelque temps, rôdant autour de son hôtel de la Perspective ; et, très fine, très intelligente, elle en avait conclu que des gens ayant intérêt à retrouver la piste de Serge Obrensky, avaient imaginé de s'attacher à ses pas, supposant, avec quelque logique, qu'elle les conduirait à lui.

Et c'est alors que l'idée lui était venue, au lieu de gagner l'Italie, de s'en aller à Trieste, où elle s'était embarquée à bord d'un bateau de la Compagnie de la navigation autrichienne, à destination des Indes ; à Aden, elle était descendue à terre dans l'espoir de trouver une occasion de remonter la mer Rouge jusqu'à Massaouah, et voilà qu'à l'hôtel où elle habitait, elle avait entendu parler d'André Maucombe, et de l'expédition hardie qu'il allait entreprendre.

Dès ce jour, sa résolution avait été prise : elle demanderait au jeune homme l'autorisation de l'accompagner, et cette autorisation elle était certaine de l'obtenir :

On a vu que cette assurance en elle-même n'avait point été démentie.

Et voilà qu'au moment où elle s'applaudissait d'avoir dépisté ceux qu'elle croyait à sa suite,

voilà que, soudainement, comme un diable sortant d'une boîte, était apparu ce James Burnett.

Vainement, pendant les deux jours qu'on était resté à Sagallo, elle l'avait étudié, le faisant causer, lui tendant, avec une astuce toute féminine, des pièges où elle espérait le faire tomber, l'autre était sorti victorieusement de ces épreuves.

Et l'Anglais était parti sans que la jeune fille eût pu satisfaire sa curiosité, curiosité qui, dans les circonstances graves où elle se trouvait, avait, on en conviendra, de légitimes raisons d'être.

C'est pourquoi, depuis quelques jours, elle avait formé un projet, duquel elle s'était soigneusement cachée de Maucombe, et c'est à ce projet que, dans sa tente, elle réfléchissait, pesant une dernière fois, au moment d'agir, le pour et le contre.

Brusquement, sa décision fut prise et, se levant, elle s'approcha du cadre de bois dans lequel elle faisait voyager sa bécane.

L'en ayant sortie, elle se boucla aux flancs le ceinturon de cuir fauve qui contenait sa cartouchière, s'assura, avant de remettre le revolver dans sa gaine, que le barillet contenait son nombre réglementaire de projectiles et, glissant une cartouche dans la chambre de sa carabine, se la jeta en bandoulière en travers du dos.

Ainsi équipée et armée, elle souleva légèrement le pan de toile qui formait l'entrée de sa tente, avança la tête avec précaution et regarda :

d'une tente dressée à une dizaine de mètres de la sienne, un homme sortit qui, une carabine sur l'épaule, s'éloigna, sifflotant entre ses dents un refrain d'opérette. C'était Maucombe, qui s'en allait faire autour du camp sa ronde coutumière.

La jeune fille n'attendait que le départ de son compagnon de voyage, pour mettre à exécution le plan plein de témérité qu'elle avait dressé ; conduisant sa bicyclette par le guidon, elle sortit à son tour de sa tente et s'éloigna rapidement, marchant droit sur une silhouette d'homme qui se profilait à peu de distance sur le ciel assombri : c'était un des serviteurs abyssins, faisant sentinelle, tandis que son camarade battait le terrain autour de lui.

À la vue de la comtesse, l'homme eut un brusque mouvement de surprise, mais elle, mettant son doigt sur sa bouche lui dit à voix basse :

— Tais-toi ; et je te donnerai de quoi t'acheter, quand tu reviendras à Sagallo, un revolver comme le mien.

Dans l'ombre, les yeux de l'homme eurent un éclair de convoitise.

La jeune femme, lui tendant alors une pièce d'argent, ajouta :

— Voici pour toi, si tu veux m'indiquer le chemin qui mène au lac Assal.

Pour préciser davantage encore, elle ajouta :

— Le chemin qu'ont suivi les gens qui nous précèdent.

Sans hésiter, l'Abyssin prit la pièce de monnaie qu'il fit disparaître prestement dans sa ceinture, puis étendant le bras droit devant lui, il répondit :

— Tu n'as qu'à suivre le sentier, que voici, si tu veux arriver au lac Assal; tu prendras garde seulement, à deux heures de marche d'ici, à un autre sentier qui forme la fourche avec celui-ci, et qui pourrait t'entraîner bien loin de l'endroit où tu vas; il mène au pays des Somalis-Issahs, nos ennemis, et qui te feraient certainement un mauvais parti, s'il t'arrivait de tomber entre leurs mains.

Il abaissa le canon de son fusil, et ajouta d'une voix grave :

— Va donc, puisque telle est ta volonté, et que le Dieu des honnêtes gens soit avec toi.

Légère, elle se mit en selle et, pédalant avec une maëstria incontestable, fut hors de vue en quelques minutes :

La machine, allait comme le vent, sans aucun bruit, son pneu roulant douillettement sur la mousse épaisse qui tapissait le sentier; et à moins de venir à la rencontre de la hardie voyageuse, il eût été impossible de soupçonner sa présence, les hautes herbes dépassant sa tête d'une coudée, et la cachant à tous les regards.

Depuis deux heures déjà, la jeune femme roulait sans interruption; on eût dit que ses jambes nerveuses se reposaient, à ce mouvement ininter-

rompu, de l'engourdissement causé par la longue chevauchée sur sa mule durant la journée, et certainement elle eût continué longtemps de la sorte à pédaler, lorsque, arrivée à un endroit où le sentier bifurquait, elle ralentit, pour s'arrêter définitivement, indécise.

Le serviteur abyssin qu'elle avait interrogé à son départ l'avait cependant prévenue ; mais elle ne s'attendait pas à rencontrer si tôt ce double chemin, ou du moins elle n'avait point eu conscience de la distance parcourue ; maintenant, elle était arrivée, sans s'en apercevoir, à la base des premiers contreforts de ce pic qu'elle avait aperçu à l'horizon, en quittant le campement de Maucombe ; le plateau avait été traversé dans toute sa largeur et maintenant il lui fallait monter une rampe escarpée, circulant sur le flanc de la montagne, et donnant accès à une gorge pratiquée entre deux crêtes, à deux ou trois cents mètres d'altitude.

Délibérément elle mit pied à terre et, conduisant sa machine par le guidon, commença l'ascension.

Mais elle ne s'était pas engagée depuis cinq minutes dans la montée que, soudain, elle s'arrêta net ; à un détour du sentier, elle venait d'apercevoir une grande lueur, provenant d'un feu allumé dans la brousse, et autour duquel des formes noires étaient étendues, immobiles.

A quelques pas du foyer, une petite tente se

dressait, tout ensanglantée par le reflet du rougeoiement des flammes.

En un clin d'œil, la jeune femme jugea la situation. Si elle savait s'y prendre, il allait lui être facile de vérifier l'exactitude de ses soupçons.

La disposition du terrain se prêtait d'ailleurs fort bien à ce qu'elle se proposait de faire : le sentier sur lequel elle était arrêtée contournait le campement de Burnett, dont la tente se dressait sur le bord même du chemin, tandis que le foyer, autour duquel ses hommes étaient réunis se trouvait à quelque pas de lui sur une sorte de terre-plein.

Dans ces conditions, la jeune femme estima que, sa machine soigneusement cachée dans la brousse, elle pourrait s'avancer en rampant, sans crainte d'attirer l'attention des indigènes qui paraissaient dormir, et sans crainte aussi d'être vue de l'Anglais, occupé en ce moment, dans sa tente, à lire sans doute, ainsi que le pouvait faire supposer la lumière qui s'apercevait à travers la toile.

Donc, sa bécane couchée derrière un buisson et sa gaine de revolver ouverte de manière à parer à toute éventualité, la jeune femme s'agenouilla et, s'aidant des mains et des genoux, aplatie le plus possible contre le sol, elle se dirigea vers la tente.

Enfin, le cœur battant avec force elle fut si près de la toile qu'elle put entendre la respiration forte de celui qui s'y trouvait, et qu'à travers l'étoffe, il lui était possible de distinguer sa silhouette.

Mais ce n'était point là assez pour elle ; ce qu'il lui fallait voir, c'étaient les traits de l'individu et à tout prix, si du moins elle ne voulait pas avoir risqué pour rien tout ce qu'elle avait risqué, elle voulait voir, étudier à loisir les traits qu'à tort ou à raison, elle supposait maquillés, déformés, transformés.

Mais comment faire?... D'une part, l'étoffe était trop épaisse, pour qu'au travers elle pût se rendre compte de semblables détails ; d'un autre côté, il ne lui fallait point songer à soulever l'étoffe :

Une idée lui traversa subitement l'esprit : sur elle, suprême souvenir de ses élégances mondaines d'autrefois, elle portait toujours, accrochée à une chaîne d'or, une trousse composée de menus objets en même métal : bourse, glace, boîte à poudre de riz, flacon de sels anglais pour les malaises subits, carnet mignon pour noter d'un mot ses impressions de voyage, porte-mine, jusqu'à un canif.

Ce fut à ce dernier objet que soudainement elle venait de penser : sans bruit, elle tira la trousse de sa poche, prit le canif, l'ouvrit, et à l'aide de la lame minuscule, pratiqua dans l'étoffe tendue une fente presque imperceptible, mais suffisante cependant pour permettre à la jeune femme de se glisser à l'intérieur.

Elle faillit pousser un cri : n'était l'uniforme rouge à broderies d'or qui ne lui permettait aucun doute à ce sujet, il lui eût été impossible de croire

que l'homme qui se trouvait là, à deux pas d'elle, était bien sir James Burnett : disparus les beaux favoris d'un blond ardent qui ornaient les joues de l'Anglais ; disparue aussi la perruque à raie impeccable qui lui donnait une allure de gentleman accompli ; éteinte la couleur brique qui vermillonnait son visage comme l'eût pu faire un long séjour sous les rayons du soleil du tropique.

Mais, par exemple, si la comtesse ne reconnaissait plus le lieutenant en premier des cipayes de la reine Victoria, elle reconnaissait parfaitement bien l'homme du train de Pétersbourg.

Donc ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, donc elle était suivie : ce premier point établi, un second, non moins important celui-là, devait être élucidé : pour quel motif cet homme s'était-il ainsi, depuis six semaines, attaché à ses pas ?

Vaguement, ainsi qu'elle en avait eu la prescience à bord du boutre arabe lorsque le pseudo-officier lui avait été présenté par Maucombe et que, tout de suite, lui étaient venus à l'esprit des doutes sur sa véritable personnalité, elle avait supposé que si on la suivait, c'était pour arriver par elle à Serge Obrensky.

Maintenant, la gorge angoissée en songeant qu'involontairement elle pourrait causer la perte de celui qu'elle voulait protéger, elle demeurait là figée dans une immobilité stupide, oubliant que la prudence la plus élémentaire lui faisait un devoir de s'éloigner au plus tôt.

L'autre, cependant, achevait en ce moment même les ablutions auxquelles il procédait chaque soir, en homme scrupuleux observateur des lois de l'hygiène : à l'aide d'une serviette de flanelle, il s'essuyait doucement la face et le crâne qu'il venait de lotionner à grande eau parfumée ; ce n'était pas pour un autre motif que la jeune femme pouvait ainsi voir son teint au naturel et sa tête privée de sa perruque, sous laquelle se dissimulait une calvitie précoce.

Sa peau suffisamment séchée, il l'enduisit à nouveau, à l'aide d'un tampon de ouate, d'une sorte d'onguent, qui lui rendit instantanément cette teinte brique, grâce à laquelle il subissait une véritable transformation ; ensuite il se réappliqua sur les joues, après les avoir soigneusement peignés et huilés, les favoris postiches qui lui élargissaient la face, et lorsque son crâne se fût emboîté dans le postiche blond qui lui diminuait le front et augmentait le volume de sa boîte osseuse, il eût été impossible à quiconque n'avait pas assisté à ce maquillage, de soupçonner l'identité de ce nouveau personnage avec celui qui, quelques instants plus tôt, se trouvait dans la tente.

Cependant, les minutes s'écoulant, la stupeur première de la comtesse avait un peu diminué et, reprenant enfin possession d'elle-même, elle comprit quel danger elle courait en demeurant là plus longtemps : elle allait donc se décider à partir, lorsque, du côté du foyer où les indigènes étaient

étendus sur le sol, dormant, un murmure de voix s'éleva tout à coup qui arriva jusqu'à elle; en même temps un homme se leva et se dirigea vers la tente.

Cette fois, la comtesse crut qu'elle était surprise et crânement, sortant son revolver de sa gaine, le doigt sur la détente, elle attendit.

Elle vit l'homme entrer dans la tente, adresser la parole à Burnett, dont le visage exprima une stupefaction profonde et qui sortit aussitôt derrière le nouveau venu.

Se voyant la retraite coupée, la jeune femme se jeta à plat ventre dans la brousse, assez haute en cet endroit pour la pouvoir cacher aux regards, au cas bien improbable où sa présence n'aurait pas été éventée.

Elle en fut pour ses craintes, ce n'était point à elle qu'on en avait; les deux hommes passèrent si près que les herbes déplacées par leur marche vinrent se courber sur la comtesse qui, rassurée, se haussa doucement sur les poignets pour les regarder s'éloigner.

Elle les vit se diriger vers une petite éminence au pied de laquelle se trouvait établi le campement, et quand ils en eurent atteint le sommet, elle distingua nettement la silhouette de l'indigène, désignant dans un geste large du bras étendu, un point de l'horizon.

Burnett se tourna aussitôt dans la direction qui lui était indiquée et poussa une exclamation

joyeuse, tandis que la jeune fille, l'imitant, apercevait dans le lointain, à la cime d'un pic élevé par-dessus tous les autres, une grande lueur semblable à celle qu'eût produite un énorme bûcher.

Vivement, tandis que l'indigène courait vers l'endroit où étaient entravées les bêtes de somme, Burnett se précipita vers sa tente où la comtesse, qui avait repris son poste d'observation, le vit se coiffer de son casque et boucler la courroie à laquelle était suspendue la gaine de son revolver ; comme il remettait l'arme après avoir vérifié le nombre des cartouches, l'indigène s'arrêtait devant l'entrée de la tente, tenant en bride deux mules toutes harnachées.

Et la stupéfaction d'Hélène Pradjivoï était telle que les deux hommes s'étaient mis en selle, étaient partis au grand trot, et que même le claquement des fers de leurs montures sur le cailloutis du sentier ne s'entendait plus qu'à peine, qu'elle était encore dans la même posture, agenouillée dans l'herbe, se demandant ce qu'elle allait faire.

VIII

BERTRAND ET RATON

Cependant l'Anglais et son compagnon, après avoir descendu le sentier jusqu'à l'endroit où, au bas de la côte, il bifurquait, avaient mis leurs montures au trot, et maintenant, ils filaient grand train, l'un derrière l'autre, vu l'étroitesse du sentier. D'un côté, le contrefort rocheux se dressait à pic; de l'autre, un précipice se creusait au fond duquel bouillonnait un torrent dont le bruit couvrait celui de leurs mules. L'indigène allait devant, prenant pour point de direction, dans la nuit noire qui enveloppait le paysage, le feu signalé tout à l'heure par lui à l'Européen et dont l'intensité augmentait, au fur et à mesure que la route fuyait derrière eux; Brunett, lui, activait à grands coups de talons dans les flancs le trot de sa mule.

Un pont primitif formé de deux troncs d'arbres à peine équarris leur permit, à quelques kilomètres du campement, de franchir le ravin, et ce fut alors à travers une plaine qu'il se lancèrent, disparaissant entièrement au milieu des hautes herbes qui leur fouettaient la face.

Là-haut, dominant la campagne comme un phare, le foyer brûlait toujours, répandant au loin des lueurs d'incendie et envoyant vers le ciel des fusées d'étincelles.

Quand ils eurent traversé la plaine, il leur fallut gravir un sentier aride et rocailleux, dont les pierres rondes roulaient sous les fers de leurs montures, lesquelles, plus d'une fois, fatiguées déjà et mal en main, faillirent s'abattre ; mais l'indigène d'un coup de matraque et l'Européen d'un coup d'éperons, les remettant d'aplomb, les obligeaient à prendre le trot.

Après avoir ainsi couru, une heure durant, frappant à coups redoublés les malheureuses mules, suant, soufflant, couvertes d'écume et bronchant presque à chaque pas, ils arrivèrent enfin à une sorte de petit plateau au milieu duquel se dressait le sommet dont la lueur avait guidé leur marche au milieu de l'obscurité.

— Halte ! commanda brusquement l'Anglais en mettant pied à terre.

Comme l'autre, s'arrêtant, se retournait pour le regarder, la main appuyée sur la croupe de sa bête, Burnett ajouta d'un ton méfiant :

— Si ce n'était pas eux ?

— Qui voudrais-tu que ce fût ?... N'est-ce pas le signal convenu ?

— Soit ; mais il est préférable que tu ailles en avant, pour t'assurer que ce sont bien là les gens dont tu m'as parlé. Je t'attends ici.

L'indigène inclina la tête, talonna sa mule et reprit sa route, tandis que Burnett sortait de sa gaine le revolver qu'il armait, en homme prudent qui ne tient point à se laisser surprendre par une trahison probable.

En même temps, comme c'était un homme foncièrement courageux, que l'appréhension d'un guet-apens n'émouvait nullement, il prit un cigare qu'il alluma et se mit à fumer en toute sérénité.

Il n'attendit d'ailleurs pas longtemps ; au bout d'une dizaine de minutes, en avant de lui, les herbes s'écartèrent et l'homme qu'il avait envoyé apparut ; il était à pied, et quand il se fut approché de l'Européen, celui-ci constata que ses traits étaient rayonnants.

— Viens, dit-il laconiquement en prenant par la bride la mule de Burnett.

De nouveau, ils se mirent en marche, l'Anglais sans discontinuer de fumer, mais son doigt sur la détente du revolver, prêt à faire feu.

Tout à coup, surgissant dans l'ombre, un homme se dressa devant lui ; il était de petite taille, vêtu à l'européenne, d'une sorte d'uniforme en étoffe

blanche, le pantalon enfoncé dans de hautes bottes en cuir fauve et la tête coiffée d'une casquette plate, garnie d'un couvre-nuque en toile qui lui encadrait le visage.

— Bonjour, Walter Bright! dit-il en Italien, tendant la main à l'Anglais.

Celui-ci fit un pas en arrière, tout surpris de cette rencontre inattendue, et, dans l'obscurité, ne remettant pas les traits de celui-ci qui l'interpellaient ainsi à l'improviste; puis tout à coup :

— By God! s'exclama-t-il, en répondant énergiquement à l'étreinte du nouveau venu, c'est Amilcar Caracallo!

— Lui-même, mon cher Bright, exact au rendez-vous que vous m'avez fait donner. Mais vous semblez tout surpris de me voir!

— Ce qui me surprend, notez-le bien, ce n'est pas votre exactitude, mais votre rapidité; voici sept jours à peine que je vous ai envoyé de Sagallo un courrier somalis, et je ne pouvais m'imaginer que notre rencontre s'effectuerait si tôt. Vous m'aviez télégraphié à Aden que vous vous trouviez à Adoua, et il y a, d'ici là, si je ne me trompe, une distance assez respectable.

— Assurément, mais il s'est produit, dans l'intervalle, tels événements qui m'ont contraint à me rapprocher beaucoup des régions que vous vous proposiez de parcourir; c'est ce qui fait qu'ayant rencontré votre courrier dans les environs d'Obock, je n'ai eu à faire que juste la moitié du

chemin qu'il m'eût fallu faire, si les circonstances étaient demeurées les mêmes.

Puis, passant son bras sous celui de l'Anglais, il ajouta :

— Mais suivez-moi, nous serons plus à l'aise pour causer dans ma tente qu'en plein air.

Silencieusement, ils firent quelques pas encore et, près d'un feu allumé au pied même du monticule, au sommet duquel achevait de se consumer le brasier signal, Walter Bright vit deux ou trois hommes assis, causant à voix basse ; leur tenue, leur armement, rappelaient exactement ceux des indigènes qui lui servaient d'escorte ; nul doute qu'ils n'appartinssent à la même tribu nomade des Somalis-Issahs.

Au milieu d'eux, le guide de l'Anglais avait pris place, et la conversation s'était déjà engagée.

— Des Somalis ? demanda laconiquement Bright en les désignant d'un hochement de tête.

— Parfaitement, dit l'autre, qui soulevait le pan de toile fermant l'entrée de sa tente, et invitait, d'un geste courtois, son compagnon à passer devant lui.

En un clin d'œil, il eut tiré de sa cantine un flacon et deux verres qu'il plaça sur une table pliante, devant laquelle il s'assit ; les verres emplis et vidés après avoir été choqués l'un contre l'autre à la mutuelle santé des buveurs, Walter Bright commença :

— Oui, mon cher, j'ai dépisté la comtesse Prad-

jiwoï, et j'ai été assez adroit pour la suivre jusqu'ici sans qu'elle s'en doute.

— Elle est ici s'écria Caracallo... En Afrique!...

— Mais oui ; preuve que j'avais raison lorsque je vous disais à Pétersbourg que le seul moyen de réparer notre échec de Moscou était de surveiller cette femme.

L'Italien s'inclina, dissimulant avec peine un sourire railleur qui courait sous sa moustache brune et dit :

— Je me plais à rendre hommage à votre clairvoyance, mon cher ami : mais vous me concéderez qu'elle n'eût point servi à grand chose, si Serge Obrensky n'était point venu, lui aussi, en Afrique.

Bright regarda son interlocuteur d'un air plein de commisération.

— S'il n'eût point dû y venir, répliqua-t-il, elle ne m'y eût point conduit, elle !... Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant logique...

Caracallo secoua la tête sentencieusement.

— Per Bacco ! vous parlez là comme si la logique avait quelque chose à voir avec les événements de la vie ! Que le Russe dût venir en Afrique, c'est une chose, mais qu'il y pût venir, c'est une autre.

— Très bien parlé...

— Et sans moi, il aurait bien pu s'en retourner à Pétersbourg par la voie la plus directe.

L'Anglais sursauta sur son pliant.

— Comment sans vous ? C'est vous qui l'avez amené ici ?

— Amené... non ; mais qui lui ai facilité les moyens d'y venir, oui.

Bright se croisa les bras, et froidement :

— Si c'est ainsi, grommela-t-il, que vous entendez gagner la prime qui nous a été promise, vous m'avouerez tout au moins que pour y parvenir vous employez de singuliers moyens. Il n'avait plus, dites-vous, qu'à retourner à Pétersbourg ! Eh bien ! mais... le but était atteint, puisque l'on voulait précisément empêcher...

— Non, mio caro, répliqua doucement l'Italien, ce n'était là qu'une partie du but, et je crois qu'il sera autrement intéressant pour votre gouvernement comme pour le mien, d'avoir en mains les preuves certaines des machinations tramées contre eux par la Russie et par la France.

Les sourcils de Walter Bright se haussèrent.

— Les preuves ? répéta-t-il, quelles preuves ?

— Vous figurez vous donc par hasard que Ménélick soit homme à s'en rapporter à la simple parole d'un émissaire du tsar, et que, d'autre part, celui-ci ait donné à Serge Obrensky liberté entière et absolue pour traiter avec le roi des rois ?... Non ; fatalement, logiquement, cet Obrensky doit être porteur de conventions écrites, et tout au moins d'une pièce l'accréditant auprès de celui qu'il va trouver.

L'Anglais écoutait son compagnon, tout en caressant nonchalamment ses favoris.

— Soit, j'admets... mais dans ce cas, n'eût-il pas été plus commode de nous emparer de ces pièces en Europe, au lieu de venir ici risquer notre peau ?

L'Italien cligna des yeux malicieusement.

— Je crois, mon cher ami, dit-il d'un ton narquois, que votre mémoire s'est peu à peu évaporée sous les rayons du soleil des tropiques ; voyons, rappelez-vous : la condition *sine qua non* pour toucher la prime promise c'est que, d'une part, le flagrant délit soit bien constaté, et que, d'autre part, aucun des deux gouvernements pour lesquels nous travaillons, vous et moi, ne puisse être compromis en quoi que ce soit... Est-ce vrai ?

Silencieusement, l'Anglais inclina la tête dans un geste affirmatif.

— Vous me direz, poursuivit Caracallo que, là-bas, il eût été possible de créer de toutes pièces un incident au cours duquel notre homme eût perdu la vie. D'accord ; mais rien ne nous prouve qu'on n'eût point réussi à découvrir notre main dans le hasard sous lequel nous aurions masqué la chose... tandis qu'ici, un explorateur court des dangers à chaque pas ; nous avons les précipices au fond desquels on se casse la tête, les torrents dans lesquels on se noie, les pièges tendus par les indigènes, et où l'on reçoit une balle dans la tête ou un coup de lance dans la poitrine.

Il ajouta, en relevant prétentieusement les crocs de ses moustaches :

— Voyez-vous bien la différence ?...

Pendant que l'Italien discourait, la face de Bright s'était froncée, trahissant la mauvaise humeur très évidente occasionnée par l'incontestable supériorité de son interlocuteur ; et cette mauvaise humeur se traduisit par le ton aigre-doux, quelque peu railleur au fond, avec lequel il prononça ces mots :

— Tout cela, my dear, est parfaitement raisonné, très logiquement déduit ; mais vous m'avouerez que tout votre raisonnement et toute votre logique n'eussent servi de rien si je n'avais eu l'idée, pour retrouver Serge Obrensky, de m'attacher aux pas de la comtesse Pradjivoï.

— Très heureuse idée, en effet, mais qui, en l'espèce, n'a point grand intérêt, puisque je sais où il est, puisque je viens de vous dire, il n'y a pas un instant, que l'envoyé du tsar était en Afrique.

— L'Afrique est grande, grinça l'autre.

— Vérité incontestable, persifla Caracallo ; mais l'Afrique, pour nous en ce moment, c'est l'Abyssinie, et moi-même, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le déclarer il n'y a qu'un instant, ai facilité à Serge Obrensky les moyens de remplir sa mission.

Et sans attendre que son compagnon l'interrogât, Caracallo lui raconta ce qui s'était passé,

après qu'ils s'étaient séparés à Moscou ; comment, poussé par son instinct, à Naples, il avait eu la chance inespérée, rôdant par les rues, de se trouver soudain nez à nez avec celui qui avait déjoué leur surveillance ; comment, s'attachant aux pas du jeune homme, il avait appris que, sous son déguisement, il s'était fait embaucher comme secrétaire par un savant hollandais, — un bon type de crétin, celui-là, — et comment il avait réussi, en faisant donner une mission diplomatique secrète à l'un de ses compatriotes, à ouvrir tout naturellement les portes de l'Érythrée audit savant hollandais, lequel emmenait forcément avec lui son pseudo-secrétaire.

— Mais s'il est en Erythrée, comment se fait-il que vous soyez ici, vous?...

L'Italien sourit d'un air mystérieux, et dit :

— Ça, c'est une autre affaire, et du diable si je me serais jamais douté que si, nous trouvions des obstacles sur notre route, ces obstacles seraient dressés par les Italiens.

— En voilà bien d'une autre ! s'exclama Bright. Caracallo esquissa une moue méprisante.

— Voyez-vous, caro mio, qu'il s'agisse d'Italiens, d'Anglais, de Français ou de Russes, l'élément militaire est toujours le même ; entêté comme il n'est pas possible ; sans compter que l'élément civil n'est point en honneur auprès de lui, et lorsqu'il peut trouver une occasion de lui être désagréable... il ne la manque pas.

— Je dis que, si vous avez les hommes sous la main, il ne faut pas tarder à le mettre à exécution.

— C'est aussi mon avis ; voilà pourquoi j'ai allumé ce brasier, là-haut, signal dont nous étions convenus.

L'Anglais, dont les sourcils venaient de se froncer subitement, dit alors :

— Mais avez-vous réfléchi que ces hommes — des pillards, dites-vous, — quand ils auront tué Serge Obrensky, le dépouilleront, et qu'alors nous échapperont les preuves indispensables pour toucher la forte somme ?

Le visage de l'Italien se rembrunit à ces mots, le sourire satisfait qui entr'ouvrait ses lèvres disparut, et il répondit avec quelque hésitation :

— Si, j'y ai songé ; et j'estime qu'il est indispensable que l'attaque soit, sinon conduite, du moins surveillée par l'un d'entre nous.

Walter Bright se mit à rire.

— Ah ! très bien... je vous vois venir ! Vous aimeriez autant vous en remettre à moi de ce soin ?...

— Dame ! dans l'intérêt même de l'affaire, ce serait préférable ; vous avez été soldat.

— Ce n'est pas parce que j'ai été soldat, qu'une balle égarée peut bien moins me frapper que vous.

L'Italien haussa les épaules.

— Vous plaisantez toujours ! Je parle sérieusement.

— Et moi donc, by God ! riposta l'autre en plantant les deux coudes sur la table et en se penchant vers son interlocuteur ; aussi je vous prie de me croire lorsque je vous dis ceci : je dirigerai l'attaque, mais j'aurai les deux tiers de la prime.

— Vous plaisantez ! s'écria Caracallo en sautant.

— Je suis toujours sérieux, lorsque je parle affaires.

Le masque de l'Italien avait blêmi.

— Mais, au fait, pourquoi serait-ce plutôt à moi qu'à vous ?

— Logiquement, la direction de l'expédition devrait vous revenir, puisque c'est vous qui en avez eu l'idée ; mais, enfin, par considération pour nos vieilles relations, je consens à m'en remettre au sort... Vous devez certainement avoir sur vous des cartes ;... vous êtes tellement joueurs, vous autres Italiens !

Caracallo disait-il la vérité, ou cherchait-il une échappatoire à la combinaison proposée par l'Anglais ? toujours est-il qu'il répondit :

— Non, je n'ai précisément pas de cartes.

Walter Bright parut fort étonné ; puis, après s'être gratté le menton soucieusement durant quelques secondes :

— En ce cas, dit-il, nous allons nous y prendre autrement, et, à défaut de cartes, je vous proposerai... ceci...

Il avait tiré son revolver et l'avait posé sur la table, carrément, regardant son vis-à-vis dans le blanc des yeux.

D'un geste brusque, Caracallo se jeta en arrière en balbutiant :

— Vous êtes fou!...

— Pourquoi cela ? interrogea l'autre d'un ton très naturel ; nous ne sommes point d'accord, je vous propose de vous en remettre à un arbitre ; il se trouve malheureusement que le genre d'arbitre primitivement désigné fait défaut, en voici un autre : j'ai mon revolver, vous avez le vôtre... Éloignons-nous de quinze pas, et faisons feu... Celui qui aura la chance d'être blessé sera dispensé, bien entendu, de conduire l'expédition.

— Et si au lieu d'être blessé, l'un de nous est tué ?

— La question sera tranchée tout naturellement ; plus de discussion possible...

Caracallo avait dû certainement, tout en parlant, prendre son parti de la situation, car se croisant les bras, il demanda en ricanant :

— Alors, vous croyez que j'aurai fait tout ce que j'ai fait déjà pour risquer de laisser ma peau ici, et vous instituer mon héritier?... Per Baccho ! mais j'aimerais mieux...

Il avait fait le geste de porter lui aussi la main à la gaine de son revolver ; mais instantanément, l'arme de l'Anglais s'était relevée et demeurait, le canon braqué à deux pouces du visage de l'Italien.

— Vous... vous plaisantez, bégaya-t-il.

— Je parle toujours sérieusement, répondit Walter Bright avec un flegme imperturbable.

Puis, voyant son compagnon immobilisé par cette manifestation énergique, il remit son arme à sa place, et ajouta :

— Puisque ni les cartes ni ce... joujou ne vous conviennent comme arbitre, je ne vois guère d'autre moyen, mon cher ami, que d'accepter ma proposition ; qu'en pensez-vous?...

Et l'autre gardant le silence, il tira de sa poche un papier qu'il lui tendit tout grand ouvert en disant :

— Vous n'avez plus qu'à signer...

L'Italien eut un mauvais rire.

— Per Baccho ! fit-il, vous êtes homme de précaution, mon cher Bright.

L'Anglais haussa les épaules.

— Peuh ! je n'ai point grand mérite à cela ; depuis que je vous fréquente, j'ai appris à vous connaître, et je crois que les coups de force sont peu de votre goût ; dans ces conditions, il était peu difficile de prévoir qu'un moment viendrait fatalement où vous vous déroberiez, et vous reconnaîtrez vous-même qu'il était équitable de me réserver une compensation.

Caracallo ne disait toujours rien : un combat violent se livrait en lui, dont l'Anglais suivait, très amusé, les différentes phases sur sa face : la lâcheté et l'avarice étaient aux prises. Il s'agis-

sait de décider si, pour conserver entière la moitié lui revenant dans la prime promise, il risquerait sa peau, ou bien si, pour préserver celle-ci des coups de sabre et des coups de fusil, il se résignerait à laisser rogner sa part d'un tiers, comme l'exigeait son associé.

À la fin, ce fut la frousse qui l'emporta; avec un porte-mine suspendu à sa chaîne de montre, il signa le papier qu'il rejeta tout froissé sur la table.

— Quel mauvais joueur vous faites ! ricana l'Anglais en prenant le papier qu'il plia et serra soigneusement dans sa vareuse; d'ailleurs, c'est de race : les Italiens ne savent pas perdre.

Et, se levant :

— Voilà donc une chose entendue ; maintenant, vous allez me donner un guide qui me conduira vers ces gens, et je m'entendrai avec eux pour l'attaque.

Caracallo hocha la tête...

— Comme vous y allez ! Croyez-vous qu'ils n'attendent que vos ordres pour marcher?... Ils se sont disséminés de droite et de gauche, un peu au hasard des pâturages nécessaires à leurs troupeaux... et puis pensez-vous qu'il serait bien prudent à vous, d'organiser vous-même le guet-apens ? C'est pour le coup qu'il serait facile de retrouver notre main dans l'affaire...

— Comment s'y prendre, en ce cas ?

— J'ai avec moi un homme sûr, dont le père, jadis chef d'une des plus puissantes tribus des So-

malis, a été cruellement torturé, puis mis à mort par l'un des Ras de Ménélick. Aussi a-t-il voué aux Abyssins une haine féroce, et son concours est-il tout acquis aux Italiens... En lui faisant croire que la caravane de Benjammino Pazzolli a pour but d'aller proposer à Ménélick un traité ayant pour base le partage entre lui et l'Italie des contrées occupées par les Somalis-Issahs, cela suffira pour légitimer l'attaque, l'expliquer et nous laisser, nous, en dehors.

— Parfait ; mais pour obvier à l'inconvénient que je vous signalais tout à l'heure, relativement aux papiers que peut avoir sur lui Serge Obrensky, et sur lesquels il est indispensable de mettre la main... ?

L'Italien réfléchit quelques secondes, assurément surpris à l'improviste de cette question, et, après un moment :

— Qui empêche le hasard de vous amener aux environs de Daffaré, — c'est là que Benjammino Pazzolli fera étape à l'aube ; — je sais, par un Somalis qui s'est glissé au milieu de leurs serviteurs, qu'ils doivent y séjourner deux jours ; vous entrez en relations avec eux et, comme ce sont des gens aimables, courtois, ils vous offriront l'hospitalité...

« Vous dressez votre tente parmi les leurs, en ayant soin de hisser sur la vôtre un petit pavillon anglais, de manière à ce qu'au milieu de la bagarre, votre personne soit respectée autant que possible...

— Autant que possible ! répéta Walter Bright en regardant son interlocuteur d'un air singulier.

— Dame ! fit l'autre, si vous ne couriez aucun risque, pourquoi vous abandonnerais-je une part de ce qui me revient ?

L'Anglais approuva de la tête.

— Fort juste, dit-il laconiquement.

Il ajouta, paraissant avoir pris son parti de l'éventualité, peu rassurante cependant, qu'il avait devant lui :

— Et l'affaire faite, sous prétexte de m'assurer que Serge Obrensky ne peut plus être sauvé, je le transporte dans ma tente...

— ... Où vous me retrouvez, et où nous le fouillons de compagnie.

— Voilà qui est entendu ; je rentre à mon campement et demain je m'en vais chasser dans les environs de Daffaré ; dans ces conditions-là, l'affaire pourrait avoir lieu la nuit prochaine.

— Le plus tôt sera le mieux, prononça sentencieusement l'Italien.

Durant qu'il allumait un cigare, Walter Bright examinait à la dérobée le visage de son compagnon.

— Et vous savez, my dear, n'oubliez pas de leur parler de la tente que surmontera le drapeau anglais !

L'Italien eut un gros rire et répondit par une étreinte cordiale à celle de son compagnon.

Celui-ci, deux minutes plus tard, enfourchait sa

mule et repartait, grand train, derrière le guide qui l'avait amené.

— Allons, pensait-il *in petto* en se mettant en selle, voici une bonne affaire de faite... Seulement, je ferai bien d'ouvrir l'œil, car si je compte sur ce bon Caracallo pour protéger ma peau, je pourrais bien compter deux fois.

Les éperons aux flancs de sa monture, le cigare aux dents, il partait, tout joyeux à la pensée qu'il touchait enfin au but poursuivi depuis plusieurs mois, et que, surtout grâce à la lâcheté de l'Italien, sa part de prime allait se trouver très largement augmentée.

Peut-être, s'il eût été moins occupé, moins distrait, eût-il remarqué dans la brousse, à quelques pas du campement qu'il venait de quitter, un objet brillant qui se trouvait dans l'herbe, sur le bord même du sentier; mais il galopait en toute sécurité, l'esprit bien loin et, par crainte d'un faux pas, les yeux attachés sur son guide; et il passa.

Ah! si pour une raison quelconque, il se fût retourné, il eût aperçu alors, émergeant de la brousse, une tête tournée dans sa direction, et si, ému alors de se voir ainsi espionné, il eût mit pied à terre, il eût reconnu, allongée sur le sol à côté de sa bicyclette, dont l'armature de nickel étincelait dans l'obscurité, la comtesse Pradjivoï.

La jeune femme, que nous avons laissée agenouillée près de la tente de Walter Bright, toute surprise de son brusque départ et indécise sur ce

qu'elle allait faire, n'avait pas été longue à prendre une décision : rester là plus longtemps, n'eût servi de rien, et regagner le campement d'André Maucombe, eût rendu, sinon inutile, du moins fort incomplet, le résultat de son audacieuse expédition.

Il n'en fallait pas plus pour la décider à pousser de l'avant et, au lieu de rejoindre André Maucombe, à s'attacher aux pas de l'Anglais : sans bruit donc, elle s'était coulée dans la brousse, trainant après elle sa machine, jusqu'à ce qu'elle se crût assez loin pour pouvoir se remettre en selle, sans danger.

Alors, suivant le sentier, sur lequel l'espion et son guide s'étaient engagés, elle se mit à pédaler ferme, non pour les rattraper, mais tout au moins pour les apercevoir de loin ; à leur suite, elle redescendit le coteau, franchit le torrent sur les troncs d'arbres qui servaient de pont, traversa la vallée derrière eux, se hissa tant bien que mal sur les flancs abruptes de la colline qu'ils avaient gravie eux-mêmes un quart d'heure auparavant et, parvenue sur le plateau à l'extrémité duquel Amilcar Caracallo et ses Somalis avaient allumé le foyer signal, guidée par la piste que les mules avaient tracée au milieu des hautes herbes, elle fila droit devant elle.

Le chemin qu'il avait fallu à Walter Bright et à son guide parcourir en une demi-heure, elle le parcourut, elle, en moins de dix minutes, si bien qu'elle arriva au campement à l'instant même où

l'Anglais, son bras passé sous celui de l'Italien, gagnait la tente de ce dernier.

D'un coup d'œil rapide, la jeune femme se rendit compte de la disposition des lieux : les indigènes, groupés autour du foyer, lui barraient la route, et il lui était impossible d'espérer, comme elle l'avait fait là-bas, se glisser assez près des deux hommes, pour voir ce qu'ils allaient faire et entendre leur conversation. Force lui fut donc de s'étendre dans l'herbe et d'y demeurer jusqu'au départ du pseudo-lieutenant de cipayes.

Pourquoi, alors, se contenta-t-elle, haussée sur ses poignets, de le regarder filer au trot de sa mule...

Elle obéit sans doute à une sorte de pressentiment : il lui sembla qu'elle servirait plus utilement ses projets en demeurant cachée là, pour attendre ce qui allait se passer, qu'en se lançant à la suite de l'espion.

Et elle ne se trompait pas : l'Anglais et son guide ne s'étaient point éloignés de cent mètres, qu'elle vit un Somalis, duquel l'Italien s'était approché pour lui parler à voix basse, quitter le campement et s'engager d'une allure rapide sur le sentier par lequel elle était venue et par lequel les deux autres venaient de disparaître.

Avec cette prompte décision qui était une des caractéristiques de sa nature, la jeune fille résolut aussitôt de suivre celui-là ; elle enfourcha sa bécane, et se mit à pédaler ferme.

Elle suivait une crête, du haut de laquelle elle apercevait sur sa droite, dans un bas-fond, l'étoffe claire dont était vêtu le Somalis, et, au loin, sur sa gauche, gravissant un coteau, l'Anglais dont le casque faisait une tache blanche dans la nuit.

Enfin, cette tache blanche disparut. Walter Bright et son compagnon avaient atteint le sommet de la côte, et leurs mules, mises au galop, devaient les emporter rapidement à l'extrémité de l'horizon.

De l'autre côté, le Somalis de Caracallo filait grand train à travers les rizières et ne formait plus qu'un point à peine perceptible dans la brume.

Précisément, en cet instant, se présenta une sente étroite qui descendait du plateau jusqu'à la vallée où cheminait le Somalis dont le vêtement se devinait maintenant plus qu'il ne s'apercevait véritablement.

Il était temps que la jeune femme se décidât ; quelques minutes encore, et l'homme, se fondant dans la nuit, devenait impossible à rejoindre.

D'un coup de guidon, elle fit obliquer sa bécane et, sans serrer le frein, descendit la côte dans une allure folle ; arrivée en bas après avoir manqué vingt fois de se rompre le cou, elle avisa une levée de terrain, sorte de digue qui partageait la campagne, servant à l'irrigation, et elle s'y engagea.

L'homme, maintenant, devenait, à chaque tour de roue, de plus en plus visible et un moment

arriverait, très prochain, où le craquement du sol sous les roues attirerait son attention.

En prévision de ce moment, la jeune femme avait retiré la carabine qu'elle portait en bandoulière, et la plaça devant elle, sur le guidon, en même temps, elle pressa son allure.

Soudain, comme elle n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres du Somalis, un caillou chassé par son pneu roula du haut du talus dans le fossé plein d'eau, où il y tomba avec bruit ; l'homme se retourna et, à l'aspect de cette inattendue apparition, se présentant à lui sous une forme si extraordinaire, — certainement c'était la première fois que cet indigène voyait une bicyclette, — il poussa un cri de terreur et s'enfuit.

Mais si vite qu'il courût, la bécane allait plus vite que lui, et en quelques secondes, la jeune femme était sur ses talons ; cette fois-ci encore, il se retourna, décidé à se défendre sans doute contre l'ennemi, quelque surnaturel qu'il lui parût, et, la lance haute, il attendit.

Mais, cette fois encore, il fut pris d'épouvante en voyant la jeune femme arrivant à fond de train, guidant sa machine des pieds seulement, et, sa carabine à l'épaule, l'ajustant. Alors son arme lui échappa des mains, et il tomba à genoux.

Lestement, la comtesse sauta à terre, et marchant droit à lui, plaça, sans qu'il osât faire un mouvement, le canon de sa carabine sur sa poitrine.

— Ecoute, fit-elle fermement en anglais, si tu m'obéis, tu seras richement payé ; si tu me mens ou si tu me trahis, tu es un homme mort.

Il répondit dans un jargon moitié arabe, moitié anglais, qu'il préférerait l'argent à la mort ; et cela dans des termes qui montrèrent clairement à la jeune femme qu'il la prenait, dans sa naïve ignorance, pour un être diabolique.

— Où vas-tu ? interrogea-t-elle.

— Une caravane d'Européens, répondit-il, traverse nos déserts, pour aller passer un traité d'amitié avec Ménélick, l'ennemi des Somalis-Issahs et le mien. Je vais prévenir des amis que j'ai aux environs pour surprendre les étrangers à Daffaré, et les massacrer.

La comtesse frémit à ces mots car, pas un instant, elle ne douta que, parmi ces étrangers, ne se trouvât Serge Obrensky.

— Combien veux-tu pour la vie de ces Européens ? demanda-t-elle résolument.

L'homme redressa la tête, montrant son visage aux traits subitement convulsés qu'un regard de haine éclairait.

— Les amis de Ménélick sont mes ennemis au même titre que lui, gronda-t-il, et tous les trésors de la terre ne valent pas à mes yeux la jouissance que j'éprouverai à leur plonger ma lance dans la poitrine, comme si je la plongeais dans la sienne, à lui.

La manière dont étaient prononcées ces paroles

trahissait une haine tellement implacable, que la comtesse comprit l'inutilité d'insister ; elle tuerait l'homme, mais celui-ci ne céderait pas.

Le tuer ! Assurément cela lui était facile et c'était la première pensée qui lui était venue ; mais cela ne supprimait point les ennemis de Serge ; l'exécution du complot ne serait que retardée, et elle comprit instantanément qu'il serait plus avantageux de laisser les choses se poursuivre ainsi que les avait préparées Walter Bright.

Elle avait, en effet, cet avantage considérable de savoir comment le crime était machiné et, en même temps, par qui, en quel lieu, à quelle date il devait s'accomplir.

— C'est bien, fit-elle en tirant de sa poche quelques pièces d'or qu'elle mit dans la main du Somalis stupéfait ; je savais tout ce que tu viens de me dire ; mais je voulais m'assurer que tu étais un vrai Somalis, digne de la protection du Très-Haut qui proclame sainte la haine contre ses ennemis.

Les doigts de l'homme s'étaient crispés sur cette riche obole qui lui tombait du ciel, et il attachait sur la jeune femme des yeux hagards.

— Va donc, poursuivit celle-ci, accomplis ta mission sacrée, et souviens-toi que si tes lèvres étaient assez imprudentes pour parler à qui que ce soit de notre rencontre, la justice du Très-Haut saurait t'atteindre quelque part que tu te trouves.

Ayant dit, elle s'élança, légère, sur sa machine,

et s'enfuit à toutes pédales, tandis que l'indigène, toujours à genoux, les bras étendus en avant, dans une position admirative, regardait s'éloigner cette forme humaine qui semblait glisser mollement à la surface du brouillard flottant à ras de terre.

IX

PÉPOFF AGIT

Le récit qu'Amilcar Caracallo avait fait à Walter Bright était exact de tous points ; en débarquant à Massaouah, le signor Benjammino Pazzolli s'était présenté avec assurance au quartier général.

Brusquement, au milieu d'une phrase, Baratieri avait interrompu le bonhomme, et le regardant droit dans les yeux, lui avait répondu nettement :

— Ce que vous me demandez est impossible.

— Mais je vous ferai observer, Excellence, que je ne vous demande rien.

— Alors, le but de votre visite?...

— Vous annoncer mon arrivée, comme les convenances m'en faisaient un devoir, et vous prier en même temps de vouloir bien mettre à ma disposition un de vos officiers...

— ... Pour vous servir de guide, n'est-ce pas ? avait interrompu le général en ricanant. Non.

— Mais, cependant...

— Il n'y a pas de mais ; il n'y a pas de cependant ; mes officiers ont autre chose à faire qu'à s'occuper de Vénus et de son passage sur le soleil...

— Je vous ferai observer, pourtant, Excellence, riposta Pazzolli avec un peu d'aigreur, qu'il y a en moi deux personnes : je comprends, jusqu'à un certain point, que les choses astronomiques ne vous intéressent pas — les militaires, je le sais, affectent un certain dédain à l'égard des savants — mais il me semble que vous oubliez que le délégué du Congrès scientifique de Naples est doublé d'un diplomate chargé par le gouvernement italien de négocier avec Ménélick.

Une flamme brilla dans les prunelles de Baratieri.

— Moi aussi, signor Pazzolli, je suis chargé de négocier avec Ménélick, seulement, mes diplomates à moi, ce sont mes canons, et les arguments sur lesquels j'appuie mon action diplomatique, ce sont les baïonnettes de mes soldats ; donc, nous ne pouvons nous entendre. Si vous avez des instructions secrètes pour négocier avec l'ennemi, remplissez-les, comme bon vous semblera ; mais, pour cela, ne comptez pas sur moi, dont les instructions — officielles, celles-là — sont diamétralement opposées aux vôtres. Je dois atteindre Ménélick, lui livrer bataille, le battre, briser ses forces et le réduire à merci.

Il ajouta, avec une moue méprisante :

— Cela n'a rien à voir avec vos menées policières.

Pazzolli, cinglé en plein visage par l'expression, se rebiffa, et c'est alors que le général avait, en donnant congé au savant, prononcé cette phrase répétée par Caracallo à Walter Bright :

— Sa Majesté la Reine règne à Rome; mais moi je commande ici.

La mine fort déconfite, l'Italien était venu retrouver ses amis auxquels il avait conté en termes indignés la réception qui venait de lui être faite.

— Per Baccho ! s'était-il écrié, je m'en vais de ce pas câbler à Sa Majesté le cas que fait ce traîneur de sabre du représentant officiel de la science et du progrès.

Alors, le pseudo-Gustave-Adolphe Abbsen avait pris la parole.

— Le signor Pazzolli m'excusera, avait-il dit d'un ton modeste, si je me permets de lui donner un conseil : à moins qu'il n'ait, pour correspondre avec le gouvernement de Rome, un « chiffre » spécial, il sera obligé d'envoyer sa dépêche en « clair », et comme le télégraphe est entre les mains de l'état-major, sa dépêche ne partira pas.

Durant que le jeune homme parlait, Pépoff n'avait cessé de l'examiner à la dérobée, inquiet de ce qu'il allait dire, craignant que quelque mot imprudent ne lui échappât, et, quand il eut fini de par-

ler, il eut un petit mouvement de tête approbatif.

Frappé par la justesse de cette observation, Pazzolli demeura fort perplexe.

— Nous ne pouvons pourtant pas nous en retourner à Rome ! s'exclama-t-il ; ce serait une honte non seulement pour nous, mais pour le corps scientifique tout entier.

Le pseudo Van Kneipelt paraissait, lui aussi, fort désappointé et il regardait d'un air navré la caisse qui contenait un assortiment complet de filets à papillons, tout spécialement construits en vue de la chasse qu'il devait livrer au fameux *Gygas Abyssinus*.

— Oui, s'écria-t-il à son tour en témoignant autant d'admiration que le lui permettait son tempérament flegmatique, ce serait une honte, et je donnerais gros, pour ma part, pour trouver un moyen de faire la barbe à ce militaire.

— Et moi, s'écria Pazzolli, j'ai bien d'autres raisons que vous...

Il s'interrompit, sentant fixé sur lui à travers les verres teintés de ses lunettes le regard du chasseur de papillons, et il ajouta aussitôt :

— Comme chef de la mission, cet échec m'atteindrait bien plus que vous encore... Mais quoi?... nous ne pouvons avoir la prétention de franchir de force les lignes italiennes.

Le Hollandais caressait son menton rasé, d'un air rêveur, et ses compagnons l'entendirent murmurer :

— Quand on ne peut pas franchir une ligne, on la tourne.

— En effet, mon oncle, dit alors la nièce de Pazzolli, n'y aurait-il pas un autre moyen de pénétrer en Abyssinie, que de passer par la route de Massaouah ?

Cette question, cependant si naturelle, parut illuminer, comme eût pu le faire un éclair subit, les idées embrumées du savant italien.

— Per Baccho ! fit-il en tressautant, j'y pense...

— Mais moi aussi, j'y pense ! s'écria Van Kneipelt en l'interrompant ; pourquoi ne pas utiliser le plan de Justin Pipard ?

— Et qui consistait à passer par Tadjoura, dit à son tour le jeune M. Abbsen.

Mais la joie qui avait un moment illuminé le visage de Pazzolli s'éteignit subitement ; ses traits s'allongèrent, et ses lèvres se plissèrent dans une moue de désappointement.

— Malheureusement, murmura-t-il, il y a à ce beau projet un empêchement, c'est le vote émis par l'assemblée, acceptant en principe la proposition de Justin Pipard, mais excluant de la commission tout membre appartenant aux nationalités française ou russe... Or, Tadjoura est territoire français.

L'éclair allumé un moment dans la prunelle du secrétaire de Van Kneipelt s'éteignit aussitôt, et il murmura avec dépit :

— C'est vrai ; mais aussi, quelle idée avez-vous eue, d'un chauvinisme ridicule ?...

D'un claquement sec de la langue, Van Kneïpelt lui coupa la parole ; puis s'adressant à Pazzolli :

— Mais, mon cher ami, dit-il, il y a une chose à laquelle vous ne songez pas, c'est que si vous avez interdit aux Français et aux Russes le territoire italien... le territoire français, lui, n'est nullement interdit aux Italiens ?

— C'est, ma foi, vrai.

— Et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'une mission scientifique rencontrât auprès des autorités françaises d'Obock tout le concours que le général Baratieri vous refuse.

Tout joyeux, Pazzolli avait écouté parler le savant, sentant peu à peu l'espoir renaître en lui.

— Pensez-vous ? demanda-t-il.

— On ne risque rien à essayer, répondit Van Kneïpelt, et même, si vous vouliez m'y autoriser, il se pourrait faire que je pusse vous être de quelque utilité. J'ai été fort lié autrefois avec le consul général de France à Rotterdam, grand collectionneur de papillons et qui, si je ne me trompe, a été nommé ces temps-ci à un poste quelconque sur la mer Rouge ; est-ce à Obock, est-ce à Tadjoura?... Ce sera une chose à voir, quand on y sera.

Durant que s'échangeaient entre ses compagnons de voyage ces paroles, Serge Obrensky déployait une force de volonté extraordinaire pour masquer, sous un visage impassible, la joie qui inondait son être tout entier :

Ah ! s'il ne se fût retenu, avec quel plaisir il eût sauté au cou de ce brave Hollandais, pour le remercier du service que, sans le savoir, il lui rendait. Certes, il ne le trouvait plus grotesque, ce ventripotent bonhomme, avec sa manie d'insectes et de papillons, et il se promettait bien de consacrer désormais tous ses loisirs à la recherche de ce fameux *Gigas Abyssinus*, qui tenait tant au cœur de Van Kneïpelt.

Celui-ci, d'ailleurs, aussitôt que Pazzolli avait déclaré se reposer sur lui du soin de mettre à exécution le nouveau projet adopté à l'unanimité, avait déployé une activité fébrile dont on ne l'aurait jamais soupçonné capable : en quelques heures, il eut trouvé une embarcation louée à un prix invraisemblable de bon marché (il se garda bien de dire qu'il l'avait achetée fort cher), et après avoir promis à l'équipage une superbe prime au cas où l'on serait à Obock dans le plus bref délai possible, les voyageurs s'étaient embarqués et avaient quitté Massaouah.

Quarante-huit heures plus tard, le boutre jetait l'ancre dans la rade d'Obock et, tandis que ses compagnons de voyage restaient à bord, Van Kneïpelt se faisait conduire à terre, pour s'assurer que ses souvenirs ne l'avaient pas trompé et que le diplomate français, dont il avait fait jadis connaissance à Rotterdam, était bien le même qui représentait les intérêts de la République à Obock.

Décidément, Benjammino Pazzolli jouait de bonheur ; quelques heures plus tard, son ami le rejoignit, annonçant que non seulement le représentant de la France ne s'opposait pas à ce que la mission italienne traversât les territoires français, mais encore que, par ses soins, le lendemain à l'aube, une caravane de guides et de bêtes de somme serait réunie.

La joie du digne savant fut telle qu'il sauta au cou du flegmatique Van Kneipelt et l'embrassa.

On devait passer la nuit à bord, afin de ne débarquer que pour se mettre en route ; or, après un repas sommaire, tout le monde avait regagné sa couchette.

Seul, Serge, accoudé au bastingage, fumait un cigare, fort tourmenté au souvenir du rendez-vous qui lui avait été donné à la séance du Congrès de Naples par André Maucombe : c'était à Tadjoura qu'il devait se rencontrer avec l'émissaire du gouvernement français, ainsi que l'en avait prévenu le général Grégorieff, et le départ si précipité, si inattendu de la mission italienne le gênait fort ; et il se demandait comment il pourrait bien s'y prendre pour observer la consigne qu'il avait reçue à Pétersbourg.

Une main qui se posait sur son épaule le fit tressaillir ; il se retourna et vit Van Kneipelt qui, une grosse pipe aux lèvres, le regardait.

— Eh bien ! dit le Hollandais, mon cher Gustave, — il avait depuis quelques jours pris l'ha-

bitude de traiter quasi-paternellement son jeune secrétaire, — nous ne dormons donc pas ?

— Il me semble, mon cher maître, que je pourrais vous adresser la même observation.

Le vieillard s'accouda à côté de lui, et après avoir tiré de sa pipe en porcelaine deux ou trois énormes bouffées de fumée, s'exclama d'un ton enthousiaste, en dressant son bras au-dessus de sa tête :

— Quelle nuit !... Ah ! ce ciel bleu... ces étoiles... leur vue seule vaut le voyage !... Nous sommes loin de nos brumes du Nord, et je comprends que l'on ne perde point son temps à dormir, lorsqu'il vous est donné d'admirer de semblables merveilles.

Très surpris, Serge coula un regard vers son compagnon.

Le Hollandais eut un gros rire, qui fit tressauter dans son gilet sa vaste bedaine et, frappant à nouveau sur l'épaule de Serge :

— Je comprends, ajouta-t-il, que, sous un ciel comme celui-là, on préfère rêver à ses amours que de s'étendre bêtement sur sa couchette, pour rêver au soleil, comme fait mon digne ami, le signor Pazzolli.

Les sourcils de l'officier s'étaient froncés et tous les muscles de son visage s'étaient contractés péniblement, tandis que sur la rambade à laquelle il s'appuyait, ses doigts se crispaient ; loin de lui maintenant s'étaient envolées les

préoccupations du rendez-vous à Tadjoura ; d'un coup lui était revenue plus puissante, pour ainsi dire plus angoissante, la pensée de la femme qu'il avait quittée, qu'il avait laissée là-bas, à Pétersbourg, jeune, belle, adulée.

Pour cela, quelques mots avaient suffi, ceux que venait de prononcer Van Kneïpelt, et le jeune homme sentait en lui même naître une sourde colère contre ce bonhomme lourdaud et imbécile qui venait malencontreusement faire se dresser devant lui la silhouette adorée d'Hélène Pradjivoï.

Il eut un brusque haussement d'épaules et arrachant presque de ses lèvres son cigare, le jeta dans la mer où il tomba après avoir décrit dans l'ombre une courbe rougeoyante.

A travers ses lunettes, Pépoff l'observait, lisant sur son visage comme dans un livre ouvert ce qui se passait en dedans de lui, et, durant un court moment, — une seconde à peine, — sa physionomie exprima la même haine terrible qu'elle avait exprimée quelques semaines avant, dans le cabinet du général Grégorieff, quand il avait appris l'amour du lieutenant Serge Obrensky pour la comtesse Pradjivoï.

Mais presque aussitôt, la face de Kneïpelt avait repris son impassibilité coutumière.

— Heureux âge que le vôtre, mon cher Gustave, soupira-t-il après un moment de silence, l'âge où l'on aime et où on espère aimer toujours !

Cette fois, Serge ne put retenir un murmure d'impatience.

— Mais enfin, mon cher maître, demanda-t-il avec un peu d'aigreur, où voulez-vous en venir, et à quoi tendent vos allusions ?

— Croyez-vous donc, parce que je porte des verres fumés, que j'en vois moins clair pour cela ? plaisanta le bonhomme... D'ailleurs, Mlle Anita est assez jolie personne pour avoir attiré votre attention.

— Mais je vous jure..., s'exclama Serge au comble de la surprise.

— Serment d'amoureux... auquel les paroles vagues, d'ailleurs, qu'il vous arrive de prononcer quelquefois durant votre sommeil, donnent un démenti formel.

Le jeune homme se retourna vers son compagnon et, brusquement, lui saisit les mains.

— Vous dites....

— Je dis que, souvent, la nuit, vous rêvez... d'une femme, et que j'ai pensé tout naturellement que vous n'aviez pu rester insensible aux charmes de la nièce du signor Pazzolli.

— Je vous affirme, monsieur Van Kneipelt...

Mais l'autre, l'interrompant net, poursuivit :

— Au surplus, c'est une chose dont je vous félicite, et dont moi-même je me réjouis fort : ce sentiment vous est venu juste à point pour consolider nos rapports vis-à-vis du Congrès de Naples... J'ai, vous le savez, un intérêt considérable à faire ce voyage d'Abyssinie, et l'amour que vous éprou-

vez pour cette jeune fille, amour partagé par elle, j'en suis certain, ne peut que m'être profitable.

Le jeune homme voulut protester, mais, cette fois encore, il n'avait pas ouvert la bouche que son compagnon continuait :

— Les gens sont capricieux ; admettez que pour une raison ou pour une autre le signor Pazzolli veuille se séparer de moi, croyez-vous que je n'aurai pas dans sa nièce une alliée précieuse ? Moi partant, vous partez aussi, et comme vous ne lui êtes pas indifférent, c'est une chose à laquelle elle ne saurait se résoudre.

Ces derniers mots, Kneipelt les avait prononcés d'un ton tout spécial, d'un ton dans lequel il y avait, pour ainsi dire, du commandement, et chaque mot, chaque phrase soulignés intentionnellement pénétraient si avant dans le cerveau de Serge, qu'un travail se faisait en lui, dont la conséquence fut qu'il se tut.

— En sorte, fit joyeusement le chercheur de papillons en changeant tout à coup de langage et d'allure, que si j'atteins mon but, si je parviens à mettre la main sur ce fameux *Gygas Abyssinus* qui me hante même la nuit, ce sera grâce à vous.

Il ajouta d'un ton détaché, mais en regardant cependant son compagnon de si singulière façon que celui-ci tressaillit :

— Il en est souvent ainsi dans la vie : on parvient à ce à quoi l'on tend par de tout autres moyens que ceux prévus tout d'abord.

En ce moment, il frissonna avec affectation et murmura :

— Les nuits sont fraîches, et à rêver ainsi aux étoiles, on risque d'attraper une fluxion de poitrine, ne trouvez-vous pas ?

— Je trouve que la température est d'une douceur extraordinaire, répondit Serge distraitement.

Kneipelt eut un petit rire moqueur.

— Parbleu ! les amoureux ont toujours chaud, eux... et, tenez, cette forme blanche, là-bas, à l'extrémité du pont, ne serait-ce point Mlle Anita?...

Le jeune homme se retourna, regarda dans la direction indiquée et, fronçant les sourcils :

— Mon cher maître, dit-il, je vous souhaite le bonsoir.

— Vous regagnez votre cabine ?

— Oui... le sommeil me prend tout à coup... et puis, vous aviez raison, l'air est frais.

— Quel dommage ! s'écria le savant, moi qui avais un service à vous demander.

Serge, qui s'était déjà éloigné d'un pas, fit volte-face, regardant son interlocuteur d'un air fort intrigué.

— Oui, poursuivit Kneipelt, je songeais à vous prier de pousser jusqu'à la baie de Tadjoura...

Le jeune homme tressaillit, et eut grand'peine à retenir une exclamation de surprise.

— Il y a, paraît-il, en cet endroit, sur la côte, une variété de sauterelles très fortement ailées, qui ne se trouve que dans ces parages, et j'au-

rais grand plaisir à en posséder quelques spécimens dans ma collection.

Serge, à ces mots, sentit une joie intense lui gonfler le cœur : une fois de plus, la Providence se prononçait pour lui ; ce rendez-vous auquel, peu d'instants auparavant, il enrageait de ne pouvoir se rendre sans exciter les soupçons, ce bon Van Kneïpelt l'y envoyait de lui-même !

Cependant, de peur de trahir son trop grand contentement, le jeune homme observa :

— Mais, on part demain...

— C'est précisément pour cela que j'aurais voulu vous voir partir pour Tadjoura à l'instant même ; la nuit est claire, et en deux heures, avec une barque, vous pouvez vous rendre là-bas ; au retour, vous aurez vent arrière, et il vous faudra encore moins de temps. Vous pourriez être ici à l'aube.

— A vos ordres, mon cher maître, dit le jeune homme avec une vivacité plus forte que sa volonté : le temps d'aller chercher mon revolver, et je pars.

— N'oubliez pas surtout les filets, car ce n'est pas avec des balles que s'attrapent les papillons.

Serge avait déjà disparu, tellement il avait hâte de partir, par crainte que le savant ne revînt sur sa décision.

— Et d'un, murmura Van Kneïpelt, avec un hochement de tête dans la direction où s'était éloigné le jeune homme ; à l'autre maintenant !

D'un pas lourd, il se dirigea vers l'avant de l'embarcation, à l'endroit où se tenait immobile, accoudée au bastingage, la silhouette blanche qu'il avait tout à l'heure désignée à son compagnon; cette silhouette était celle d'Anita Pazzolli qui rêvait aux étoiles.

Avant de l'aborder, le Hollandais s'adressa à deux matelots indigènes, dormant étendus sur le pont, et qu'il éveilla en les poussant du pied; après un rapide colloque qui se termina par quelques pièces d'or passant des mains de Kneïpelt entre les leurs, les deux hommes se levèrent et, s'approchant d'un étroit canot suspendu au flanc du boutre, s'occupèrent à le mettre à l'eau.

Les laissant à leur besogne, Kneïpelt s'approcha de la jeune fille.

— Belle nuit! n'est-ce pas, signora? dit-il aussi doucement qu'il lui fut possible; la mer est superbe, on dirait un lac, et il serait agréable de pouvoir s'y promener.

— Mais, comme nous ne sommes pas venus ici pour nous promener sur un lac, répondit la jeune fille sur un ton nonchalant...

— Eh! eh! ricana Kneïpelt avec bonhomie, les voyages sont pleins de choses inattendues et il arrive souvent, si l'on a des désillusions, que l'on ait aussi parfois des surprises agréables.

La jeune fille tourna vers le savant un regard étonné.

— Voudriez-vous dire, interrogea-t-elle, qu'il

serait possible de se promener sur cette eau si claire et si limpide ?...

— Cela ne dépend que de vous ; j'envoie mon secrétaire à la baie de Tadjoura, pour tâcher de piquer dans ma collection de papillons une sautelle très curieuse qu'on trouve de ce côté-là...

» Vous plaît-il de profiter de l'occasion ?

Un vif incarnat avait subitement empourpré les joues d'Anita.

— Avec M. Abbsen ? murmura-t-elle.

— Sa compagnie vous déplairait-elle ?

— Non, certes, répliqua-t-elle avec plus de vivacité qu'il n'eût convenu peut-être à une jeune fille. Mais M. Abbsen est si réservé, je dirais presque si sauvage, que je craindrais, si je l'accompagnais, d'être indiscrete, en lui imposant une compagnie qui ne pourrait pas lui être agréable.

Kneipelt éclata d'un gros rire.

— Comme c'est curieux, les jeunes gens ! s'écria-t-il. Dire que M. Abbsen, quand je lui ai parlé de cette excursion, a manifesté immédiatement le regret de ne point oser vous proposer de l'accompagner ?

En mentant ainsi, de l'air le plus naturel du monde, Kneipelt observait, par dessous ses lunettes, l'effet produit par ses paroles : la jeune fille avait pâli et ses lèvres s'étaient aussitôt agitées dans un balbutiement nerveux qui trahissait un émoi profond.

Ce que lui disait là le savant la trouvait incré-

dule et cependant elle désirait, elle voulait croire.

— M. Abbsen vous a vraiment exprimé ce regret ? fit-elle.

— Quel intérêt aurais-je à vous dire une chose qui ne serait pas ?...

— C'est juste...

Elle paraissait encore hésitante ; mais se décidant soudain :

— Eh bien, alors, balbutia-t-elle, si vous croyez que ma compagnie ne doit être pour lui ni gênante ni désagréable...

— Oh ! désagréable... Je réponds du contraire, et gênante, je ne vois pas en quoi. Il faut cependant vous engager à ne pas quitter le canot : il descendra seul à terre, pour faire les recherches dont je lui ai parlé : vous ayant avec lui, il ne serait point aussi libre d'agir comme il l'entendrait.

En ce moment, le canot descendu flottait le long du bord, et Van Kneïpelt lui-même aida la jeune fille à y prendre place.

— Mon cher ami, dit-il en se retournant vers Serge, dont il venait d'entendre les pas rapides vers lui, la signora Pazzolli est enchantée de faire avec vous cette belle promenade : vous causerez ensemble, durant la route, des flots bleus, du ciel étoilé, de la brise parfumée, et de toutes ces belles choses si poétiques qui plaisent aux jeunes gens. Il est convenu, par exemple avec elle qu'elle doit vous laisser descendre seul à terre pour remplir la mission dont je vous ai chargé.

Et, sans donner au jeune homme le temps de s'ébahir, il le poussa doucement vers la coupée, le contraignit à s'engager sur l'échelle qu'il retira lui-même, dès que le pied de Serge eut touché le canot ; après quoi, il donna, en arabe, l'ordre aux indigènes de partir : en quelques coups de rames, l'embarcation s'éloigna et, accoudé sur la rambarde, Van Kneipelt attendit jusqu'à ce qu'il ne fût plus au loin qu'un point noir sur la mer bleue.

Alors, il se redressa, poussa un gros soupir et se frottant les mains l'une contre l'autre, avec un air d'évidente satisfaction, il murmura :
— Et de deux !

Un moment, il demeura immobile, se caressant le menton, dans un geste méditatif, tandis que derrière les verres fumés de ses lunettes, un regard aigu, perçant, filtrait entre ses paupières plissées ; puis, il eut un mouvement d'énergique résolution, et tandis que sa tête se hochait, menaçante, il grommela :

— Il le faut, pourtant... et ce soir, ou pas du tout !

Cela dit, il s'achemina doucement, si légèrement, qu'à peine s'entendait, comme un imperceptible bruit, le frôlement de ses pieds sur le pont, vers l'arrière de l'embarcation ; là, dans une manière de grand roufle, avaient été organisées plusieurs cabines pour les passagers ; sous la porte de l'une d'elles, un mince rayon de lumière filtrait. Kneipelt s'y arrêta et, l'oreille

tendue, écouta : jusqu'à lui venait un bourdonnement sourd, régulier, comme en produit la respiration d'une personne profondément endormie.

Un air de contentement se répandit sur le visage du pseudo-savant qui murmura :

— Bon, cela...

Cependant sa détermination, qui paraissait bien prise, fléchit soudain, et sa main, au lieu de soulever le loquet de la porte qu'elle tenait déjà, s'immobilisa.

Au moment d'agir, lui, l'homme prudent par excellence, il se demandait s'il n'allait pas commettre là une suprême imprudence, capable de compromettre d'irréremédiable façon non seulement sa propre mission, mais encore celle de l'homme qu'il était chargé de surveiller, d'aider et de protéger.

En quelques secondes, repassèrent par son cerveau toutes les idées qui s'y étaient pressées en foule depuis quinze jours : il se rappela les soupçons nés en lui subitement, le matin où, allant rendre visite à Benjammino Pazzolli, il avait vu entrer en son logis, puis en ressortir, ce pimpant officier de bersaglieri ; il se revit, attaché aux pas de celui-ci, courant dans Naples plusieurs heures durant, faisant de longs stationnements à la porte de la Préfecture de police, puis du ministère des Affaires étrangères, puis de celui de la Guerre ; il se rappelait la surveillance ininterrompue qu'il avait, durant tout son séjour à

Naples, exercée sur Pazzolli, les nombreux conciliabules du savant avec l'officier, ou du moins avec celui qui se faisait passer pour tel, ses démarches répétées au ministère des Affaires étrangères, les allures mystérieuses du bonhomme, son langage singulier, son attitude, pour ainsi dire boursouflée.

Et il en était arrivé à conclure que la mission de Benjammino Pazzolli, mission que lui avait confiée officiellement le congrès scientifique, devait se doubler de quelque autre combinaison, officieuse celle-là et louche, qui pourrait bien avoir rapport au voyage que Serge Obrensky allait faire en Abyssinie : rien ne prouvait, en effet, que la piste du jeune homme n'eût pas été éventée par ceux auxquels il avait réussi à le soustraire dans le train de Pétersbourg à Moscou, et la présence à Naples de l'un de ceux-là qu'il avait reconnu sous l'uniforme italien n'était pas peu faite pour le confirmer dans ses suppositions.

Cependant, jusqu'au jour du départ, il avait douté, voulant croire à une coïncidence, étrange sans doute, mais de laquelle il n'avait à concevoir aucune inquiétude. Mais voilà qu'à peine embarqué à bord du *Re-Umberto*, le navire mis, comme on le sait, par le gouvernement italien à la disposition de la mission scientifique, il avait aperçu parmi les officiers d'un corps de troupe à destination de Massaouah, l'individu qu'il avait

suivi si longtemps dans les rues de Naples et, dès ce moment, ses soupçons s'étaient transformés en certitude, et l'inquiétude l'avait talonné sérieusement. Oui ! il y avait quelque chose de louche dans l'allure de Benjammino Pazzolli ; oui ! il y avait quelque chose de dangereux dans ces concilia-bules avec le soi-disant officier ; et les craintes de Pépoff n'avaient fait que s'accroître durant la traversée car, s'étant mis à épier les deux hommes, il les avait vus de nouveau se donner rendez-vous dans leur cabine, où ils demeuraient enfermés de longues heures.

Alors, de deux choses l'une : ou le policier, qu'il avait reconnu sous l'uniforme italien, avait deviné Serge Obrensky en dépit de son déguisement, et se proposait de se servir de Benjammino Pazzolli comme d'un instrument inconscient, pour perdre le messenger du tsar ; ou bien, par ambition, le délégué du congrès de Naples avait accepté de servir secrètement les intérêts du gouvernement italien en Abyssinie ; à moins qu'il n'y eût, dans cette subite et si extraordinaire amitié des deux hommes, quelque chose des deux suppositions qui hantaient le cerveau de Pépoff.

Cela avait besoin d'être éclairci, et sans tarder ; avant de quitter la côte, avant de s'engager dans l'intérieur du pays, sans retraite possible, il fallait s'assurer que celui en compagnie duquel on s'aventurerait ne vous entraînait pas à quelque embûche, à quelque trahison.

Déjà, il avait été fort satisfait de l'énergique refus opposé par le général Baratieri à la demande de Benjammino, et nul doute que pour obtenir du résident de France, à Obock, l'efficace concours que celui-ci avait accordé à la mission italienne, l'émissaire du gouvernement russe n'eût employé des arguments bien convaincants.

Donc, on partait le lendemain à l'aube, et c'était avant le départ que Pépoff avait résolu de tirer au clair ce qui l'intriguait dans l'allure de Benjammino Pazzolli.

Mais, pour ce qu'il avait résolu de faire, il lui fallait être sûr de n'être dérangé par qui que ce fût, et c'est pourquoi, sous couleur d'augmenter sa collection de papillons, il venait d'envoyer son secrétaire dans la baie de Tadjoura ; en agissant ainsi, il faisait d'une pierre deux coups, puisqu'il mettait Serge Obrensky à même d'aller au rendez-vous que lui avait donné, à Naples, André Maucombe.

Quant à Anita Pazzolli, dont la présence eût pu le gêner non moins que celle du jeune homme, on a vu de quelle façon assez cavalière il s'en était débarrassé ; avec sa perspicacité et sa connaissance de l'âme humaine, il ne lui avait pas fallu longtemps pour deviner, chez la nièce du savant italien, un penchant assez prononcé pour le soi-disant Gustave-Adolphe Abbsen, et, ce penchant, il s'était promis de l'utiliser, au besoin, pour tenter de chasser de l'esprit de Serge cer-

taine autre silhouette de femme, de laquelle l'ancien lieutenant aux chevaliers-gardes ne s'était éloigné qu'à regret : nous voulons parler de la comtesse Hélène Pradjiwoï.

Tout avait donc marché à souhait ; les deux jeunes gens étaient loin à cette heure, et ne reviendraient probablement pas avant l'aube ; les matelots indigènes dormaient, étendus sur le pont, à l'avant, et là, dans sa cabine, Benjamino Pazzolli, harassé par l'étouffante chaleur de l'après-midi, était plongé dans un sommeil profond.

L'épaisseur seulement de la porte le séparait de son but, et il hésitait ? C'était de l'enfantillage !

Sans bruit, il souleva le loquet, poussa la porte assez vivement pour faire croire au dormeur, — au cas où il se fût éveillé, — qu'il avait affaire à un coup de vent et, aplati dans l'ombre, en dehors de la cabine, il regarda.

Sur sa couchette qu'une moustiquaire de grosse mousseline enveloppait, Pazzolli gisait, immobile ; à la lueur d'un falot pendant du plafond à un bout de corde, son visage apparaissait congestionné et suant, tandis qu'entre ses lèvres ouvertes, un souffle court et bruyant passait, emplissant la pièce d'un bourdonnement sourd comme en eussent pu produire les ailes d'un insecte voltigeant.

Au grincement de la porte, le dormeur ne se réveilla point ; même, tellement profond était son

sommeil, pas un muscle de son visage ne bougea.

Alors, entièrement rassuré, Pépoff se redressa et pénétra dans l'intérieur de la cabine en marchant sur la pointe des pieds ; mais, avant d'y pénétrer, il en avait fait l'inventaire d'un coup d'œil rapide et exercé, inventaire facile, d'ailleurs, puisqu'en dehors de la couchette sur laquelle était étendu le savant, il n'y avait pas autre chose que ses bagages : ceux-ci se composaient d'une grande malle contenant ses effets personnels, et d'une caisse de cuir, assez grande, dans laquelle se trouvaient démontées les différentes pièces d'un télescope dont il devait se servir pour observer le ciel et expérimenter la pureté de l'atmosphère, lorsqu'il serait arrivé, au cours de son voyage, dans les contrées désignées par Justin Pipard, pour y élever son observatoire.

Pourquoi le regard de Pépoff s'était-il tout de suite, le jour même de l'embarquement à Naples, attaché, plus particulièrement, sur cette caisse?... Ce ne pouvait être assurément à cause des soins dont l'entourait Pazzoli, car il était tout naturel que le savant veillât, comme sur la prunelle de ses yeux, un aussi précieux instrument.

Pourquoi? Mon Dieu, Pépoff, lui-même, eût été bien embarrassé de répondre si on le lui eût demandé ; il obéissait à un de ces sentiments instinctifs qui dirigent les actions des hommes, même dans les circonstances les plus graves, et cet instinct lui faisait supposer que, s'il existait

une preuve matérielle susceptible de l'éclairer sur le véritable rôle joué par Benjammino, c'était dans cette caisse qu'elle devait se trouver.

Aussi, fût-ce vers elle qu'il se dirigea sans hésiter ; ayant soulevé les pattes de cuir sous lesquelles se dissimulaient les serrures, il fit la moue, reconnaissant qu'il n'avait point affaire à un mode de fermeture banal, et que, sans les clefs, il lui serait impossible d'ouvrir.

Les clés, parbleu ! elles devaient se trouver dans cette sacoche de cuir qui ne quittait jamais Pazzolli et qui, en ce moment, accrochée à une courroie coupant diagonalement la poitrine du savant, pendait hors de la couchette.

S'approcher, ouvrir la sacoche, reconnaître du premier coup d'œil, dans un trousseau de clefs, celles se rapportant aux serrures de la malle, et les ayant prises, ouvrir celle-ci, tout cela ne demanda pas à Pépoff plus d'une minute.

Mais avant de soulever le couvercle, il revint vers le dormeur, et dirigeant sur son visage la lueur du falot, s'assura qu'il dormait profondément et qu'aucun réveil brusque n'était à craindre. A tout hasard, il sortit son revolver de sa gaine et le posa tout armé sur le plancher.

Ensuite, il ouvrit la caisse et prestement, un à un, en retira les différents éléments du télescope, qu'il examina avec une minutie telle qu'aucun détail ne pouvait forcément lui échapper.

Quand la caisse fut vide, il l'examina elle-même,

en sondant le fond, les parois, auscultant pour ainsi dire le bois, le cuir... et rien, absolument rien.

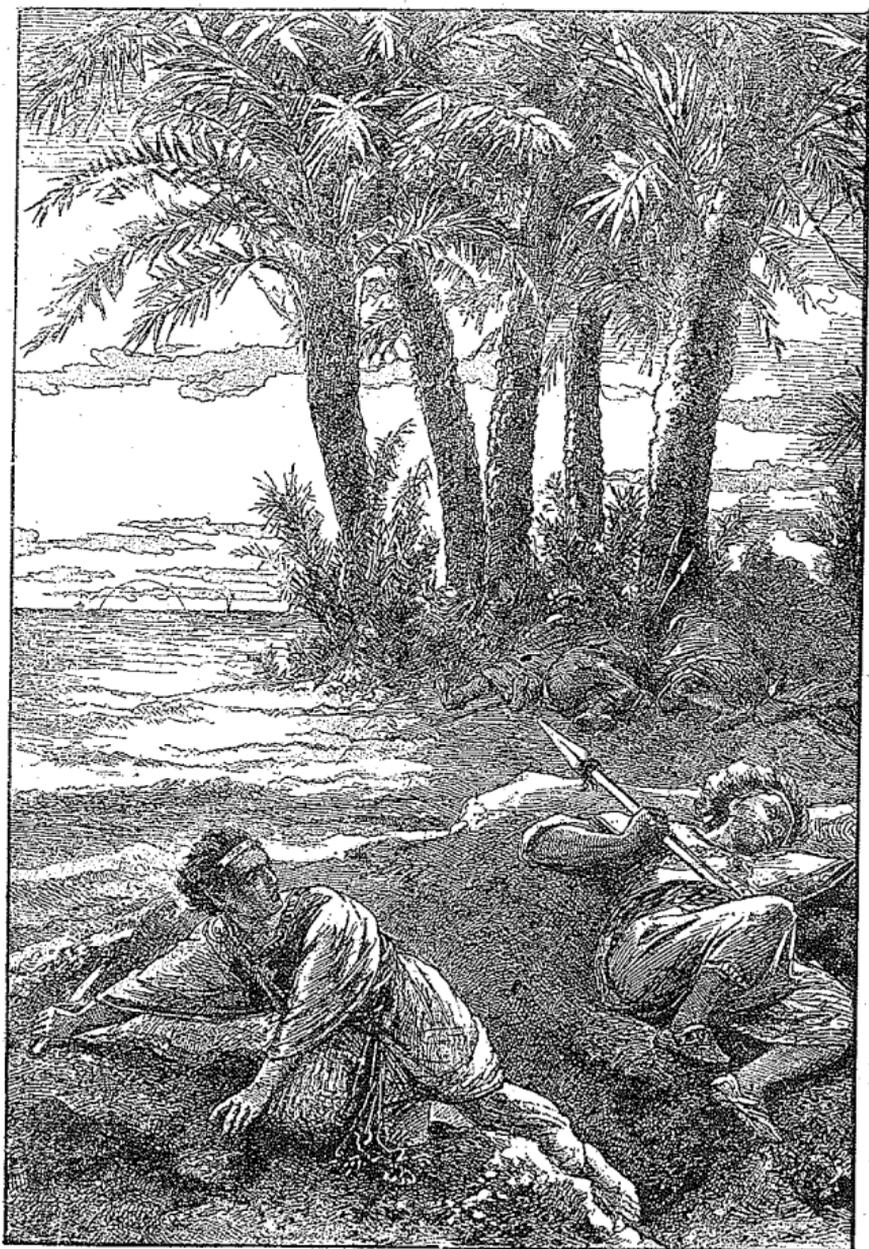
Un juron terrible faillit lui échapper, car ce n'était pas de se tromper qui le jetait en une sourde colère, mais, bien au contraire, le sentiment intime, profond que ses soupçons étaient fondés, et qu'il y avait quelque chose... Mais quoi?... où ?...

Un à un, il reprit à nouveau chacune des pièces de l'instrument qu'il avait déposées à côté de lui sur le plancher et, plus minutieusement encore qu'il n'avait fait la première fois, il les retourna en tous sens, si bien qu'il pouvait avoir la persuasion, après les avoir remises dans la caisse, que si elles eussent contenu une cachette, elle n'eût pu lui échapper.

La caisse, maintenant, était pleine; il ne restait plus à y remettre que deux tubes destinés à s'emboîter l'un dans l'autre; l'un d'eux contenait l'objectif, et l'autre l'un des verres grossissants destinés à former la puissance d'optique de l'instrument.

Deux tubes de cuivre, ce n'était ni long ni difficile à vérifier et si, à l'intérieur, quelque papier se fût trouvé celé, si minime fût-il, il fût tombé sous le regard de Pépoff.

Celui-ci donc allait remettre dans la malle le tube contenant l'objectif, véritablement désespéré de n'avoir pas trouvé ce qu'il cherchait, lorsque,



Le fuyard se coulait sur le sable à l'aide des mains et des genoux...
(Page 231.)

soudain, il tressaillit, regarda plus attentivement la lentille à laquelle l'œil de l'observateur doit s'appliquer, constata qu'une pellicule toute petite, de la dimension à peine d'une pièce de vingt sous, s'y trouvait collée : cela pouvait à la rigueur passer pour une de ces étiquettes sur lesquelles les opticiens ont coutume d'inscrire des numéros d'ordre ; mais ce pouvait être aussi une de ces épreuves photographiques semblable à celles qui servirent pendant le siège de 1870 à envoyer en province par ballon la correspondance des Parisiens.

Oui, c'était cela, ce devait être cela ; et ayant ajusté l'un à l'autre les deux tubes, il les braqua dans la direction du falot.

Alors, sur la lentille grossissante éclairée par la lumière, il lui apparut distinctement des mots, et ces mots qui formaient des phrases s'incrûstèrent dans la mémoire de Pépoff si profondément que point n'était besoin d'en prendre copie.

Quand il eut lu, puis relu ce qui se trouvait photographié, quand il fut bien certain d'être pénétré non seulement du sens, mais du texte même de ce qu'il venait de lire, il remit les deux tubes à leur place, ferma la caisse, replaça le revolver dans sa gaine et les clés dans la sacoche ; après quoi, jetant un regard de pitié sur Benjammino Pazzolli toujours endormi, il sortit après avoir murmuré ce seul mot :

— L'imbécile!...

X

DANS LES SABLES

Le lendemain, on était parti ainsi qu'il avait été convenu ; à l'aube, Van Kneipelt avait vu revenir le canot qui ramenait de Tadjoura son secrétaire Abbsen et la nièce de Benjammino Pazzolli. Mais, au contraire de celle-ci qui revenait enchantée, radieuse, de cette superbe promenade, dont la poésie avait enthousiasmé son âme, le jeune homme rapportait un visage maussade qui trahissait clairement une déconvenue.

Et le pseudo-Hollandais n'eut même point la peine d'interroger le compagnon d'Anita, car ce fut celle-ci qui, en riant, donna au savant l'explication des sourcils froncés et des lèvres pincées de son secrétaire.

— Ce pauvre M. Abbsen, prononça-t-elle, c'est

un véritable travail d'Hercule que vous lui avez imposé avec votre *Gigas Abyssinus*!... Il a rôdé toute la nuit, paraît-il, sans pouvoir en découvrir le moindre vestige. Les indigènes, interrogés par lui, ont déclaré ne rien comprendre à ce qu'il voulait dire.

Et, coulant vers le jeune homme un regard plein de douceur, elle ajouta :

— N'eût-il pas été préférable de voguer au clair de lune, sur cette mer superbe ?

Kneïpelt leva les bras au ciel, s'exclamant avec un gros rire :

— Ah ! les jeunes gens !... les jeunes gens !...

Et il était rentré dans sa cabine, songeant à part lui que la mauvaise humeur de Serge Obrensky venait de ce qu'il n'avait point rencontré, au rendez-vous, André Maucombe.

Mais ce n'était que partie remise, puisqu'à Naples, le secrétaire de Justin Pipard avait parlé de la baie de Tadjoura dans douze jours ou de l'Amba-Salama dans six semaines ; il n'y avait qu'à continuer le voyage jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans les contrées indiquées par l'émissaire français.

On était donc parti, sous la conduite des guides et avec l'escorte des soldats abyssins que le gouverneur d'Obock avait procurés, et, sans incident aucun, on avait traversé successivement Darkelli, Afahé, Ras-Issah ; on avait avancé lentement, en raison du mauvais état des chemins, que des

pluies récentes avaient défoncés ; un peu aussi, parce que nos voyageurs jugeaient opportun, dans l'intérêt de la science, les uns de s'écarter de la route, pour s'élancer à la poursuite de papillons et de bestioles qui enrichissaient leur collection, — ceux-là, c'étaient Van Kneipelt et son secrétaire, — l'autre, de prolonger outre mesure le séjour au campement, de manière à profiter le plus longtemps possible de la transparence des nuits, pour étudier les astres, — celui-là, on l'a deviné, c'était Benjammino Pazzolli.

Même, à ce sujet, un peu d'aigreur était survenue dans les rapports des deux savants ; on se souvient, en effet, que l'une des raisons pour lesquelles Benjammino Pazzolli avait si instamment tenu à emmener avec lui Van Kneipelt, c'était ce que celui-ci avait dit des connaissances astronomiques de son secrétaire.

Or, depuis que, ce voyage commencé, Pazzolli avait voulu faire appel à ces fameuses connaissances, jamais le jeune homme n'avait eu un moment à lui accorder : tantôt il lui fallait écrire sous la dictée de Kneipelt, tantôt, le filet sur l'épaule et la boîte de tôle vernissée en bandoulière, Kneipelt et son secrétaire, lâchant la caravane, s'en allaient battre la brousse à la recherche de spécimens précieux qu'il fallait, une fois le campement rejoint, préparer, disséquer, lasser, cataloguer.

Pour surcroît de malechance, il était arrivé

qu'Anita avait manifesté, un soir qu'un troupeau d'antilopes avait été signalé par les indigènes, le désir de manger un peu de gibier ; et il n'en avait pas fallu davantage pour que le lendemain, le jeune homme consacra tous les loisirs que lui laissait son « cher maître, » ainsi qu'il appelait Van Kneipelt, à courir la campagne, à cheval, à la poursuite de bêtes de plume ou de poil, passant à portée ; et par la suite il lui arrivait de planter là les filets à papillons et de s'en aller, des journées entières, battre le pays, la carabine sur l'épaule, pour revenir le soir, rapportant, en guise d'insectes, des quartiers de venaison ou des cha-pelets de menus oiseaux, dont Anita faisait ses délices.

Or, un matin, — c'était le dixième jour depuis le départ de la caravane, — nos voyageurs, après avoir passé la nuit à Ras-Issah, se préparaient à lever le campement, lorsqu'un Abyssin qui servait de domestique à Van Kneipelt s'approcha mystérieusement de Serge, et, le tirant à part :

— Seigneur, lui dit-il tout bas à l'oreille, il y a en vue un troupeau d'autruches.

Et comme à ce moment-là, le jeune homme venait d'apercevoir Pazzolli se diriger avec empressement vers la tente qu'il partageait avec Van Kneipelt, il se douta qu'une fois encore le savant venait le relancer ; pour prévenir toute explication embarrassante, il cria de loin au savant :

— Bonne nouvelle pour mademoiselle Anita,

signor Benjammino ! Je pars chasser l'autruche, et si saint Hubert est avec moi, je veux que ce soir votre nièce ait sur son chapeau les plus jolies plumes dont se soient jamais parées les Italiennes les plus élégantes.

Et sans faire attention à la mine déconfite de l'astronome, le jeune homme courut vers l'endroit où son cheval était entravé en compagnie des autres bêtes de somme ; cinq minutes plus tard, il sautait en selle et s'élançait, heureux d'une après-midi de liberté, dans la direction que l'indigène lui avait indiquée.

Après quelque temps de galop, il avait aperçu, en effet, au loin, quelques points noirs disséminés par la plaine et, ayant, à l'aide de sa lorgnette, reconnu ces points noirs pour un troupeau d'autruches, il avait fait prudemment un long détour, de manière à pouvoir s'approcher à portée de carabine sans exciter l'attention du gibier poursuivi.

Déjà il n'était plus qu'à une centaine de mètres, et ayant d'un mouvement sec de l'épaule ramené en avant de lui la carabine qu'il portait en bandoulière, il s'apprêtait à l'armer, lorsque, soudain, l'une des bêtes qui se tenait en sentinelle l'ayant éventé, signala son approche, et, tout aussitôt, le troupeau se rassemblant, s'enfuit, avec une rapidité vertigineuse, droit devant lui, soulevant des tourbillons de poussière.

Fort désappointé, comme bien l'on pense, et

honteux à la perspective de revenir au campement bredouille, Serge ne voulut point abandonner la partie sans avoir tout au moins tenté de lutter, ne fût-ce que pour sauver l'amour-propre, et rejetant sa carabine en arrière, il l'éperonna.

On eût dit que la bête comprenait l'effort que lui demandait son cavalier, et qu'elle aussi se piquait au jeu : elle dévorait l'espace, ses pieds effleurant à peine le sol, le cou tendu, la tête allongée, les yeux fixés sur le gibier courant grand train devant elle.

Combien de temps dura cette poursuite?... Certainement plus d'une heure, peut-être deux. En tout cas, Serge et sa monture couraient sans s'occuper ni du temps écoulé ni de la distance parcourue ; mais du train dont ils avaient couru, ils devaient avoir franchi un nombre respectable de kilomètres.

L'aspect du pays avait changé, presque toute trace de végétation avait disparu, et la brousse elle-même avait été remplacée par un sable aride que tachetaient de-ci de-là, à de rares intervalles, des touffes de graminées grêles et rachitiques.

Mais le chasseur, tout à la fièvre de sa poursuite, ne s'était point aperçu d'une transformation aussi radicale dans le paysage, transformation qui lui eût certainement donné l'éveil, et l'eût peut-être fait réfléchir sur son imprudence.

Peu à peu, serré de près par celui qui le poursuivait, le troupeau s'était disséminé, et obéis-

sant à un instinct particulier aux chasseurs, Serge s'était attaché à une bête qui, jusqu'à ce moment, avait tenu la tête mais qui lui semblait donner les signes d'une lassitude plus prononcée que ses camarades : bientôt il ne resta plus de visible, dans la plaine de sable à travers laquelle il courait, que cette seule autruche, et le jeune homme, excité à la vue du gibier qui paraissait lui devoir tomber fatalement sous la main, éperonna son cheval.

La bête comprit et bondit en avant, tandis qu'au contraire, l'autruche, l'aile basse, et le cou pendant, semblait diminuer de vitesse ; bientôt même Serge, qui l'avait perdue un moment de vue, derrière un léger monticule de sable, l'aperçut qui se débattait au-dessous de lui : ayant voulu sauter, elle avait été mal soutenue par ses ailes fatiguées et était tombée si malheureusement, que sans doute, elle s'était brisé une patte ; on devine si le chasseur fut long à faire un détour qui lui évitât l'accident survenu à sa proie et, s'étant approché d'elle, il constata, en effet, qu'elle avait une cuisse démise.

Néanmoins, couchée sur le flanc, la bête tentait encore de tenir en respect son agresseur qui, ayant mis pied à terre, s'approchait d'elle le couteau à la main ; mais elle envoyait de si formidables coups de bec, qu'il hésitait, lorsque l'idée lui vint, se servant de sa carabine comme d'une massue, d'asséner un coup de crosse sur le crâne

de l'autruche qui, étourdie, cessa toute défense.

En un clin d'œil, Serge se fut jeté sur elle, et lui eut tranché la tête.

Maintenant qu'il avait atteint le but poursuivi et que, la fièvre de la poursuite tombée, il reprenait possession de lui-même ; il regarda autour de lui, et parut fort surpris du changement du décor.

Alors seulement, il eut le sentiment du danger qu'il courait, par suite de la difficulté qu'il éprouverait, à retrouver le chemin du campement ; parbleu ! dans la brousse, il n'eût eu qu'à rechercher la sente tracée par lui au milieu des hautes herbes.

Mais, dans cette plaine de sable, rien ne pouvait lui servir de point de repère, et quant à retrouver les traces laissées par les autruches et par son cheval, autant eût valu rechercher sur la mer le sillage d'un bateau ; il y avait beau temps que, derrière lui, la brise légère qui soufflait avait dû niveler le sol.

Cela bien et dûment constaté, comme c'était une nature énergique qui ne se laissait point abattre facilement, il décida de parer d'abord au plus pressé, et le plus pressé, pour l'instant, c'était de satisfaire aux exigences de son estomac ; parti depuis le jour, il avait gagné à cette course rapide de plusieurs heures un appétit formidable, et comme, d'après la hauteur du soleil, il estimait qu'il pouvait bien être un peu plus de

midi, il reconnut qu'il était temps de déjeuner ; d'ailleurs son cheval lui donnait l'exemple en broutant quelques touffes maigres d'alfa.

Ensuite, la chaleur était si forte qu'il n'eût pu se mettre en route sans courir les risques d'une insolation ; il retira donc des fontes de la selle le repas sommaire que son domestique y tenait toujours préparé, en cas de départ subit, et se mit à manger ; bientôt après, fatigué de sa course, harassé par la chaleur, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, il jugea tout de suite, à la teinte de l'atmosphère et à l'obliquité des rayons du soleil ; qu'il avait dormi longtemps ; sa montre, consultée, indiquait cinq heures.

Dans moins de deux heures, le soleil serait tombé au-dessous de l'horizon, et il ferait nuit ! Deux heures pour retrouver son chemin et rejoindre le campement, c'était bien peu, et si l'ombre le surprenait avant qu'il ne fût sorti de ce désert, qu'advierait-il de lui ?...

Il siffla son cheval qui, tout en pâture, s'était écarté un peu, attacha sur la croupe le corps de l'autruche et, se mettant en selle, se lança à travers les sables.

Hélas ! quand il eut galopé pendant une demi-heure droit devant lui, croyant avoir reconnu son chemin à certains indices, ces indices lui parurent faux tout à coup, et il dut s'arrêter ; alors, sans se décourager, il tourna bride, et partit dans une autre direction. Mais vainement il courait, épe-

ronnant son cheval, et dressé sur les étriers, fouillant l'horizon d'un regard anxieux, l'horizon toujours fuyait devant lui, morne et désolé. Et la plaine de sable immense lui semblait une circonférence dont les limites s'éloignaient sans cesse, et dont lui-même était le centre mobile.

Le ciel s'obscurcissait et bientôt la nuit allait tomber, rendant impossible les recherches du voyageur égaré, et déjà une angoisse l'étreignait, à l'approche de cette obscurité qui allait l'envelopper.

Comme dans une hallucination, il pressa l'allure de son cheval, voulant aller plus loin, toujours plus loin, espérant sans doute apercevoir là-bas, ce là-bas qui toujours s'éloignait, le paysage traversé le matin, et qui lui permettrait de reconnaître enfin sa route.

Mais, soudain, il sentit le cheval trembler sous lui, et, en cavalier consommé qu'il était, il comprit que s'il continuait sa course, sa monture allait s'abattre, et, l'arrêtant net, il sauta à terre.

La pauvre bête était dans un état pitoyable : le poil couvert d'écume, les flancs zébrés de sillons sanglants produits par les éperons, elle tournait vers son maître son regard intelligent, dans lequel il semblait que brillât un reproche.

Serge lui flatta doucement les naseaux, disant :
— Je crois bien, mon pauvre vieux, que nous ne tirerons pas nos os d'ici.

L'endroit où lui et son cheval se trouvaient ar-

rétés, était le bord extrême d'un plateau, duquel le jeune homme pouvait embrasser une vaste plaine, aride et désolée, s'étendant au-dessous de lui.

A l'horizon, à l'endroit où le ciel semblait rejoindre la terre, le soleil, à moitié disparu déjà, formait comme une hémisphère de feu, dont les reflets incendiaient l'atmosphère, et ce coucher de soleil formait un spectacle si merveilleux, si grandiose, qu'en dépit de ses préoccupations, Serge ne put s'empêcher de l'admirer.

Et voilà que, comme il promenait ses regards à travers cette solitude de sable, il aperçut, non loin de lui, à cinq cents mètres à peine, sous un bouquet de palmiers dont les larges feuilles se déchiquétaient avec une finesse étrange sur le ciel empourpré, un groupe de taches plus sombres qui attira son attention.

Un moment, il crut que c'était là le troupeau d'autruches, poursuivi par lui dans la matinée ; mais, ayant tiré sa lorgnette, il ne put retenir une exclamation joyeuse, en constatant que c'étaient des hommes qu'il voyait là ; ils étaient une demi-douzaine, qu'à leur costume bigarré, il reconnut pour des indigènes, et qui, tout armés, étendus sur le sable, dormaient à l'ombre des arbres.

Le premier mouvement du jeune homme fut de courir à ces gens, pour leur demander, contre bonne récompense, de lui servir de guides ; mais la réputation des Somalis-Issahs était telle, qu'a-

vant de s'exposer à être détroussé et assassiné, il sentit le besoin d'examiner la situation.

Or, pendant qu'il réfléchissait, pesant dans son esprit le pour et le contre, sans discontinuer de regarder à travers sa lorgnette, voilà qu'il aperçut soudain, sortant du groupe des dormeurs, un homme qui, rampant sur le sol, paraissait vouloir s'éloigner sans être surpris.

Comment se fit-il qu'à peine cinq ou six mètres parcourus ainsi, un des dormeurs s'éveillât ? Éloigné comme il l'était, Serge ne pouvait s'en rendre compte ; mais ce qu'il vit, par exemple, ce fut cet homme se redresser, et, la lance à la main, se jeter sur le fuyard.

Une lutte courte — quelques secondes à peine — après laquelle celui-ci poursuivit son chemin, se coulant sur le sable à l'aide des mains et des genoux, laissant derrière lui, étendu sur le dos, immobile, le corps de celui qui l'avait attaqué.

Puis, brusquement, les hommes qui dormaient, éveillés sans doute par les gémissements du moribond, bondirent sur leurs pieds et se lancèrent à la poursuite du fugitif qui, maintenant, courait à toutes jambes dans la direction du plateau où se trouvait Serge Obrensky.

Celui-ci, stupéfait du drame dont le hasard le rendait spectateur, suivait avec un intérêt, à chaque instant croissant, les péripéties de cette chasse à l'homme, se demandant si la Providence ne lui réservait pas un rôle.

Certes, il était de nature trop généreuse pour penser à faire entrer dans sa ligne de conduite son intérêt propre ; la vue seule d'un individu pourchassé par plusieurs adversaires lui faisait courir plus vivement le sang dans les veines, et ses doigts pétrissaient avec impatience sa carabine, allongée près de lui.

Assurément, la prudence lui faisait un devoir de demeurer coi jusqu'à ce qu'il eût vu comment les choses allaient tourner ; à quoi lui eût-il servi d'aller au-devant d'un danger certain, sans espoir de sauver celui qui fuyait ; si, au contraire, la bonne étoile de celui-ci le poussait à continuer sa course dans la même direction, alors l'intervention de Serge deviendrait fatale, et il ne faillirait point au devoir qui s'imposait à lui.

Cependant, dans la plaine, la poursuite continuait, mais il semblait que le gibier à deux pieds poursuivi par les chasseurs dût finir par succomber : l'avance prise par lui était en partie perdue, et peu de temps s'écoulerait certainement avant que, harassé, haletant, il renonçât à une lutte reconnue impossible.

— Pauvre diable, songea l'officier, que la générosité de sa nature poussait à s'apitoyer sur un individu inconnu de lui, mais qui, seul contre plusieurs, devait facilement exciter sa sympathie.

Il avait remis sa lorgnette dans son étui, car, maintenant, la distance avait suffisamment diminué pour que Serge pût suivre, sans y avoir

recours, cette chasse palpitante : l'homme fuyait toujours, tournant de temps en temps la tête pour jeter un regard rapide derrière lui, tandis que ceux qui le poursuivaient, sûrs maintenant de s'emparer de leur proie, poussaient des cris de triomphe en agitant leurs armes d'un air menaçant.

Tout à coup, comme il arrivait au bas du coteau dont lui, Serge, occupait la crête, le fuyard s'abattit.

— Il est perdu ! s'exclama Serge.

Mais non, de la part du fuyard ce n'était là qu'une ruse ; à peine avait-il touché le sol, qu'autour de lui sifflèrent les javelines que ses adversaires, se voyant à portée, lui avaient lancées.

Aussitôt, se redressant d'un bond, l'homme recommença à fuir, tandis que les autres perdaient quelques instants à arracher leurs armes du sol dans lequel elles s'étaient enfoncées.

Maintenant, il grimpait comme un chat, s'accrochant aux touffes d'herbes, aux aspérités rocheuses, s'écorchant les genoux, s'ensanglantant les mains, mettant en lambeaux le morceau d'étoffe dont il était vêtu, et l'officier, au fur et à mesure que diminuait la distance qui le séparait du fuyard, constatait, avec une stupéfaction de plus en plus grande, que celui qu'il avait pris pour un homme n'était qu'un jeune garçon paraissant avoir tout au plus quinze à seize ans : sa toison crépue était nattée de manière compliquée, ainsi

qu'ont coutume de faire les Abyssins de condition élevée, et un duvet très léger encadrait son visage, tandis qu'une presque imperceptible moustache mettait une ombre sur sa lèvre supérieure.

Dans la corde qui lui servait de ceinture, et lui collait au corps sa toge blanche, il avait passé, pour avoir ses mains libres, le long couteau dont il avait frappé son ennemi, resté étendu là-bas sur le sable ; c'était la seule arme qu'il eût.

Cependant ceux qui le poursuivaient gagnaient du terrain sur lui, et nul doute qu'au premier faux pas qu'il ferait, il serait pris.

Toujours allongé dans la brousse, Serge suivait avec une anxiété de plus en plus grande cette chasse à l'homme, attendant le moment psychologique pour intervenir, afin que son intervention eût le plus d'efficacité possible ; il lui était facile de constater que les adversaires auxquels il allait barrer la route n'étaient armés que de sabres et de lances, ce qui lui donnait à lui, avec sa carabine, une supériorité incontestable.

Le malheureux fuyard était à bout de forces ; trempé de sueur, le visage convulsionné par l'angoisse, il soufflait si bruyamment que, bien qu'éloigné de lui de plusieurs mètres encore, l'officier l'entendait : c'était la respiration rauque de la bête pourchassée, et qui, acculée, n'a même plus l'énergie suffisante pour tenir tête aux chiens.

La carabine à l'épaule, le doigt sur la détente, Serge attendait.

Soudain, l'un des indigènes poussa une exclamation triomphale : il tenait la tête de ses compagnons et, comme le pied du fuyard venait de glisser, il lui semblait n'avoir plus qu'à étendre le bras, pour s'emparer de lui.

Mais ce cri de joie s'éteignit dans un hurlement de douleur : un coup de feu venait d'éclater et l'homme, atteint en pleine poitrine, avait roulé à terre.

Durant une seconde, le jeune garçon, ahuri de cette intervention inattendue, avait suspendu sa fuite, tandis que ses adversaires eux-mêmes, frappés de terreur à la vue du sort de leur camarade, s'arrêtaient, eux aussi, indécis sur ce qu'ils devaient faire.

La chose avait été si rapide et Serge continuait de se tenir si caché, que les indigènes durent certainement croire plutôt à l'intervention d'une puissance surnaturelle qu'à celle de quelque ennemi embusqué ; aussi, le premier moment passé, la chasse recommença-t-elle.

Mais cet instant de répit avait suffi au fuyard pour reprendre haleine, sans compter que cet événement heureux lui mettait, comme on dit vulgairement, du cœur au ventre, et maintenant, il détalait à toutes jambes, ayant presque atteint la crête du plateau, où la fuite devait lui être plus facile.

C'est alors que l'un des indigènes, furieux de voir lui échapper cette proie sur laquelle, il croyait déjà compter, brandit une javeline qu'il tenait à la main, et la lança : le trait atteignit le fuyard, et lui perça la cuisse.

C'en était fait de lui, si un second coup de feu éclatant et abattant un des poursuivants n'eût immobilisé les autres ; en même temps, rejetant sa carabine sur son dos, Serge bondit en avant, saisit le jeune blessé entre ses bras, et, ployant sous son fardeau, courut vers son cheval.

Les autres, revenus de leur stupeur, se ruèrent vers lui, tout hurlant, comprenant que s'il réussissait à se mettre en selle, leur proie leur échappait, sans espoir aucun de vengeance.

Vivement, l'officier jeta le jeune garçon en travers du cou, sur les fontes, et lui-même, sans faire appel aux étriers, enfourcha le cheval aux flancs duquel il enfonça ses éperons.

La bête poussa un hennissement de douleur, et fila comme une flèche tandis que d'un coup de revolver le cavalier abattait l'un de ses agresseurs qui, plus hardi que les autres, s'était suspendu au mors.

Vainement les indigènes lancèrent-ils leurs lances et leurs javelines ; le cheval, en quelques foulées, s'était mis hors de portée, et les armes retombèrent sur le sol, sans avoir atteint leur but.

Durant une demi-heure, par excès de précaution, Serge galopa droit devant lui, le plus pressé étant,

à son avis, de mettre la plus grande distance possible entre lui et ses assaillants ; mais aussitôt que la prudence le lui eût permis, il s'arrêta et mettant pied à terre, prit dans ses bras le blessé qu'il déposa sur le sol.

Le premier mouvement du jeune garçon fut de saisir la main de son sauveur, qu'il baisa en signe de reconnaissance.

— Qui es-tu?... demanda l'officier.

L'autre attacha sur lui ses grands yeux noirs dans lesquels luisait un regard étonné et ne répondit pas.

Serge avait parlé en anglais, se figurant avoir affaire à quelqu'un de ces races nomades que leur proximité de la mer met en rapport avec les commerçants de la Grande-Bretagne ; voyant qu'il s'était trompé, il répéta sa question en italien, puis en allemand ; alors seulement, il songea à parler français et, tout aussitôt, il reçut la réponse suivante :

— Je suis un malheureux que ta vaillance et ta pitié ont arraché au sort le plus épouvantable qui puisse frapper un homme libre. Les gens avec lesquels j'étais avaient mission de me mener à la côte et de me vendre à ceux qui cherchent des esclaves pour le sultan de Zanzibar.

Une expression de pitié se répandit sur les traits de l'officier qui murmura :

— Pauvre diable!...

Sans comprendre exactement peut-être ces pa-

roles apitoyées, le blessé en saisit le sens, car il porta de nouveau à ses lèvres la main de Serge, disant :

— Tu es bon ! garde-moi avec toi ; je serai ton compagnon, ton guide, et si plus tard je rentre en possession de l'héritage de mon père, je ferai de toi un homme puissant.

Dissimulant la surprise causée par ces mots qu'il sentait sincères :

— Je t'ai demandé qui tu étais, fit Serge ; tu ne m'as pas répondu.

— Pour comprendre mon malheur, il te faudrait connaître l'histoire de mon pays. Sais-tu qu'il y a quelques années, après la mort de Théodoros, des guerres eurent lieu dans lesquelles Gobasier, raz de l'Amarah, eut le dessous et fut condamné par le raz du Tigré, Kâssa, — qui se fit appeler ensuite Johannas, — à avoir les yeux crevés ?

— Oui, dit l'officier, je sais cela.

— Sais-tu aussi, poursuivit le blessé dont la voix sifflante trahissait une rancune profonde, sais-tu que l'illustre vaincu d'Adoua, réduit en captivité, a été enfermé avec son fils aîné, sur l'Amba Salama, et que sa femme, réduite à la misère, n'a d'autres ressources que de filer du coton et de le vendre sur le marché de Sokota, comme la plus malheureuse de son ancien royaume !

En parlant, un éclair brillait dans ses yeux, et ses doigts pétrissaient machinalement le manche de son poignard, passé dans sa ceinture de corde.

— Non, dit Serge, j'ignorais ces détails ; mais comment se fait-il qu'après la mort de Johannès, l'empereur Ménélick n'ait pas apporté quelque douceur au sort de ces malheureux ?

Au nom de Ménélick, le visage du jeune garçon avait exprimé une haine si intense que l'officier tressaillit, et, songeant soudain à la mission dont il était chargé pour l'empereur abyssin, sentit diminuer pour ainsi dire la sympathie qu'il avait, sur le premier moment, ressentie pour le jeune garçon, et il résolut de se tenir sur la réserve. Mais l'autre se contenta de répondre laconiquement :

— C'est ce que vous autres, gens d'Europe, vous appelez de la politique.

Puis, d'une voix pleine de noblesse et de dignité :

— Tu m'as demandé qui j'étais ; tu m'as sauvé la vie, et je te dirai la vérité, dusses-tu après n'avoir plus pour moi que des sentiments de haine : mon nom est Liedjé Féléka, et je suis le fils cadet du raz Gobasier.

— Pourquoi veux-tu que je te haisse ?... répliqua Serge, ému sincèrement à la vue de ce jeune prince, que la fatalité avait rabaisé au dernier rang de ses sujets, je ne fais pas de politique, c'est l'amour seul de la science qui m'a amené dans ton pays, et tu me vois tout heureux de ce que le hasard m'a permis de t'arracher aux mains de ces bandits.

Liedjé Féléka prit doucement la main du jeune homme et la porta à ses lèvres.

— Oui, des bandits ! répéta-t-il, qu'ils soient maudits eux et celui qui leur a donné l'ordre de me conduire à la côte... Je les avais suppliés de me tuer !... La mort, ce n'est rien... mais le déshonneur...

Et, pris soudainement de fureur à la pensée du sort infâme qui aurait été le sien si la Providence n'avait fait intervenir son interlocuteur juste à temps pour le délivrer :

— Esclave... moi !... moi dont le père a été roi... ah ! plutôt cent fois m'ouvrir le cœur avec ce poignard.

— Mais quelle raison Ménélick a-t-il donc à s'acharner ainsi après toi ?

Le jeune garçon secoua la tête.

— Ménélick ne sait rien de tout cela ; c'est Liedjé Kabédé qui est cause de tout.

Et comme Serge, à ce nom inconnu, attachait sur lui un regard interrogateur, il expliqua :

— C'est le fils du raz Taféri, un des plus riches et des plus puissants seigneurs d'Abyssinie ; il habite Sokota, qui nous a été assigné comme résidence, à ma mère et à moi ; pour faire sa cour à l'empereur, mais surtout, je crois, tout simplement parce qu'il prend plaisir à ce jeu, il n'est pas d'occasion qu'il ne saisisse avec joie de m'humilier. Tant qu'il ne s'est adressé qu'à moi, j'ai tout supporté avec patience, courbant la tête et dissimulant ma rage, de peur que ma mère ne supportât les conséquences de ma révolte.

— Brave enfant ! murmura l'officier.

— Mais un jour, poursuivit l'autre, Liedjé Kabédé a voulu pousser plus loin encore que de coutume ses tortures : revêtu de ses habits les plus somptueux, monté sur sa mule la plus riche, il a voulu me faire promener par les rues de Sokota, derrière lui, vêtu des haillons que seuls me permet ma situation misérable... C'en était trop ! Tant qu'il ne s'était agi que de moi, j'ai pu taire ; mais l'humiliation atteignait celle qui m'a donné le jour, et j'ai refusé d'obéir : « Non, lui ai-je dit, je ne marcherai pas à pied derrière ta mule, car je suis plus grand que toi, et je ne veux pas devenir le domestique du fils du domestique de mon père. »

— Bien répondu ! s'écria Serge.

— Sur le moment, Liedjé Kabédé ne dit rien ; mais la nuit suivante, la pauvre maison où j'habite avec ma mère était envahie par des soldats qui s'emparaient de moi, me liaient sur une mule pour me mener à la côte et m'y vendre comme esclave aux agents du sultan de Zanzibar. Depuis quatre jours et quatre nuits, nous marchions sans que j'eusse trouvé une occasion de m'évader, décidé que j'étais à tenter d'échapper, même par la mort, à cette ignominie ; aujourd'hui enfin, le Seigneur a été miséricordieux ; mes gardiens, harassés par la chaleur et par la fatigue, s'étant endormis, j'ai pu voler à l'un d'eux un couteau avec lequel j'ai coupé mes cordes... Tu sais le reste...

— Maintenant, que vas-tu faire? interrogea Serge.

Au fond, le jeune homme était assez perplexe de ce que venait de lui conter l'enfant : envoyé par le gouvernement russe auprès de Ménélick, il ne savait trop que penser de ce concours de circonstances qui le mettait brusquement face à face avec un ennemi de celui-ci ; certainement, il n'avait nul besoin de lui confier le motif qui l'amenait dans le pays ; le prétexte, qu'il lui avait donné quelques instants auparavant, était suffisant... Mais d'un autre côté, la droiture de son caractère, la loyauté de sa nature lui faisaient un scrupule de profiter de l'ignorance de ce jeune garçon pour faciliter l'exécution de projets diamétralement contraires à ses intérêts.

Il songeait aussi que peut-être n'était-ce point un hasard fortuit qui venait de le mettre si inopinément face à face avec un des adversaires que probablement il aurait à combattre : il n'avait rien du sbire auquel seule importe la fin, quels que soient les moyens à employer pour y parvenir ; bien d'autres, à sa place, eussent béni la Providence de mettre sur leur route un ennemi dangereux, et n'eussent pas hésité à le reconduire à ses gardiens.

Lui, bien au contraire, se demandait déjà s'il ne lui serait pas possible de mettre dans son jeu Liedje Féléka, et d'en faire un allié, sinon de Ménélick, tout au monis de la Russie.

— Que vas-tu faire maintenant ? répéta-t-il.

— Je ne sais trop !... Retourner à Sokota : je n'y puis penser sans risquer d'être emprisonné et mis à mort : et, d'un autre côté, si je ne me mets esclave moi-même, je ne vois guère de moyens pour moi de vivre, à moins que...

Il s'arrêta, le visage soudainement soucieux et le front creusé par un pli profond qui séparait ses sourcils.

— A moins que ?... interrogea Serge en le regardant...

Le jeune garçon détournait les yeux, et répondit d'un air embarrassé :

— Rien... une idée folle qui m'était passée en tête...

Un silence suivit, au bout duquel il demanda :

— As-tu des nouvelles de la côte ?... Penses-tu que les Italiens seront assez forts pour battre Ménélick ?

A cette question, Serge tressaillit et répondit évasivement ;

— Je ne sais trop... je ne m'occupe pas de politique ; d'ailleurs la caravane dont je fais partie est venue par Massaouah et le territoire français, en sorte que je ne pourrais te donner des renseignements bien précis.

Tout en parlant, il songeait à l'impression bizarre que venait de lui causer la question de son interlocuteur : un pressentiment lui disait que cette question, posée ainsi à brûle-pourpoint, se rattachait peut-être directement à la réticence

constatée quelques instants plus tôt chez son jeune compagnon, et il se demandait si le désir de la vengeance et la misère ne pousseraient pas ce fils de l'ancien roi vaincu dans les bras des Italiens.

Il fut sur le point de l'interroger ; mais son instinct lui dit qu'il valait mieux ne point aborder ce sujet pour le moment, et il se contenta de dire :

— Si tu n'as rien de mieux à faire pour le moment, veux-tu consentir à me rendre un service :

— Je te dois la vie, la liberté et l'honneur... dispose de moi à ta guise, je t'appartiens...

— En chassant l'autruche, je me suis égaré — c'est ce qui m'a permis, d'ailleurs, de venir à ton secours. — Pourrais-tu me conduire à Daffaré ?...

Le jeune garçon eut un mouvement de surprise, et s'exclama :

— Tu vas à Daffaré !...

— C'est-à-dire que c'est là que doit camper la caravane avec laquelle je voyage ; c'est là que j'ai chance de la retrouver.

Le soleil était tombé derrière l'horizon et, subitement, sans transition, ainsi qu'il arrive dans les pays équatoriaux, la nuit avait succédé au jour, une nuit claire et transparente, où le ciel semblait une voûte d'azur, toute scintillante d'innombrables clous d'or.

— Et de Daffaré, interrogea Féléka, où vas-tu ?

— Nous gagnons le Choa, répondit laconique-

ment l'officier; s'il te plaît de rentrer dans ton pays, viens avec moi, et peut-être pourrai-je obtenir de Ménélick quelques adoucissements à ta situation.

Le visage du jeune garçon se rembrunit; un éclair passa dans sa prunelle, et d'une voix rauque, étranglée :

— Je te remercie, répliqua-t-il avec dignité, le fils de Gobasier n'a rien à demander au vainqueur de son père; j'accepte toutefois avec reconnaissance la proposition que tu me fais de t'accompagner. J'aviserai ensuite à ce que je dois faire.

Il regarda autour de lui, examina un instant la position des astres dans le ciel, et, étendant le bras vers sa droite, il dit avec assurance :

— C'est par là qu'il nous faut aller.

XI

RENCONTRE PROVIDENTIELLE !

Cependant, au campement de Ras-Issah, on n'était pas sans inquiétude sur le sort du chasseur d'autruches : la matinée s'était écoulée, et une partie de l'après-midi aussi, sans qu'on le vit revenir.

L'heure du départ était passée depuis longtemps, et le guide, plusieurs fois déjà, était venu trouver dans sa tente, où il rédigeait son journal de route, Benjammino Pazzolli, pour le prévenir qu'en partant si tard, on risquait fort de camper dans la brousse, sans pouvoir atteindre Daffaré ; or, là, on devait rencontrer une nouvelle escorte chargée d'accompagner la caravane jusqu'au lac Assal, et il était à craindre que ne trouvant pas les voya-

geurs au rendez-vous, les soldats du roi Ménélick ne firent demi-tour.

C'était là une considération importante, qui pouvait mettre en péril le résultat de l'expédition ; aussi l'Italien avait-il, avant de prendre une résolution, voulu en conférer avec Van Kneipelt.

Celui-ci, comme bien on pense, était en proie à une angoisse profonde : qu'avait-il pu arriver à Serge, pour que son absence se prolongeât aussi longtemps?... Les guides abyssins avaient si formellement déclaré qu'il ne pouvait y avoir, en cette saison, aucune tribu de Somalis dans les parages qu'il était invraisemblable de croire le jeune homme victime d'une attaque de leur part. En outre, il le savait d'un courage et d'une hardiesse tels que, bien armé et bien monté comme il était, il était capable de lutter avec avantage contre un ennemi même dix fois supérieur en nombre.

N'était-il pas plus raisonnable de supposer qu'emporté par la passion de la chasse, il s'était laissé aller à poursuivre le gibier plus loin qu'il n'aurait cru : de là ce retard.

Il se pouvait aussi, — et cette éventualité paraissait à l'agent du général Grégorieff plus vraisemblable mais aussi plus redoutable que celle d'une attaque de la part des Somalis-Issahs, — il se pouvait aussi que le jeune homme eût été entraîné plus loin que la prudence ne l'eût permis, si loin même qu'il éprouvât quelque difficulté à retrouver son chemin au milieu du désert.

En ce cas, qu'arriverait-il de lui?... Le hasard mettrait-il sur son chemin quelque pasteur de troupeaux susceptible de l'aider à rejoindre la caravane?...

Ses compagnons devraient-ils nourrir cet espoir, ou bien se lancer à sa recherche?... Là encore était une difficulté grave, car on savait bien dans quelle direction il était parti, mais rien ne prouvait que les péripéties de la chasse ne lui eussent pas fait décrire dans la brousse des cercles tels que, tandis qu'on le chercherait d'un côté, il fût précisément du côté opposé.

Et cependant, était-il permis de laisser Serge Obrensky, égaré peut-être au milieu de cette mer de sable, sans rien tenter pour le retrouver?

C'était précisément à cela que songeait Pépoff, lorsque Benjammino Pazzolli, à la suite d'une nouvelle démarche, plus pressante que la précédente, du guide abyssin, vint le trouver.

— Mon cher ami, dit le savant italien, nous ne pouvons attendre plus longtemps; voici deux heures déjà que nous devrions être partis, et vous savez aussi bien que moi, mieux que moi même, qu'il nous est impossible de ne pas être ce soir à Daffaré, sous peine de voir compromise gravement notre expédition.

— Alors! dit le pseudo Van Kneïpelt, nous l'abandonnons?

Et il hochait la tête dans la direction dans laquelle était parti Serge Obrensky.

— Hélas, répliqua l'autre, le guide affirme qu'il faut le considérer comme perdu ; ou bien il a été attaqué par des pillards et mis à mort, ou bien il se sera égaré : aucune de ces deux alternatives ne nous laisse l'espoir de le revoir.

— Attendons encore.

— Quand un homme tombe à la mer, le navire interrompt-il sa route au milieu de la tempête ?...

Van Kneipelt ricana avec amertume :

— L'amour de la science vous rend féroce-ment égoïste, mon cher monsieur Pazzolli.

— J'ai un but que je veux atteindre à tout prix.

— Vous oubliez que sans moi, vous n'eussiez eu aucune chance de l'atteindre.

— Je le reconnais ; mais je n'ai point marché six jours dans les sables pour risquer de revenir sur mes pas ; on nous attend à Daffaré ce soir, il faut que j'y sois. Donc, nous partons.

Et comme l'Italien, ayant prononcé ces paroles d'un ton sec, semblait attendre de la part de son interlocuteur un mot d'acquiescement, le Hollandais, après avoir caressé ses favoris d'un geste réfléchi, répondit :

— Partez donc, et bon voyage...

— Seul ?...

— Seul ; je reste ici jusqu'à ce que j'aie perdu tout espoir de voir revenir M. Abbsen.

— Mais c'est de la folie !

— Si vous voulez, mais c'est ainsi. D'ailleurs,

voyageant seul, j'aurai tôt fait de vous rejoindre, car avec le convoi de bêtes de somme, il vous est impossible d'aller vite, et avant que vous n'ayez quitté l'étape, je serai à Daffaré.

Et, prévoyant une objection nouvelle de la part de l'Italien, il ajouta :

— Inutile de vous dégarnir de force à cause de moi ; mon domestique abyssin me suffira, et, ayant pour nous guider, la trace de la caravane, nous ne courons aucun risque de nous égarer.

Sentant au ton de son compagnon que sa décision était irrévocable, Pazzolli sortit de la tente et donna le signal du départ : une demi-heure plus tard, Van Kneïpelt voyait s'effacer à l'horizon la silhouette du dernier chameau.

Le savant hollandais ne savait certainement pas dire si vrai, en annonçant à son collègue que lui et sa caravane avanceraient lentement. A peine au sortir de Ras-Issah, ils trouvèrent les chemins ravinés par les pluies tombées les jours précédents, au point que les bêtes butaient et perdaient l'équilibre presque à chaque pas.

De distance en distance même, il fallait les décharger et les recharger à nouveau, les caisses glissant à chaque cahot et menaçant de rouler à terre, au risque de se briser.

Et puis, Benjammino Pazzolli fut cause que l'on s'immobilisa pendant près d'une heure lorsqu'on arriva sur une crête d'où l'on pouvait apercevoir le Gubbet-El-Karäh ou gouffre du Diable : c'est

le nom que les naturels du pays ont donné, à cause des nombreux récifs qui en rendent l'accès des plus périlleux, à une petite baie qui termine celle, plus grande, de Tadjourah.

L'Italien ne voulut point s'éloigner sans avoir pris, chose bien excusable de la part d'un explorateur, un certain nombre d'instantanés destinés à lui rappeler le souvenir de ce beau point de vue : et le fait est que, de l'endroit où l'on se trouvait, on avait devant soi, se déroulant à perte de vue, un des plus magnifiques panoramas que puisse contempler un œil humain.

A la clarté bleue des étoiles, les moindres détails se révélaient ; c'était d'abord là-bas, tout là-bas, aux confins de l'horizon, l'étendue immense de la mer, où dansaient, semblables à des feux follets multicolores, les lumières des embarcations de pêche, puis, déchiquetant la côte, de hautes falaises où la brousse mettait des teintes d'un vert sombre et, se déroulant jusqu'au pied des premiers contreforts dont la caravane occupait le sommet, le sable du désert qu'on venait de traverser pendant six jours, vaste solitude sans limite, dont le tapis uniforme, d'un jaune sale, se tachait par endroits de bouquets de palmiers aux fines dentelures.

Quand on s'était remis en route, on avait dû s'engager dans le lit d'un torrent, à peine sec, où se creusaient, par endroits, des mares profondes, dans lesquelles bêtes et gens trébuchaient.

Ensuite, on s'était engagé dans des sentiers à peine frayés, sur un sol volcanique et rocailleux, strié de distance en distance de coulées de lave, sur lesquelles le pied glissait comme sur la glace.

Si bien que lorsque s'aperçurent au loin les toits coniques des premières habitations de Dafaré, il était près de dix heures du soir.

Suivant l'usage, ou du moins suivant la coutume adoptée depuis le commencement du voyage, la caravane fit halte, tandis que le guide, mettant sa mule au trot, prenait les devants, afin de prévenir le chef du village de l'arrivée des étrangers, et de le mettre en demeure de réquisitionner les vivres dont on avait besoin.

Ce n'était qu'à son corps défendant que Benjammino Pazzolli s'était résigné à se séparer de Van Kneipelt : ainsi qu'il a été posé au début de cette histoire, le savant italien ne brillait pas précisément par le courage, et la présence à ses côtés du Hollandais et de son secrétaire lui avait donné jusqu'alors une assurance qui s'était progressivement évanouie depuis le départ de Ras-Issah.

Or, maintenant qu'il se voyait seul au milieu de la nuit, dans ce pays désert, n'ayant avec lui qu'une douzaine de serviteurs abyssins, dont le visage noir et l'accoutrement singulier ne le rassuraient que fort médiocrement, il commençait à regretter ce qu'il considérait, à l'heure présente, comme un coup de tête : il suffisait qu'il fût seul

pour que la malchance créât quelque complication et, se rendant justice, il s'avouait à lui-même qu'il était incapable de résoudre, soit par la force, soit par la ruse, les difficultés qui se présenteraient.

Son appréhension était telle que, bien que depuis le départ du guide, il se fût à peine écoulé le temps nécessaire pour se rendre à Daffaré, Pazzolli s'étonnait déjà de ne pas le voir de retour : son imagination battant la campagne lui montrait le chef de village, non seulement refusant d'accéder au désir du guide, mais encore, alléché par la perspective d'un riche butin, se décidant à venir l'attaquer.

Certes, ses Abyssins, armés de fusils à tir rapide, et les chameliers avec leurs lances et leurs sabres, étaient en nombre suffisant pour résister à une attaque.

Mais, pour cela, il leur eût fallu être commandés par un homme énergique et susceptible de leur donner l'exemple du courage ; or, le membre de l'Institut romain s'avouait parfaitement que de cela il était incapable : jamais de sa vie il n'avait touché un sabre ni un revolver et, bien qu'il portât deux pistolets à sa ceinture et une carabine en bandoulière, il frissonnait à la pensée que les circonstances pouvaient le mettre dans l'obligation de se servir de cet arsenal.

Sa lorgnette à la main, il fouillait la nuit avec anxiété, trépignant d'impatience de ne rien voir

venir du côté de Daffaré : le moindre bruit le faisait frissonner, un chameau qui piaffait, une mule qui s'ébrouait ; et une sueur froide, sous la visière de son casque, mouillait son front.

A côté de lui, immobile et silencieuse, Anita se tenait ; mais ce n'était point du côté de Daffaré qu'elle regardait ; les yeux tournés dans la direction opposée, elle examinait le chemin que l'on venait de parcourir, dans l'espérance d'apercevoir ceux qu'on avait laissés en arrière.

— Il ne revient toujours pas, murmura-t-elle enfin, se parlant à elle-même.

Ces mots mirent une confusion dans l'esprit de Pazzolli ; il crut que sa nièce, sans lui avoir rien dit, partageait son anxiété au sujet du guide envoyé à Daffaré, et, tressaillant, il se retourna vers elle.

— Cela ne te semble pas naturel, n'est-ce pas, qu'il tarde tant que cela ? interrogea-t-il d'une voix légèrement émue.

— Assurément, il devrait déjà être ici... en tout cas M. Van Kneïpelt aurait pu nous envoyer son Abyssin, pour nous dire s'il y avait du nouveau.

L'Italien haussa brusquement les épaules.

— Per Baccho ! qui te parle de Van Kneïpelt ?... C'est du guide qu'il s'agit et dont le retard me fait craindre qu'il ne soit survenu quelque incident fâcheux avec le chef de Daffaré.

— Oh ! mon oncle, riposta la jeune fille, vous

avez tort de vous alarmer ainsi ; il n'y a point de temps perdu et je comprendrais plus que vous vous alarmiez au sujet de nos compagnons de voyage.

— Certes ! je pense à eux, bougonna Pazzolli d'un ton de mauvaise humeur, mais tu me concéderas bien que ce M. Abbsen a bien mal choisi son moment pour aller chasser l'autruche.

Les sourcils d'Anita se froncèrent imperceptiblement et elle répliqua méchamment, faisant une très claire allusion à la couardise de son oncle :

— Il est certain que si M. Abbsen était ici, la lenteur du guide à revenir de Daffaré vous inquiéterait moins.

Comme elle achevait ces mots, des détonations éclatèrent au loin, dans la direction du village où l'on devait passer la nuit.

Benjammino Pazzolli poussa une exclamation étranglée, et saisissant la main de sa nièce :

— Entends-tu ?... fit-il, entends-tu ?...

— Eh ! je ne suis pas sourde, mon oncle. Mais puisque nous voici prévenus, nous n'avons qu'à nous mettre sur nos gardes : nous sommes suffisamment de monde ici, pour tenir les gens du village en respect jusqu'à l'aube. Quand il fera jour, nous verrons à tirer le meilleur parti possible de la situation.

— Nous mettre sur nos gardes, grommela le savant, c'est fort joli ! mais je ne suis point un

homme de guerre, moi, et je veux que le diable me croque si je sais comment je dois m'y prendre.

Haussant les épaules, Anita tourna les talons, et s'en fut trouver les serviteurs abyssins qui, formant un petit groupe à part, causaient avec animation ; en quelques mots, elle leur expliqua ce qu'elle attendait d'eux, et rapidement ils s'occupèrent de mettre la caravane en mesure de résister à l'attaque que faisaient redouter les coups de feu entendus.

Houspillés par eux, et, aussi, talonnés par la peur, les chameliers eurent tôt fait de décharger leurs bêtes et de former avec les bagages un rempart demi-circulaire, derrière lequel il fût possible de soutenir avantageusement un assaut ; en arrière de cette première fortification, le troupeau de chameaux agenouillés dans le sable formait une seconde ligne de défense pour le cas, bien improbable, où l'autre eût été forcée.

En arrière, les chameliers, avec leurs sabres, se tenaient prêts à recevoir l'ennemi, si celui-ci avait réussi à passer sur le ventre des quinze serviteurs abyssins, embusqués derrière les bagages, se servant de ceux-ci, comme de meurtrières, pour passer les canons de leurs fusils à tir rapide.

Point n'avait été besoin de chef, pour leur faire adopter cette disposition de combat, disposition pour ainsi dire classique dans ces contrées, où

les voyageurs courent à tout instant le risque d'être attaqués, pillés et assassinés par les coupeurs de routes.

Tout à fait à l'arrière, au centre de ce cercle imaginaire, dont l'un des secteurs fortifié regardait Daffaré, Pazzolli s'était retiré, et l'on nous croira si l'on veut, mais loin d'être rassuré par ces préparatifs de défense, Benjammino, au contraire, n'en était que plus angoissé : on allait se battre ! et il était seul pour commander à tous ces gens, pour prendre, au besoin, une décision de laquelle pourrait dépendre sa vie !...

Se battre ! Est-ce que c'était son métier ! Il était astronome, lui, homme de science et non homme de combat, et si on lui avait dit, avant de quitter Naples, qu'il lui faudrait conquérir à coups de fusil cette réputation qu'il n'avait point su s'acquérir par son talent, nul doute que la frousse ne l'eût emporté sur l'ambition, et qu'il fût resté tout simplement dans sa petite maison de la voie Appienne.

Tout à coup, comme depuis un grand quart d'heure on était là l'oreille au guet, et sondant de l'œil, en avant de soi, le paysage assombri, voilà que sur le sentier venant de Daffaré, un bruit de galopade effrénée retentit ; d'eux mêmes les Abyssins armèrent leurs fusils, et le claquement sec des batteries dans ce grand silence fit courir un frisson tout le long de l'échine du savant italien.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia-t-il.

Mais comme on allait faire feu sur le cavalier qui venait d'apparaître soudain à un tournant du sentier, voilà que tout à coup un des Abyssins cria :

— Ne tirez pas ! c'est Bourrou !...

Bourrou était le nom du guide qui était parti s'assurer des intentions du chef de Daffaré, et Pazzoli, sortant soudainement de sa torpeur, se précipita au-devant de lui, pour avoir des nouvelles.

En quelques mots, l'homme expliqua que les habitants du village, croyant avoir affaire à des soldats italiens envoyés pour surprendre Ménélick, avaient refusé d'écouter les explications qu'il voulait leur donner et que même, cômme il insistait auprès du chef, pour qu'il usât de son influence, quelques-uns lui avaient envoyé des coups de fusil.

Puis, jetant sur les préparatifs de défense un regard satisfait, Bourrou ajouta en s'adressant à Pazzoli :

— Tu as bien fait de prendre tes précautions, car, sachant la caravane à proximité du village, ils doivent être sur mes pas pour t'attaquer.

Et croyant s'apercevoir que ces paroles ne provoquaient sur son interlocuteur qu'un enthousiasme fort médiocre, il dit d'un ton ferme :

— Sois tranquille, s'ils sont les plus forts, nous saurons tout au moins en tuer beaucoup avant

de mourir, et ça leur donnera à réfléchir pour ceux qui viendront après nous.

Et, de fait, comme il achevait ces mots, voilà que dans la nuit, à une centaine de mètres du campement, des ombres surgirent soudain de la brousse.

— Ce sont eux... ce sont eux!... bafouilla Pazzoli.

— Que vas-tu faire ? interrogea Bourrou qui, sauté en bas de sa mule, tourmentait nerveusement la crosse de son fusil. Veux-tu tenter de parlementer avec eux... veux-tu retourner en arrière... ou bien veux-tu te battre ?

A cette triple question, le savant ne savait guère que répondre.

Parlementer ? mais du moment que ces gens ne voulaient point laisser passer les Italiens, il eût été mal venu à prendre la parole dans sa langue maternelle — la seule qu'il connût.

Rebrousser chemin ? mais de quel front reparaitre devant ses collègues de Naples, et comment oser raconter que, devant la première difficulté à vaincre, il avait reculé ! Sans compter que peut-être jamais, au cours de son existence, ne se représenterait si belle occasion de sortir de l'obscurité dans laquelle il végétait.

Combattre ? ah ! pour cela non... mieux valait tourner les talons, envoyer au diable ses rêves ambitieux, dût-il, pour sauver son amour-propre, raconter les choses les plus invraisemblables du monde.

Et puis, combattre, c'est très joli à dire, mais encore fallait-il prendre le commandement de ces gens, et du diable s'il s'en sentait capable ! affaibli, ahuri, éperdu, il n'eût certainement pas su quel ordre donner.

Cependant, durant qu'il demeurait là, indécis, perplexe, silencieux, les ombres qui avaient surgi de la brousse, à cent mètres de là, s'étaient rapprochées, et maintenant, à quelques pas à peine, formaient devant le camp une ligne serrée de combattants, dont on voyait les armes reluire à la clarté lunaire : encore quelques instants d'incertitude et ces gens-là fondaient sur la caravane.

Tout à coup, sur le flanc ouest du campement, plusieurs hommes apparurent, et les Abyssins, croyant à un mouvement tournant de l'adversaire, firent feu.

Alors, tandis qu'ils rechargeaient leurs armes, on vit les hommes en question accourir au pas de gymnastique, et au fur et à mesure qu'ils approchaient, il était facile de distinguer parmi eux une silhouette vêtue d'un costume européen.

— Ne tirez pas, ne tirez pas, cria Pazzoli au comble de la joie, croyant reconnaître ses compagnons de voyage.

Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsque, ces gens ayant enjambé le rempart formé par les bagages, il se trouva soudainement en présence d'un grand diable, formidablement moustachu de

rouge, qui lui dit en italien, mais avec un fort accent britannique :

— All right!... je crois, monsieur, que j'arrive à temps.

Ebahi, le savant italien considérait son interlocuteur, semblant se demander d'où il sortait, qui il était et ce qu'il venait faire.

— Sir William Burnett, fit l'Anglais en se présentant, lieutenant aux cipayes de Sa Majesté la reine d'Angleterre.

Pazzolli salua et Anita, d'une petite inclinaison de tête, rendit le salut que l'officier lui adressait.

Puis, brusquant la situation, celui-ci ajouta :

— Si vous voulez me le permettre, monsieur, je m'en vais parlementer avec ces gens... J'ai l'habitude de ces incidents et sais comment il faut s'y prendre pour mener à bien les négociations diplomatiques de ce genre.

Il parlait avec une intonation gouailleuse qui en imposait à Pazzolli, sans compter que, s'il ne se fût retenu, celui-ci eût béni, tout haut, son patron, de faire intervenir si à propos un auxiliaire d'énergie et d'initiative, capable de le tirer de ce mauvais pas.

Sans attendre que l'Italien lui en donnât l'autorisation, l'Anglais s'était avancé hardiment vers la barricade formée par les bagages amoncelés en avant de la caravane, les avait enjambés, et, les mains dans les poches de sa blouse de chasse, se

dirigeait vers les indigènes, qui formaient tout autour un cercle menaçant.

Stupéfaits de cette crânerie, les gens le laissaient s'avancer, sans songer à faire usage de leurs armes, se demandant si celui qui venait ainsi les trouver, au mépris de la prudence la plus élémentaire, n'appartenait point à quelque race spéciale supérieure, pour ainsi dire divine.

Quand il ne fut plus qu'à quelques pas d'eux, il s'arrêta, et d'une voix de tonnerre, demanda en anglais :

— Le chef du village est-il là?

Il y avait une telle autorité dans son langage, qu'une ombre se dressa et fit un pas en avant.

— C'est toi le chef? interrogea Walter Bright.

— C'est moi, que me veux-tu?

— Ceci.

D'un bond, l'Anglais s'était précipité sur l'indigène, et avant que celui-ci pût faire retraite, il l'avait empoigné et, lui passant le bras gauche autour du cou, lui mettait sous le nez son revolver soudainement tiré et armé :

— Un geste de tes gens! cria-t-il de manière à être entendu de tous, et je te casse la tête...

Des hurlements s'élevèrent, et des bras menaçants brandirent des lances, des javelines, mais nul ne bougea.

Alors, le tenant toujours par le cou, sans discontinuer de le garder en respect par le canon de son revolver, l'Anglais l'amena à quelques pas des

gens du village, non loin du retranchement derrière lequel la caravane se tenait à l'abri, et le contraignant à s'asseoir, prit lui-même place dans la brousse, en face de lui.

— Voyons, fit-il en jouant nonchalamment avec son arme, peux-tu m'expliquer ce qui se passe ? Depuis quand le négous est-il ennemi des Européens et leur ferme-t-il, à coups de fusil, l'entrée de son royaume ?

A cette question, très nettement posée, l'autre répondit non moins nettement qu'il y avait Européens et Européens... que l'attitude des Italiens forçait les villages frontières à une surveillance scrupuleuse, et que des caravanes ayant été signalées comme devant passer au Choa pour fournir des armes aux ennemis intérieurs de Ménélick, celui-ci avait donné des ordres pour qu'on ne livrât passage à ceux qui se présenteraient qu'après s'être assuré de leurs intentions.

— Et tu appelles ça... s'assurer des intentions des gens... que de les recevoir à coups de fusil ! ricana Walter Bright.

— Pourquoi l'homme envoyé vers moi s'est-il enfui ? riposta l'autre. Quand on n'a pas de mauvais desseins, on répond... on ne prend pas la fuite...

— C'est pourtant un homme de ton pays...

— Soit ; mais il y a des traîtres partout... chez nous comme chez toi... et tous les gens d'Abysinie ne sont pas des amis du négous. Les Italiens me sont suspects.

— Mais que me parles-tu d'Italiens, interrompit brusquement Walter Bright, est-ce qu'il en est question?... Ton empereur n'est pas, que je sache, en guerre avec l'Angleterre, et je suis Anglais.

L'indigène le regardait d'un air méfiant.

— Veux-tu visiter nos bagages? poursuivit l'Anglais, je m'engage à te les abandonner si tu y trouves la moindre chose suspecte. D'ailleurs, tu peux nous faire escorter jusqu'auprès de Ménélick, et tu verras si nous nourrissons contre lui le moindre mauvais dessein... Nous allons construire un monument qui lui permettra de lire dans les astres si le Ciel doit lui être favorable, et s'il a chance de jeter à la mer les Italiens assez audacieux pour ambitionner de lui prendre son royaume...

Le chef du village, à cette déclaration très nette et faite d'un ton plein de franchise, avait changé d'attitude : la méfiance hostile que reflétait son visage avait disparu, et une lueur de vraie curiosité, mêlée d'une certaine appréhension, brillait dans ses prunelles noires.

— Crois-tu vraiment que cette chose soit possible? demanda-t-il.

— Les Anglais n'ont jamais trompé personne, répondit Bright avec une assurance qui en imposa à son interlocuteur; d'ailleurs, ce n'est pas à toi d'apprécier la chose, mais à l'empereur.

L'autre inclina la tête, forcé de reconnaître la logique de ces paroles.

— D'ailleurs, reprit l'Anglais, ces gens ne viennent pas par Massouah, qui appartient aux Italiens, mais par Obock, qui est aux Français... et les Français sont les amis de Ménélick.

L'indigène réfléchit quelques minutes encore, puis, tendant la main à Walter Bright en signe d'amitié :

— C'est bien, dit-il avec gravité, que veux-tu ?

— Un emplacement près de ton village, pour établir le campement durant la nuit et, contre argent bien entendu, les provisions nécessaires aux hommes et aux animaux.

— Tu choisiras toi-même la place qui te conviendra... et quand tu arriveras, tu n'auras qu'à demander ce qui te conviendra.

Là-dessus, l'Abyssin se leva, serra une fois encore la main de l'Anglais qui avait remis son revolver dans sa gaine et, tournant les talons, s'en fut rejoindre ses hommes.

— All right ! murmura Walter Bright en voyant filer dans la brousse les indigènes, à la suite de leur chef, voici une affaire bien conduite.

Il alluma un cigare et revint à petits pas vers le campement ; derrière le retranchement, haussé sur une malle pour pouvoir le dominer un peu, Benjammino Pazzolli, la lorgnette aux yeux, n'avait cessé d'examiner le groupe formé par l'Anglais et l'indigène.

— Eh bien ? interrogea-t-il anxieusement lorsque Bright l'eut rejoint...

— J'ai arrangé les choses... mais ça n'a pas été facile, car votre diable de guide les avait pas mal embrouillées... et puis, ces gens ne veulent à aucun prix entendre parler des Italiens.

Le visage du savant s'assombrit.

— Mais alors... balbutia-t-il.

L'Anglais lui posa amicalement la main sur l'épaule.

— Puisque je vous dis, mon cher monsieur, que c'est arrangé...

Il avait pris, pour dire cela, un petit ton protecteur qui fit légèrement froncer les sourcils d'Anita; la jeune fille, sans qu'elle pût se rendre compte du pourquoi, n'éprouvait pour le nouveau venu qu'une sympathie très médiocre; même elle ne lui avait aucune reconnaissance pour le service qu'il venait de rendre à la caravane.

— Voulez-vous, cher monsieur, donner l'ordre du départ, demanda Walter Bright; il se fait tard et, d'après ce que m'a dit le chef du village, il y a encore une petite heure de marche d'ici Daffaré.

Le savant, au comble de la joie, appela le guide auquel il donna ses instructions, et tandis qu'on rechargeait les bêtes, Bright expliqua :

— C'est une vraie chance que le hasard m'ait amené par ici juste à point pour vous tirer d'un mauvais pas... car, entre nous, les gens de Daffaré étaient très montés contre vous...

Il promena autour de lui un regard rapide, inquisiteur, étonné et un peu inquiet, ajoutant :

— Mais aussi quelle imprudence de vous engager si avant dans le pays, seul avec une jeune fille, sans avoir même un compagnon capable de vous prêter son appui moral...

Pazzolli leva les bras au ciel.

— Ah! ne m'en parlez pas!... j'ai des compagnons!... mais l'un s'est égaré à la chasse, comme nous étions campés à Ras-Issah, et l'autre est resté en arrière pour l'attendre.

Un petit soupir s'échappa des lèvres de l'Anglais; il avait craint un moment de s'être trompé et de n'avoir pas affaire à ceux qu'il cherchait; maintenant, il était rassuré, les deux compagnons demeurés en arrière ne pouvaient être que Serge Obrensky et cet imbécile de savant hollandais dont lui avait parlé Caracallo.

Seulement, ce retard allait compliquer les choses et retarder peut-être la mise à exécution du plan qu'il avait formé. A quoi bon faire attaquer le camp par les Somalis, du moment que celui dont il voulait se débarrasser ne s'y trouvait pas?

Voilà à quoi il songeait, en suivant au pas de sa mule le sentier de Daffaré, derrière Pazzolli et sa nièce cheminant côte à côte; il est vrai que l'heure fixée pour le guet-apens était celle qui précède le lever du soleil. A cet instant, il est reconnu que l'homme dort plus profondément que pendant tout le reste de la nuit; c'est l'heure que choisissent d'ailleurs toujours, pour commettre leurs méfaits, les coureurs du désert.

Or, il n'était pas encore minuit et d'ici là, quatre heures devaient s'écouler, durant lesquelles les retardataires pouvaient rejoindre; s'étant ainsi réconforté lui-même, l'Anglais poussa sa mule de manière à se rapprocher de Pazzolli, avec lequel il entama la conversation : il lui conta la même fable qu'il avait contée à Maucombe, se faisant passer pour un officier anglais fanatique de la chasse et qui employait son congé à courir l'Abyssinie, afin d'augmenter la collection de fourrures de fauves, commencée par lui dans les Indes.

— J'avais dressé ma tente à quatre kilomètres d'ici, expliqua-t-il, lorsque j'ai entendu des coups de feu. C'étaient ceux que les gens de Daffaré tiraient contre votre guide; or, au désert, des coups de feu, c'est toujours grave, et la prudence exige qu'on se rende compte sans tarder; j'ai plié ma tente et... vous savez le reste...

Pazzolli lui tendit la main, disant d'une voix sincèrement émue :

— C'est un service que je n'oublierai pas... soyez-en certain, cher monsieur, et s'il est en mon pouvoir de vous être utile... ou agréable...

Walter Bright inclina la tête et fit entendre un petit ricanement moqueur :

— Oh ! utile... mon cher monsieur... répondit-il; un homme comme moi vit dans le désert, comme vous dans un observatoire, et je ne vois guère...

S'interrompant brusquement :

— Ah ! par exemple, si, vous pourriez m'être agréable !... Je n'ai plus de thé... et si par hasard vous pouvez renouveler ma provision, contre finances, bien entendu.

— C'est-à-dire, s'écria l'Italien, que si vous ne voulez pas me désobliger, vous accepterez une partie de ce que nous avons emporté... vous verrez, il est excellent... c'est l'ambassadeur d'Angleterre à Rome qui a tenu absolument, avant mon départ, à m'en faire cadeau... d'ailleurs, je vous y ferai goûter tout à l'heure... car j'espère bien que vous n'allez pas nous quitter si brusquement... puisque nous sommes cause que vous avez plié votre tente, est-ce trop exiger que d'espérer que vous voudrez bien la dresser, cette nuit, à côté de la nôtre ?

— Trop aimable, balbutia l'Anglais en inclinant la tête pour remercier d'une invitation si courtoise.

Comédien comme il l'était, il conservait un visage impassible, en dépit du contentement que venaient de lui causer ces paroles ; les choses s'arrangeaient encore mieux qu'il n'eût osé l'espérer, puisqu'il avait maintenant, non pas un prétexte, mais une raison excellente pour camper avec ceux qui devaient être attaqués.

Que les retardataires rejoignissent et le plan pouvait être considéré comme exécuté.

En arrivant à Daffaré, il poussa la complaisance

jusqu'à vouloir se charger lui-même du choix du terrain sur lequel on devait passer la nuit ; ainsi qu'il expliqua à Pazzolli, on ne se trouvait pas dans des circonstances ordinaires ; bien qu'il eût tout lieu de croire à la bonne foi des habitants du village, il était préférable d'agir avec prudence et de prendre ses précautions, en s'installant dans une position stratégique où l'on fût à même de résister victorieusement à une attaque.

Au fond, ce qu'il cherchait, c'était une position qui facilitât aux Somalis leur agression, tout en empêchant, au contraire, les gens de Daffaré d'arriver à la rescousse ; c'est pourquoi il fit organiser le camp de telle façon que les bagages, accumulés du côté du village, sous prétexte de servir de retranchements, fussent un obstacle sérieux à tout secours arrivant de ce côté ; le camp était ouvert du côté de la campagne, et ce fut par là qu'il conseilla à l'Italien de faire dresser sa tente et celle de sa nièce, comme étant l'endroit le plus éloigné d'une surprise possible.

Quant à lui, il fit dresser la sienne à l'opposé, derrière le retranchement, voulant, disait-il, être au premier rang, pour le cas où quelque incident se produirait ; en outre, afin d'impressionner les indigènes, il hissa au sommet de la plus forte perche un pavillon anglais.

— Les couleurs de la reine, dit-il avec assurance, vous protégeront peut-être mieux que ne le pourraient faire votre carabine et vos lances...

La vérité — on se le rappelle — c'est qu'Amilcar Caracallo lui avait conseillé ce moyen pour se protéger lui-même contre les agressions des Somalis.

Une demi-heure après l'arrivée à Daffaré, le camp était plongé dans l'obscurité ; les indigènes dormaient déjà, à l'exception des serviteurs abyssins qui montaient la garde du côté des bagages, et sous la tente de Benjammino Pazzolli, Walter Bright dégustait une tasse de thé excellent, préparé et servi par Anita, tandis que l'Italien, assis en face de lui, racontait son odyssée avec une façon de qu'augmentait le sentiment d'une sécurité relative.

— Oui... oui, disait l'Anglais en chassant devant lui, en volutes bleues, la fumée de son cigare, c'est une grande et noble mission que la vôtre, et si vous atteignez votre but, ce sera un résultat dont l'Italie pourra s'enorgueillir à juste titre.

Le visage de Pazzolli était rayonnant ; pour un rien il eût embrassé l'Anglais.

— Vous savez, fit-il, pour peu que ce voyage vous paraisse intéressant et qu'il vous plaise de nous honorer de votre compagnie...

— Trop aimable, en vérité, interrompit Walter Bright ; mais nous autres, chasseurs, sommes d'humeur assez indépendante..., sans compter que nous ne pouvons avoir d'itinéraire fixé d'avance, contraints que nous sommes de suivre le fauve que nous poursuivons...

Et à l'appui de son dire, il se lança dans le récit d'une de ses dernières chasses dans l'Inde : il s'agissait, cette fois, d'une famille de tigres qui dévastait toute la campagne aux environs de Bombay, où il tenait garnison ; les troupeaux, les indigènes eux-mêmes étaient la proie des fauves depuis des mois et des mois... lorsque quelques officiers de cipayes eurent l'idée d'organiser une battue.

Fût-ce une coïncidence, fût-ce parce que les fauves eurent le pressentiment de se trouver, cette fois, en présence d'adversaires résolus — cette hypothèse, l'Anglais ne l'émit qu'avec un sourire d'incrédulité — toujours est-il que le matin même où les lieutenants de cipayes entrèrent en chasse, les tigres abandonnèrent la contrée ; les chasseurs ne les tinrent pas quittes à si bon compte et les suivirent, si bien qu'au bout de trois jours, ils avaient déjà fait un raid d'une soixantaine de lieues, lorsque...

En ce moment, le guide se précipita dans la tente, portant sur son visage toutes les traces d'un émoi profond.

— Seigneur, dit-il à Pazzolli, voici ton compagnon qui arrive...

— M. Abbsen ? demanda Anita avec une vivacité dont elle ne fut pas maîtresse.

— Non ; car le cavalier que je viens d'apercevoir dans la nuit est monté sur une mule, tandis que le jeune homme était à cheval, ce matin...

L'Italien était sorti, tout radieux, car la présence d'un Européen de plus avec lui, dans la situation critique où l'on se trouvait, n'était pas pour lui déplaire; Walter Bright l'avait suivi, impassible en apparence, mais fort perplexe, au fond, de ne pas voir arriver celui qu'il avait espéré rencontrer dans la caravane.

Il frotta une allumette-bougie pour consulter sa montre : il était la demie de minuit et les Somalis-Issahs devaient attaquer avant le lever du soleil ; on avait encore une couple d'heures devant soi. Mais si, d'ici là, le jeune homme n'avait pas rejoint, que faudrait-il faire ?

Voilà la question que se posait l'Anglais et à laquelle il lui était impossible de répondre, car, d'un côté, il lui était assez difficile d'empêcher que l'attaque projetée eût lieu ; on se souvient que, pour écarter tout soupçon, Bright et Caracallo avaient fait avertir les Somalis d'une manière détournée et, une fois lancés, les coureurs du désert ne voudraient assurément rien entendre.

D'un autre côté, n'était-il pas contraire à ses intérêts de faire piller et massacrer une caravane qui pouvait lui être de quelque utilité, par la suite, du moment que, le coup manqué, il lui faudrait pénétrer plus avant dans le pays et attendre qu'une occasion favorable se présentât de mettre à exécution ses sinistres projets ?

Et puis, il y avait quelque chose qui le chiffonnait : instinctivement et logiquement aussi, il sen-

tait que Caracallo donnerait beaucoup pour se débarrasser de lui, qu'il était porteur de certain papier en possession duquel l'Italien devrait être fort désireux de rentrer et que, dans une bagarre telle que celle qui se préparait, une balle intelligente est bien vite envoyée.

Or, s'il risquait volontiers sa peau, dans l'espoir d'atteindre au but visé depuis plusieurs mois, il éprouvait quelque répugnance à le faire, alors qu'il était certain à l'avance d'un insuccès...

Et c'est à cela qu'il réfléchissait mentalement, lorsque tout à coup la voix de Pazzolli l'arracha à ses réflexions.

— Mon cher monsieur, disait le savant, permettez-moi de vous présenter mon ami Van Kneipelt, délégué de l'Académie de Harlem au Congrès scientifique de Naples et choisi par ce même congrès pour m'accompagner dans ma mission en Abyssinie.

L'Anglais inclina la tête et avançant la main :

— Enchanté, cher monsieur Van Kneipelt, enchanté, vraiment.

L'autre tressaillit imperceptiblement, l'oreille surprise du son de cette voix ; il lui semblait qu'il y avait dans cette intonation quelque chose qui ne lui était pas inconnu, que cette voix éveillait au fond de son tympan un écho très lointain, mais si lointain même, si indécis, que, ma foi, il se pouvait très bien faire qu'il fût victime d'une erreur.

Pazzolli, ayant présenté l'un, présenta l'autre.

— Mon cher Van Kneipelt, monsieur, sir William Burnett, lieutenant aux cipayes de Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne, m'a tiré d'un très mauvais pas : figurez-vous que... Mais venez donc dans ma tente, je vous conterai cela, pendant que vous boirez une tasse de thé, en mangeant un sandwich..

— Ma foi, ce n'est pas de refus, répondit le pseudo-Hollandais... car je meurs littéralement de faim...

Au fond, il ne disait pas la vérité ; une anxiété trop grande le tenaillait relativement à Serge Obrensky, pour qu'il se préoccupât de savoir s'il avait faim ou non, mais il voulait voir en pleine lumière le visage du nouvel ami de Pazzolli.

Pourquoi? lui-même n'eût su le dire... mais c'était ainsi ; son métier l'avait habitué à ne négliger aucun détail et à ne rester jamais sous le coup d'une surprise, si peu fondée, si passagère fût-elle.

A peine en entrant dans la tente de Pazzolli, il jeta, à travers ses lunettes bleues, un regard de côté vers l'Anglais et eut un imperceptible haut-le-corps ; il venait de reconnaître, en dépit de son déguisement et de ses postiches, l'un des deux voyageurs aux recherches desquels, dans le train de Pétersbourg, il avait soustrait Serge Obrensky.

XII

LE GUET-APENS

Depuis une grande demi-heure, Van Kneipelt avait regagné sa tente, après avoir reconduit jusqu'à la sienne le soi-disant officier de cipayes, aux récits de chasse duquel il venait de s'ébaubir une heure durant, en compagnie de Pazzolli et de sa nièce.

Certes, si Walter Bright eût pu concevoir des doutes au sujet de ce Hollandais dont Amilcar Caracallo lui avait parlé en termes si méprisants, ces doutes eussent disparu, rien qu'à voir l'admiration profonde et l'effroi enfantin peints sur le visage du placide homme du Nord, tandis que le chasseur de fauves contait ses exploits.

Tout ce que l'agent du général Grégorieff avait pu mettre de naïveté, de bêtise, dans ses traits,

il l'y avait mis, de manière à donner le change à l'ennemi sur sa véritable personnalité.

Oh ! oui, il l'avait bien reconnu du premier coup d'œil ; c'était bien lui, le plus grand des deux hommes en face desquels il avait mangé un morceau au buffet de Twer, celui en lequel il avait découvert l'agent de l'ambassade anglaise, auquel il avait eu affaire deux ou trois ans auparavant.

Il était là, en Afrique !... On le rencontrait juste au moment où l'on allait pénétrer en Abyssinie !... Qu'est-ce que cela signifiait ? Quelles nouvelles embûches cela cachait-il ?... Malgré les précautions prises, la personnalité de Serge Obrensky avait-elle donc été découverte et sa piste retrouvée ?

Cela devait être et la présence du soi-disant officier de bersaglieri sur le bateau qui les avait amenés de Naples, ne contribuait pas peu à ancrer cette supposition en son cerveau...

Eh bien ! si cela était, tant mieux !... oui, tant mieux ! Il y aurait lutte et au moins serait rompue la monotonie de ce voyage, monotonie qui lui laissait trop le temps de songer au passé et de ruminer dans sa cervelle une foule d'idées plus sombres et plus sinistres les unes que les autres...

Tout de suite, en se rendant de la tente de Pazzolli à la sienne, Pépoff avait remarqué la manière dont était dressé le camp, et en lui-même, il s'était dit que le soi-disant officier anglais avait dû passer par là, pour avoir élevé le retranche-

ment du côté où il n'y avait plus rien à craindre, c'est-à-dire du côté du village, et en laissant à découvert, du côté de la campagne, la caravane, ainsi à la merci d'un ennemi peut-être à proximité.

Mais, il s'était dit que peut-être allait-il chercher midi à quatorze heures et que ces dispositions pouvaient tout aussi bien être imputées à l'impéritie qu'à la malveillance ; il lui était, bien entendu, impossible de soupçonner le plan de ses adversaires et de supposer qu'une tribu sauvage et sanguinaire était prête à lui tomber sur le dos.

Ce qui le tenait éveillé, pour l'instant, c'était l'inquiétude en laquelle le mettait l'absence de Serge ; s'il avait quitté Ras-Issah, c'était parce que son serviteur abyssin lui avait fait entrevoir l'espoir de retrouver son secrétaire à Daffaré ; peut-être le chasseur avait-il été entraîné par le gibier qu'il poursuivait précisément dans la direction du village et avait-il estimé plus rapide de s'y rendre directement, plutôt que de revenir sur ses pas pour retrouver la caravane, qu'il savait devoir camper à Daffaré, durant la nuit.

Aussi, en arrivant, sa désillusion avait-elle été grande d'apprendre que Serge n'avait pas reparu ; et maintenant, il tenait conseil avec lui-même pour savoir ce qu'il devait faire ; devait-il poursuivre son chemin ? devait-il abandonner la caravane pour se lancer seul à la recherche du jeune homme ? ou bien, considérant celui-ci comme

perdu, devait-il revenir sur ses pas, retourner en Russie et mettre le gouvernement au courant de la disparition de son messenger ?

Entre le premier et le dernier de ces partis, il en était un, moyen, celui-là, auquel la logique lui commandait de s'arrêter : c'était le second, celui qui consistait à revenir sur ses pas et, prenant Ras-Issah comme centre, à rayonner dans la contrée, jusqu'à ce qu'il eût, sinon retrouvé celui qu'il cherchait, du moins recueilli sur lui des nouvelles certaines ; alors seulement, ayant la quasi-certitude de sa mort, il pourrait aller rendre compte au général Grégorieff de ce qui s'était passé et lui demander de nouveaux ordres.

Or, tandis qu'il était là, réfléchissant, voilà que, tout à coup, il entendit un concert d'exclamations qui s'élevait autour de sa tente et, étant sorti sur le seuil pour se rendre compte de ce qui se passait, il aperçut une silhouette européenne que plusieurs chameliers indigènes entouraient.

— C'est vous, monsieur Abbsen ! s'exclama-t-il en s'élançant avec une vivacité tout opposée à sa placidité accoutumée.

— Oui, mon cher monsieur, fit le jeune homme en courant à lui, les mains tendues... Vous avez été inquiet, n'est-ce pas?...

— Comme bien vous pensez, répondit l'autre sans prendre les mains qui lui étaient présentées... Je suis resté à Ras-Issah, d'où j'arrive il y a une heure à peine, pour vous attendre, et M. Pazzolli

lui-même, quelque intérêt qu'il eût à arriver à Daffaré, a retardé son départ jusqu'au dernier moment...

— Combien je regrette, mon cher maître ! fit Serge en s'acheminant vers la tente du faux savant hollandais ; mais quand je vous aurai mis au courant de ce qui m'est arrivé...

Il s'interrompit, arrêté brusquement et promenant autour de lui un regard surpris :

— Singulière disposition que l'on a donnée au campement, observa-t-il ; ne trouvez-vous pas, mon cher maître ? On se barricade contre le village, duquel on n'a rien à craindre, et l'on est à découvert du côté de la campagne, d'où l'on peut toujours redouter une attaque...

— Oh ! moi, vous savez, riposta bonassement Van Kneipelt, je ne suis guère compétent en la matière ; une fois sorti de mes papillons, je ne comprends rien à ces choses de guerre... et vous-même, mon cher enfant, je suis fort surpris de vous voir blâmer ainsi une disposition stratégique prise par quelqu'un du métier.

Ce disant, sans affectation, il l'entraînait, tandis que Serge, ahuri, répétait :

— Quelqu'un du métier !...

L'agent ne répondit pas ; il venait de pressentir plutôt qu'il n'avait aperçu vraiment, derrière la toile de sa tente, le soi-disant officier anglais, où il le devinait aux écoutes, et il ne tenait pas, si Serge devait se laisser aller à quelque écart de

langage, à ce que cet espion en fit son profit.

Ce ne fut que lorsqu'ils furent en tête à tête qu'il lui dit d'un ton détaché :

— Je vous croyais tout le temps dans les étoiles, mon cher enfant, et étais loin de me douter que vous eussiez des connaissances si techniques concernant l'art de la défense.

Un peu confus, le jeune homme répliqua :

— Mon Dieu ! mon cher maître, point n'est besoin d'avoir des connaissances bien techniques ; un peu d'observation et de réflexion suffisent...

— Peut-être ; en tout cas, permettez-moi de vous dire, — mon âge m'autorise à vous parler ainsi, — qu'il ne faut jamais causer sans savoir... Ainsi, cette disposition du campement que vous blâmiez est due à l'attitude des habitants de Daffaré, avec lesquels on a échangé des coups de fusil.

— Ah ! diable ! fit Serge.

— Mais tout cela est arrangé, et maintenant...

Il s'interrompit, apercevant soudain, sur le seuil de la tente, une silhouette qu'il n'avait pas vue tout d'abord.

— Quel est celui-là ? demanda-t-il.

— C'est vrai !... j'avais oublié : c'est un pauvre diable que des coureurs du désert emmenaient comme esclave et que j'ai arraché de leurs mains ; par contre, il m'a conduit jusqu'ici, chose que j'aurais été bien incapable de faire, étant perdu...

Il ajouta après une pause :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je le garderai avec moi...

— Comme domestique?

— Non, se hâta de répondre Serge, qui avait vu les sourcils de Feléka se froncer, comme guide ; il est du pays et pourra nous rendre quelque service.

Puis, s'interrompant pour étouffer un bâillement :

— Avec votre permission, mon cher maître, je vais me coucher, car depuis ce matin que je suis à cheval, je suis littéralement brisé...

La tente qu'habitaient les deux hommes était, par un lambeau de toile, partagée en deux : la première partie, celle dans laquelle se trouvait pratiquée l'ouverture servant de porte, était occupée par Serge ; l'autre, celle du fond, était occupée par Pépoff : de la sorte, ils étaient ensemble, tout en conservant, cependant, leur indépendance d'allure.

Le soi-disant savant hollandais s'étant retiré chez lui, le jeune homme se jeta sur sa couchette, tandis que Feléka s'étendait sur le sol, enroulé dans une couverture, et bientôt un ronflement sonore prouva que le chasseur était parti dans le beau pays des rêves...

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la toile qui servait de cloison entre les deux parties de la tente se souleva et que la tête de Pépoff parut.

— Il dort ? demanda-t-il à voix basse à Feléka, qui s'était redressé sur son coude et le regardait.

Le jeune garçon se leva, se pencha vers le dormeur et, après avoir écouté la respiration calme et régulière, répondit affirmativement d'un signe de tête ; alors Pépoff s'avança avec précaution, et s'adressant à Feléka :

— Il s'agit de le porter de l'autre côté, dit-il ; empoigne-moi ça par là et soulève-le du sol.

Il avait saisi la couchette et, avec sa force herculéenne, la portait presque à lui tout seul, ne laissant à l'autre que le soin de la tenir par le pied ; telle était la lassitude de Serge qu'il ne bougea pas plus qu'une pièce de bois et qu'il se trouva dans la partie de la tente réservée à son compagnon, sans s'être le moins du monde aperçu du changement.

Comme un chien fidèle, Feléka se coucha près de la couchette de Serge et Pépoff apporta la sienne à l'entrée.

— Comme ça, murmura-t-il d'un ton satisfait, je suis plus tranquille...

Puis, sa physionomie changea d'expression, ses lèvres se crispèrent dans une moue terrible, ses regards s'attachèrent, pleins de haine, sur la cloison de toile derrière laquelle le jeune homme dormait paisiblement.

— Et dire, gronda-t-il, qu'il faut que ce soit moi qui le veille, qui le défende, lui... lui, Serge Obrensky!...

Il s'assit sur le pied de la couchette, grommelant d'inintelligible façon ; mais sa voix, son attitude, tout prouvait qu'il était en proie à une colère concentrée ; peu à peu, cependant, le calme revint en son esprit, ses idées prirent un autre cours et il murmura :

— Cet imbécile de Pazzolli est capable d'accepter Walter Bright comme compagnon de voyage ! Il ne manquerait plus que ça... d'un autre côté, quelle raison pour s'y opposer ?... Après tout, peut-être cela vaudrait-il mieux ainsi ; mieux vaut avoir son ennemi sous la main pour le surveiller... mais il faudra le mettre sur ses gardes.

En disant cela, il avait un petit hochement de tête vers le fond de la tente.

Il se leva, comme cédant à une préoccupation intérieure, sortit d'un pas et regarda autour de lui : tout était calme et silencieux, la lumière qui jusqu'alors avait brillé dans la tente de l'Anglais était éteinte et, en dehors du camp, la brousse s'étendait déserte, à perte de vue ; du côté de Daffaré, rien ne faisait prévoir une surprise.

Tout respirait la tranquillité, la sécurité ; alors Pépoff rentra, murmurant :

— Nous verrons demain...

Et se jetant sur sa couchette, il ne tarda pas, lui aussi, à s'endormir. Il était fort fatigué de sa journée et il avait hâte de prendre quelque repos — ne fût-ce que durant une heure — pour être prêt à affronter les événements qui lui semblaient

devoir corser la journée suivante ; et bientôt ses ronflements ne tardèrent pas à se mêler à ceux qui sortaient de l'autre partie de la tente.

Ah ! si avant de s'endormir, Pépoff eût eu l'idée de se lever et de sortir un moment, peut-être n'eût-il point laissé si aisément le sommeil clore ses paupières, peut-être eût-il trouvé singulière l'insomnie du chasseur anglais, fumant son cigare à la clarté des étoiles et le fumant précisément aux environs de la tente, dans laquelle le pseudo-Hollandais et son non moins pseudo-secrétaire étaient campés.

On eût dit, en effet, qu'avec son instinct de limier, Walter Bright avait pressenti l'instant où il pourrait — sans risque de mauvaise rencontre — se risquer hors de sa tente et venir s'assurer, sinon *de visu* du moins *de auditu*, que le guet-apens préparé par lui surprendrait en plein sommeil sa victime.

Aussi ne fut-il pas peu satisfait lorsque, tout en paraissant exclusivement occupé à contempler les étoiles, il entendit, à travers la toile, le concert bruyant et peu harmonieux qui s'échappait de la tente de Pépoff.

Ensuite, il alla promener son cigare un peu partout dans le camp, mais de préférence sur le front de bandière, et constata, nonsans une certaine satisfaction, que les serviteurs abyssins, postés en sentinelles du côté de la campagne, avaient trouvé bon de se coucher dans la brousse et de s'y

endormir ; quant à ceux qui montaient la garde du côté du village, rassurés par les bagages accumulés devant eux, ils ronflaient sans vergogne, à l'abri du retranchement improvisé...

— All right ! all right !... murmurait l'Anglais avec satisfaction en poussant au ciel en épais tourbillons la fumée de son cigare, voilà qui est pour le mieux et ces gaillards-là auraient reçu chacun une livre pour dormir ainsi que, certainement, ils ne gagneraient pas leur argent avec plus de conscience...

Et, rassuré tout à fait sur le résultat de sa petite combinaison, il rentra chez lui, où son premier soin fut de vérifier l'état des cartouches que contenait son revolver ; même, craignant que l'humidité des nuits ne les eût altérées — il y avait longtemps qu'il n'avait eu occasion de les renouveler — il les changea ; il changea également celles qui se trouvaient dans la chambre de sa carabine à répétition ; mais au lieu de la garder en bandoulière, il l'accrocha par la bretelle au bambou qui soutenait sa toile de tente.

Par exemple, il retira de sa valise une gaine de cuir servant de fourreau à un long et large couteau de chasse dont la pointe acérée et la lame à deux tranchants pouvaient lui promettre de bonne besogne.

Il en essaya la pointe sur son pouce, en examina le fil et sourit d'un air entendu ; après quoi, il passa la gaine dans le ceinturon de son revolver

et jetant son cigare, à moitié consumé seulement, s'assit sur sa couchette. Par l'entre-bâillement du morceau de toile qui fermait, non hermétiquement, l'entrée de la tente, il pouvait découvrir la campagne, du côté opposé au village, le côté par lequel vraisemblablement se produirait l'attaque des Somalis, et, les yeux fixes, l'oreille aux écoutes, il s'immobilisa...

Pour être juste, nous devons dire que Walter Bright était calme, absolument calme; au moment de commettre le crime qu'il avait médité, il ne se sentait à la poitrine aucune oppression : son cœur continuait de battre avec la même régularité et son sang à circuler dans ses veines avec la même tranquillité que s'il eût veillé simplement pour jouir de la sérénité de cette superbe nuit d'Orient.

Jamais peut-être le ciel n'avait été plus limpide, jamais les étoiles n'avaient versé une clarté plus pure et jamais, peut-être, la campagne endormie n'avait été aussi silencieuse; il n'y avait même pas dans l'air tiède de ces bourdonnements sourds d'insectes dansant ces rondes folles dans les hautes herbes, et il semblait qu'à dix lieues à la ronde, les fauves eussent abandonné la contrée, les fauves dont les rugissements ont coutume cependant de peupler la solitude des nuits d'Afrique.

Eh bien ! la vue de tous ces hommes endormis paisiblement autour de lui et qui, tout à l'heure, par sa seule volonté, allaient être égorgés, mas-

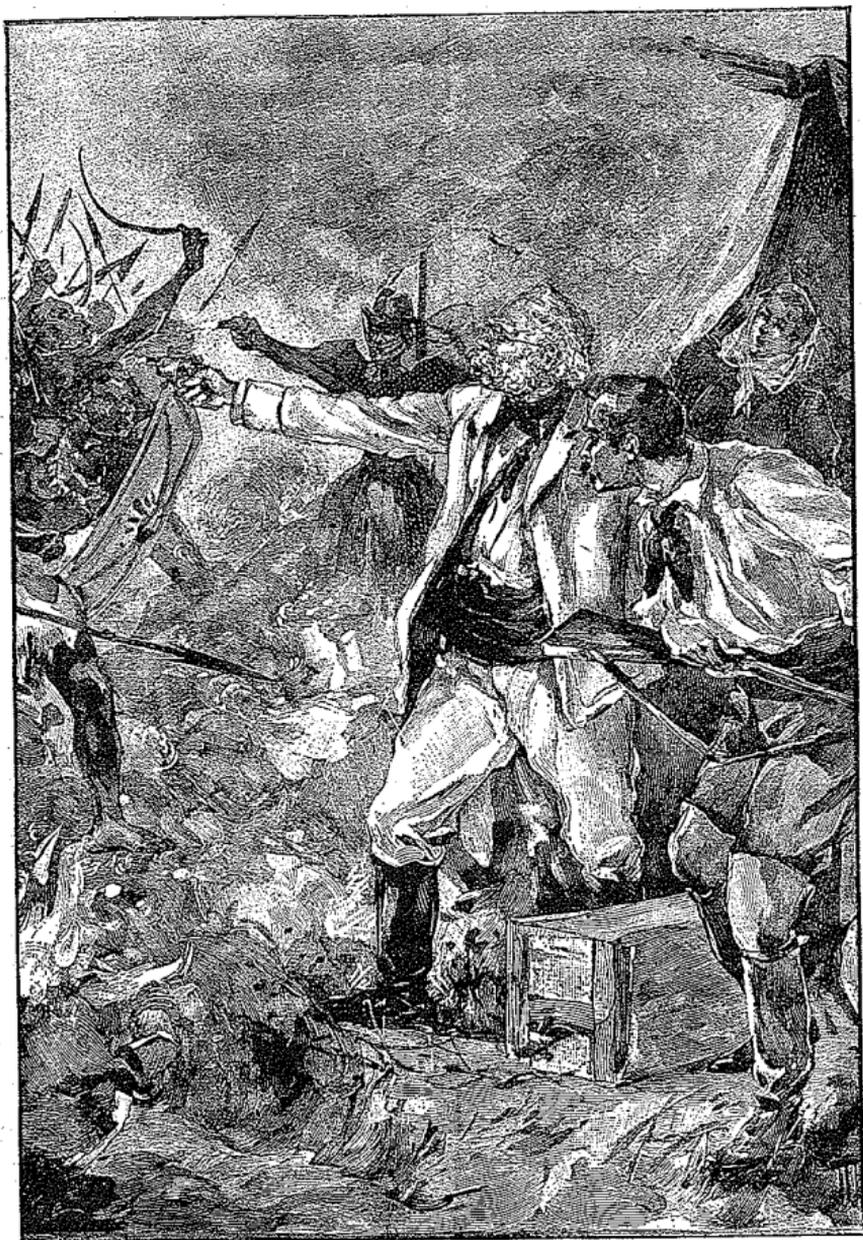
sacrés, mutilés, dont quelques-uns, dont plusieurs même passeraient sans transition du sommeil à la mort, et tout cela parce que parmi eux il en était un, un seul, sur lequel lui, Walter Bright, avait besoin de mettre la main, la vue, disons-nous, de ce campement où plusieurs centaines d'existences se trouvaient réunies, le laissait impassible.

Si encore, entre Serge Obrensky et lui, il se fût agi d'une de ces haines féroces, implacables qui, pour se satisfaire, répandent le sang et amoncellent les cadavres sans aucun remords...

Ou bien si l'Anglais eût été un de ces soldats qui, ayant reçu une consigne, quelle qu'elle soit, en dépit de sa cruauté, de son horreur, l'exécutent sans frissonner et sans faiblir, uniquement parce que c'est le devoir...

Mais non, il n'était poussé ni par une haine personnelle (il ne connaissait Serge que de vue), ni par l'esprit du devoir; peu lui importait au fond que l'Angleterre, la Russie ou la France fissent triompher leur influence en Abyssinie.

Une seule chose l'intéressait : l'argent ! c'était l'appât seul de la prime promise qui le poussait, et il n'avait pas le mérite de mettre au service de sa cupidité une exceptionnelle bravoure ; autrefois sous-officier à l'armée des Indes, il avait, par tempérament, l'amour de ce qu'on appelle vulgairement « les coups de chiens » ; si on l'avait chassé de son régiment, ce n'avait pas été pour couardise, mais pour indécatesse.



A ses côtés, Serge armé d'une carabine à répétition, faisait le coup de feu... (Page 293.)

La vie de Serge Obrensky représentait à ses yeux une fortune ; pour avoir cette fortune, il aurait la vie de Serge, et comme il ne pouvait avoir cette vie qu'en en sacrifiant beaucoup d'autres, il allait les sacrifier... voilà...

Comme on voit, c'était très simple, et il n'y avait vraiment pas de quoi s'émotionner le moins du monde.

Tout en sifflotant entre ses dents le *God save the Queen*, il regardait donc devant lui, surveillant la brousse, et la seule inquiétude qu'il eût, c'était de voir au ciel pâlir les étoiles, signe précurseur que l'aube ne tarderait pas à naître... et jusqu'à présent la campagne était déserte, nul bruit ne se faisait entendre.

Si cet Amilcar Caracallo s'était joué de lui, si, forcé d'abandonner à son associé une partie de la prime promise, il avait, après son départ, renoncé au plan arrêté entre eux, si les Somalis n'avaient point été prévenus, si...

L'Anglais s'arrêta net dans cette série de suppositions et, d'une main nerveuse, prenant sa lorgnette il fouilla la campagne, le regard soudainement attiré par certains points, imperceptibles presque, qui lui semblaient avoir surgi à l'horizon.

Et voilà, qu'en effet, à travers les verres grossissants de sa lorgnette, il vit ces points se déplacer lentement au milieu des hautes herbes ondulantes, grandir et prendre la forme de silhouettes humaines...

C'étaient eux, ceux qu'il attendait et de la venue desquels il commençait à désespérer...

Pourvu que les sentinelles là-bas, en avant du campement, ne s'avisassent pas de s'éveiller en sursaut ! Assurément, mieux que des sentinelles européennes, les Abyssins, habitués à ces paysages familiers, découvriraient l'ennemi et le signaleraient avant qu'il fût à portée.

Alors, qu'arriverait-il?... lui serait-il possible de préparer la victoire en faveur des Somalis, arrêtés brusquement par les armes à répétition des gens de la caravane ?

Que pourraient ces hommes armés de lances et de sabres, contre une poignée d'Européens dont les balles les frapperaient à deux ou trois cents mètres ?...

Ce serait donc un coup manqué.

Tout à coup, au milieu du silence, un hurlement retentit, hurlement d'une bête qu'on égorge, suivi aussitôt de cris, d'appels, de jurons, tandis que, des bagages en feu, des flammes s'élançaient vers le ciel, inondant le campement de sinistres lueurs ; en même temps, une horde sauvage, enjambant les cadavres des Abyssins assassinés pendant leur sommeil, se ruait à travers l'incendie, brandissant leurs armes et poussant des cris forcenés.

En une minute, le campement fut sur pied ; les chameliers, affolés, courant après leurs bêtes, qui tentaient de rompre leurs entraves, et ceux aux-

quels la confiance de Pazzolli avait donné des armes à feu cherchant à rallier les Européens au milieu de ce désordre.

Demi-vêtu, Pépoff s'était précipité hors de sa tente, le revolver au poing, cherchant à se rendre compte, tout en faisant le coup de feu, de la manière dont se présentait l'attaque, appelant à lui, à grands cris, Pazzolli, le guide Bourrou et jusqu'à l'officier anglais, qu'il s'étonnait de ne pas voir dans la mêlée...

Mais voilà que de l'autre côté, vers la campagne, des détonations éclatèrent; c'étaient les sentinelles abyssines qui étaient assaillies à leur tour par une troupe qui venait de surgir de la brousse.

Attaquée de partout à la fois, cernée, la caravane était perdue; tout ce que pouvaient espérer les Européens c'était de se faire courageusement massacrer.

A la lueur des flammes, on se battait comme en plein jour, et Pépoff pouvait voir avec inquiétude le petit nombre de ceux qui s'étaient groupés autour de lui; à l'exception d'une demi-douzaine de chameliers qui n'avaient point pris la fuite et deux ou trois serviteurs abyssins qui seuls avaient échappé au massacre.

A ses côtés, Serge, armé d'une carabine à répétition, faisait le coup de feu, à chaque instant prêt à s'élancer en avant et toujours retenu par un ordre bref du soi-disant Hollandais.

Les détonations, l'odeur de la poudre, les hurlements de guerre des assaillants faisaient monter au cerveau du jeune homme comme une griserie évoquant le souvenir des années écoulées en Asie, années remplies de courses contre les Kurdes, de combats, d'embuscades et, instinctivement, il cherchait à son côté son épée absente.

Il ne perdait néanmoins pas le sang-froid et comprenait qu'un futur clergyman, tel qu'il s'était donné, ne pouvait paraître avoir une aussi belliqueuse ardeur, sans être suspect à ses compagnons, et c'est pourquoi il se modérait, docile à un mot, à un regard du maître.

Dans la précipitation du lever, celui-ci avait négligé de se vêtir entièrement et Serge, pendant un moment où les assaillants, intimidés par la vive fusillade qui les accueillait, reprenaient haleine, ayant regardé Van Kneipelt, fut frappé de son peu d'embonpoint. On se souvient que, pour se mieux transformer, Pépoff avait adopté l'usage de vêtements fortement rembourrés qui le rendaient quelque peu ventripotent : or, en manches de chemise, tel qu'il était en ce moment, il n'avait plus la même silhouette.

Heureusement que le regard de Serge était tout machinal et qu'il avait en tête bien trop de préoccupations pour s'arrêter longtemps à une semblable remarque, qu'il attribua sur l'instant à une illusion d'optique ; d'ailleurs, une brise légère rabattait sur le campement la fumée qui s'élevait

des colis incendiés et il était fort logique de supposer qu'on n'avait pas la vue très nette...

Mais, il y eut une chose dont le jeune homme demeura frappé davantage, ce fut de l'étrange éclat du regard de son compagnon ; comme, bien entendu, Pépoff ne dormait pas avec ses lunettes sur son nez ; éveillé en sursaut par les coups de feu, il n'avait naturellement pas songé, en se jetant à bas de son lit, à chercher son étui à lunettes.

Maintenant que la lutte était commencée, ce détail lui était complètement sorti de tête et, dès qu'il l'avait aperçu ainsi, Serge avait été frappé de l'expression nouvelle du visage. Ce n'était plus cette placidité immuable en laquelle se figeaient sempiternellement les traits ; ce n'était plus cette bouche aux lèvres épaisses, presque continuellement entr'ouvertes par un sourire plein de jovialité ; ce n'était plus ce regard un peu éteint par le bleuté des lunettes mais respirant cependant une ineffable bonté.

Non, privé du voile des verres teintés, le regard apparaissait vif, lumineux, brillant d'un extraordinaire éclat ; la face, toute bouleversée, respirait une ardeur quasi-juvénile, en désaccord complet avec les habitudes pacifiques du savant, et la bouche, tordue nerveusement, paraissait prête à lancer à chaque instant un de ces jurons énergiques par lesquels, au milieu de l'action, les officiers ont coutume de ranimer le courage de leurs hommes.

Ah! combien il était loin, le placide chasseur de papillons, et comme le revolver fumant dont il était armé lui paraissait mieux en main que le filet à gaze verte au moyen duquel il emprisonnait les gracieuses bestioles dont la recherche semblait être l'unique préoccupation de sa vie.

Ce fut cette transformation dans la physionomie du prétendu savant, bien plus que la perte subite de sa corpulence, qui frappa Serge, comme aussi l'intonation de la voix qui n'était plus la même : les mots étaient secs, durs, sentant d'une lieue le commandement militaire et, machinalement, le jeune officier obéissait, comme s'il eût eu affaire à un supérieur...

Aux premiers coups de feu, Pazzolli s'était élancé de sa tente et, suivi de sa nièce, était venu rejoindre Van Kneipelt et son secrétaire, non pas — comme bien on pense — pour leur donner un coup de main, mais bien plutôt pour se mettre sous leur protection...

Il avait commencé par vouloir chercher un refuge auprès de l'Anglais en lequel — vu sa qualité d'officier — il avait une confiance plus grande que dans le collectionneur de sauterelles ; mais sir William Burnett, quand il l'avait vu entrer chez lui, l'avait sans façon, presque brutalement, mis dehors, en clamant que c'était folie à lui de venir en cet endroit, l'un des plus exposés du campement, où l'on allait certainement se battre avant peu corps à corps, qu'il ferait bien

mieux de chercher pour sa nièce un refuge plus certain, qu'ensuite — lorsqu'il aurait mis la jeune fille en sûreté, il pourrait revenir prendre part à la danse — si l'envie lui en disait...

La vérité, c'est que l'Anglais ne se souciait aucunement d'encombrer sa tente de gens dont la présence devait le gêner de singulière façon, pour achever de mettre à exécution le plan arrêté entre Amilcar Caracallo et lui ; on se souvient que c'était dans sa tente que devait être transporté le corps de Serge Obrensky, sur lequel les deux complices comptaient trouver les papiers qui représentaient la prime promise...

En arrière de Van Kneipelt et de son secrétaire, Pazzolli se tenait blême, tremblant, les mains crispées sur la crosse de sa carabine dont il ne songeait guère à se servir et, au fond de la tente, assise sur la couchette du Hollandais, calme et sans grande appréhension, Anita regardait le secrétaire du chasseur de papillons, émerveillée par son courage et par son audace...

C'était même cette audace que Pépoff cherchait à contenir, car il la jugeait dangereuse aux yeux des gens qui regardaient.

— Un peu de calme, donc, disait-il en allemand à son jeune compagnon, un peu de calme ! A vous voir, on ne se douterait jamais que vous ne vous occupez que d'astronomie...

Il ajouta, ricanant :

— Franchement, le revolver vous paraît un ins-

trument aussi familier que le télescope dont vous vous servez pour admirer les étoiles...

Le jeune homme se mordit les lèvres, comprenant son imprudence et, cependant, en lui-même furieux du don d'observation de son compagnon ; aussi répondit-il d'un ton aigre-doux :

— Vous m'avouerez, mon cher maître, que ce n'est pas une raison parce qu'on admire les étoiles, pour désirer les aller contempler de plus près...

Et il dit encore, un peu goguenard :

— Mais à vous voir vous-même, on ne se douterait jamais que les papillons se chassent avec un filet et non avec une carabine...

Pépoff tressaillit, lança à son compagnon un regard en-dessous et, frappé de l'expression étrange de sa physionomie, il porta machinalement la main à son visage et grommela un juron.

— Parbleu ! s'exclama-t-il, cela ne m'étonne pas que mes balles aillent se promener au diable... j'ai oublié mes lunettes...

Il rentra précipitamment dans la tente et en ressortit presque aussitôt, la face transfigurée par les fameuses lunettes à califourchon sur son nez...

En ce moment les assaillants, qui s'étaient recueillis durant quelques minutes à l'abri des balles et pour se concerter sur un nouveau plan d'attaque, se ruèrent vers le campement de tous les côtés à la fois, poussant des hurlements affreux.

— Attention ! commanda Pépoff, tirez sans interruption vos six cartouches et, pendant que vous

rechargerez votre revolver, je ferai feu à mon tour...

— Et votre officier anglais ? demanda Serge qui, son arme au poing, attendait froidement que l'ennemi fût à portée ; je crois que ce serait pour lui le moment de se montrer...

— Peuh ! riposta Pépoff en plaisantant, les chasseurs, vous savez, ont des manies ; tel qui chasse hardiment le lion et le tigre éprouve une répugnance invincible à se trouver vis-à-vis d'un gibier à deux pieds, comme celui que nous avons devant nous.

Le jeune homme regarda alors son compagnon et, d'un ton admiratif, s'exclama :

— Savez-vous, en ce cas, mon cher maître, que vous êtes d'une crânerie pas banale du tout, car il y a encore moins d'analogie entre ce gibier à deux pattes et vos papillons qu'entre les fauves de votre Anglais !

— Oh ! de la crânerie, répondit modestement le faux savant ; entre nous, je crois bien que c'est la peur qui me fait agir... J'aime mieux tuer ces gens-là qu'ils ne me tuent, n'est-ce pas ?

Et il souligna sa plaisanterie par un gros rire qui ne fit que rendre plus surpris et plus aigu le regard que Serge attachait sur lui ; sans doute ce regard eût-il éveillé quelques soupçons dans l'esprit de l'agent, s'il l'eût surpris.

Mais, pour l'instant, il examinait la tente que surmontait le petit pavillon anglais et dans laquelle

le soi-disant William Burnett se tenait si soigneusement enfermé...

Que pouvait-il bien faire derrière cette toile, alors que sa présence aux côtés des Européens était tout indiquée ! oui, que pouvait-il faire, sinon préparer quelque traîtrise, quelque guet-apens, ou bien...

Pépoïff eut un petit tressaillement ; seulement en cet instant, une idée venait de lui traverser la cervelle, et cette idée était que le soi-disant officier anglais était fort capable, embusqué ainsi qu'il l'était, de tirer sur Serge comme sur une cible vivante : à quinze pas, il était certain de ne pas manquer son coup, alors surtout que le jeune homme était éclairé en plein par le reflet de l'incendie...

Poussant son compagnon de côté, tout comme si son pied, ayant heurté un piquet de tente, il eût failli tomber, le pseudo-Hollandais trouva moyen, sans qu'il pût y avoir aucune intention de sa part, de se mettre à la gauche de Serge, c'est-à-dire d'interposer sa vaste corpulence entre lui et la tente de l'Anglais...

Si ses soupçons étaient fondés, c'était sa vie qu'il risquait, assurément ; mais Pépoïff était l'homme du devoir avant tout et, ayant reçu mission de protéger Serge Obrensky, même au péril de ses jours, il observait la consigne qui lui avait été donnée.

L'attaque, maintenant, était arrivée à son degré

d'intensité : les indigènes, tout d'abord tenus à distance par le feu roulant de Pépoff et de son compagnon, feu ininterrompu, puisqu'ils brûlaient l'un après l'autre leurs six cartouches, et ça leur avait fait supposer qu'ils avaient affaire à un plus grand nombre d'adversaires, les indigènes avaient fini par reprendre de l'audace en s'apercevant que c'étaient deux hommes seuls qui les tenaient en échec.

Le cercle qu'ils avaient formé, autour de la tente dans laquelle se trouvaient Pazzolli et sa nièce, et que défendaient Pépoff et Serge, allait se rétrécissant, et le moment approchait où, enfermés dans une ligne de fer, les deux Européens n'avaient plus qu'à mourir dans un corps à corps suprême...

— Mon cher maître, fit le jeune homme rapidement, si un miracle vous sauvait, faites-moi un serment.

— Lequel ?

— J'ai sur moi des papiers dont nul ne doit prendre connaissance ; Jurez-moi de les prendre et de les brûler, sans les avoir lus...

— C'est juré, mais...

Pépoff s'interrompit pour abattre presque à bout portant deux Somalis qui, profitant de l'ombre, s'étaient glissés jusqu'à eux et levaient déjà leurs sabres pour les frapper...

— Mais..., poursuivit-il, pensez-vous qu'il ne serait pas plus sage à nous, plutôt que d'attendre la mort, ainsi que nous faisons, de chercher à fuir?...

Serge, à ce mot, eut un haut-le-corps...

— Fuir ! s'exclama-t-il avec indignation...

Il éprouvait à la face une brûlure, comme s'il eût reçu un coup de cravache...

— Oui..., je sais bien... vous êtes jeune et cela peut vous paraître dur... Mais enfin, réfléchissez que nous sommes deux contre cinquante, contre cent, contre... savons-nous seulement combien ils sont?... Quel mérite avons-nous à nous faire tuer ici ?...

Les dents serrées, les yeux étincelants, Serge déclara :

— Je mourrai ici..., mais je ne fuirai pas...

— C'est assurément fort beau et si vous éprouvez vraiment une aussi grande répugnance à montrer vos talons à ces moricauds, je ne saurais vous blâmer... mourons donc ici !...

Et il continua à recharger son revolver très très tranquillement, avec autant d'impassibilité que s'il eût manié un filet à papillons...

— Mais vous, dit alors Serge, pourquoi ne tâchez-vous pas de fuir, si vous entrevoyez quelque chance d'échapper au sort qui vous attend ?...

— Ah ! vrai, je suis comme vous, mon cher enfant, je n'ai aucune raison spéciale de tenir à l'existence... pas plus que vous, je n'ai de but à ma vie, car, vraiment, la recherche du *Gygas Abyssinus* n'est pas suffisante pour me faire vous quitter en une situation si critique...

Très touché, Serge tendit la main à son vieux

compagnon qui, fort occupé sans doute à tenir les Somalis en respect, ne vit point son mouvement et ne prit pas la main qui lui était tendue...

Il ajouta en soulignant, mais de manière presque imperceptible, ses mots :

— Oh ! si j'avais une raison spéciale de vivre, si mon existence ne m'appartenait pour ainsi dire pas, — ayant reçu une mission à remplir avec une consigne à exécuter, ça serait autre chose.

Coup sur coup, il déchargea trois fois son revolver et trois des assaillants les plus rapprochés roulèrent sur le sol...

Serge avait fait un brusque mouvement, en l'entendant parler de la sorte ; les mots que venait de prononcer son compagnon avaient subitement jeté une lueur dans son cerveau, lui faisant envisager la situation sous une face nouvelle : c'est vrai, il avait reçu une mission, et son premier devoir — avant même toute considération de gloriole ou d'amour-propre — était de la remplir, cette mission....

Il avait comme but, non seulement de son voyage, mais de sa vie même, cette vie qui, par serment, appartenait au tsar, de joindre l'Amba Salama où ses instructions lui disaient de se rencontrer avec l'émissaire du gouvernement français ; coûte que coûte, il devait gagner l'Amba Salama.

D'un autre côté, sa consigne lui prescrivait d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait

donner l'éveil sur sa véritable personnalité et inspirer le moindre soupçon sur ce qu'il venait faire en Abyssinie ; or, qu'allait penser Van Kneïpelt, en le voyant se décider si soudainement à fuir ?

Peut-être sa perspicacité n'irait-elle point jusqu'à rattacher cette subite décision à la réflexion qu'il venait de faire et qui, au fond, en était la seule cause ; mais, alors, il ne verrait dans cette fuite qu'un sentiment de couardise et, rien qu'à cette pensée, le rouge de la honte lui montait à la face.

— Puis-je donc vous abandonner ? demanda-t-il.

— Oh ! ne vous occupez pas de moi, riposta Pépoff ; si le cœur vous dit de tirer votre peau d'ici, jeune homme...

Serge eut un hochement de tête, désignant la tente où se trouvaient Pazzolli et Anita :

— Une femme, un vieillard... murmura-il ; fuir en les laissant aux prises avec ces bandits...

Son indécision cessa brusquement : sa vaillance naturelle l'emportait sur la consigne qu'il avait reçue et, en dépit de sa conscience de soldat, il ne se sentait pas le courage d'afficher une telle lâcheté.

— Tant pis, déclara-t-il, advienne que pourra, je reste...

— Au besoin, insista Pépoff, vous pourriez emmener Anita avec vous.

— Pourquoi elle ? interrogea le jeune homme.

— Ne l'aimez-vous pas ?...

Serge poussa un rugissement.

— Encore cette plaisanterie ! clama-t-il ; voilà plusieurs fois déjà, mon cher maître, que vous faites allusion...

— Taisez-vous... si elle vous entendait...

— Je ne demanderais pas mieux... la situation serait nette entre nous...

— Pardon, mon cher monsieur Abbsen ; je vous prierai de vouloir bien, jusqu'au dernier moment, observer nos conventions ; je vous ai déclaré, lors de notre première entrevue, que j'avais horreur de la contradiction ; or, bien que le moment soit mal choisi pour cela, vous êtes en train de me chercher querelle...

— Moi... mais permettez.

— Rien !... je ne permets rien autre chose que de m'écouter ; or, il entre dans mes vues, à moi, que vous aimiez la nièce de Pazzolli.. Si vous n'avez pas de but, vous, moi j'en ai un et je veux y parvenir malgré tout et quand même ; les sentiments de cette jeune fille pour vous servent mes projets et je vous défends de dresser des obstacles sur ma route...

Le pseudo-Hollandais s'était tourné vers son compagnon et, à travers ses lunettes, attachait sur lui un regard flamboyant, anxieux, sous lequel le jeune homme bondit.

— Monsieur Van Kneipelt ! gronda-t-il d'un ton menaçant.

— Monsieur Abbsen ? interrogea narquoisement l'autre.

Et lui frappant de la main sur l'épaule :

— Vous savez, mon cher enfant, dit-il subitement radouci, pas de rébellion, sinon je vous renvoie à la côte.

En ce moment, un coup de feu éclata, et le Hollandais se jeta au-devant de Serge que d'un brusque mouvement il poussa de côté.

— Oh ! grommela-t-il d'une voix sourde en portant la main à sa poitrine, tandis que ses jambes fléchissaient sous lui...

— Blessé ! cria Serge, en l'empoignant sous les bras, pour le soutenir...

— Ce ne sera rien, balbutia Van Kneipelt en se raidissant ; laissez-moi et tirez votre peau d'ici...

— Vous abandonner dans cet état !...

— Il est des devoirs plus sacrés et des intérêts plus grands, dit le Hollandais d'une voix autoritaire ; partez... vous savez bien que vous ne devez pas risquer votre vie sans impérieuse nécessité.

— Vous dites ! s'exclama Serge, effaré...

Mais l'autre s'était trainé jusqu'à la tente et là se laissait choir sur le sol presque aux pieds de Pazzolli.

— En tout cas, prenez garde à l'Anglais.

Ce furent les dernières paroles qu'il murmura ; il ferma les paupières et, poussant un soupir, il s'immobilisa.

En ce moment, au dehors, le combat paraissait entrer dans une phase nouvelle ; il semblait que les assaillants venaient de recevoir du renfort et un renfort sérieux, puisque le nouveau contingent était armé de fusils ; en effet, comme Serge se relevait, après avoir constaté qu'il ne pouvait rien pour le pauvre Kneipelt, voilà qu'une effroyable décharge de coups de fusil retentit.

— Cette fois-ci, ça y est, grommela-t-il.

Il s'élança au dehors et, à sa grande surprise, il constata que la tente de l'Anglais, surmontée si fièrement tout à l'heure encore du pavillon britannique, gisait à terre, renversée, et il attribua ce cataclysme à la volée de balles qui avaient dû crever la toile, couper les cordes, briser les piquets.

— Il aura été tué là-dessous, pensa-t-il, ça lui apprendra à se cacher.

Puis, se retournant :

— Monsieur Pazzolli, commanda-t-il, passez-moi votre carabine et votre cartouchière. Je n'ai plus de munitions.

L'ennemi, qui tout d'abord avait reculé pour se mettre à l'abri des balles de Van Kneipelt et de Serge, enhardi par le silence qui planait maintenant sur le campement, sortait de derrière les bagages carbonisés, où il s'était retranché, et arrivait en poussant des clameurs furieuses.

— Rendez-vous, rendez-vous ! implorait Pazzolli...

— Jamais ! déclara tout net le jeune homme.

Et, mettant un genou en terre, il épaula lentement, brûlant sans se hâter les six cartouches contenues dans la chambre de sa carabine.

Un instant immobilisés, les Somalis mirent à profit le temps durant lequel il rechargeait son arme et se ruèrent en avant.

— Bonsoir, monsieur Pazzoli, fit railleusement le jeune homme ; serviteur, mademoiselle Anita.

Cette ruée était si rapide qu'il n'avait pas eu le temps de recharger sa carabine ; il l'empoigna par le canon, pour s'en servir comme d'une massue.

Tout à coup, à sa grande surprise, des détonations éclatèrent sur le derrière des assaillants qui aussitôt s'immobilisèrent, inquiets, se demandant si c'était un nouveau renfort ou un adversaire inattendu qui survenait là.

Serge profita de ce moment de répit pour glisser six nouvelles cartouches dans sa carabine et pour recommencer à tirer.

A ces détonations, d'autres répondirent, et bientôt les Somalis, pris entre deux feux, s'éparpillèrent de droite et de gauche.

En moins de deux ou trois minutes, le campement était vide d'ennemis et, aux dernières lueurs des flammes qui s'échappaient encore des bagages en feu, Serge put apercevoir, à cinquante pas de lui, deux silhouettes humaines qui se profilèrent sur le ciel clair, agitant leur fusil en signe de triomphe.

XIII

EST-CE ELLE?

En quelques bonds, il avait rejoint ses sauveurs et une exclamation sortit de ses lèvres en reconnaissant tout d'abord André Maucombe.

— Vous! vous! monsieur!

Sa joie était intense de rencontrer précisément celui au-devant duquel il allait depuis des jours et des jours, qu'il ne pensait voir qu'à l'Amba-Salama, c'est-à-dire après un voyage de plusieurs semaines encore.

Le secrétaire de Justin Pipard n'était pas moins étonné et, tandis qu'il serrait la main de Serge Obrensky, il le regardait, demandant :

— Me suis-je trompé en croyant comprendre, par les quelques mots que vous venez de prononcer, que vous me connaissez?

L'autre se frappa le front et s'écria :

— C'est juste !... où diable ai-je la tête ? vous ne pouvez me connaître, puisque vous ne m'avez jamais vu... ou du moins jamais remarqué ; mais, moi, au congrès de Naples... je vous ai entendu parler. Vous êtes monsieur Maucombe, le secrétaire du célèbre Justin Pipard.

En ce moment, Benjammino Pazzolli, rassuré par le silence subit qui régnait dans le campement, s'était hasardé hors de la tente.

Maucombe, alors, reconnut le savant astronome.

— Mais n'est-ce pas à l'éminent signor Benjammino Pazzolli que j'ai l'honneur de parler ? demanda-t-il en retirant respectueusement son casque.

— A lui-même, cher signor Maucombe, répondit le vieillard tout joyeux de l'arrivée de ce renfort. Mais, par quel hasard... ?

— Oh ! par un hasard, vous pouvez bien le dire ; figurez-vous...

Mais à ce moment s'avança la seconde des personnes que Serge avait aperçues de loin et qui, jusqu'à présent, s'était tenue un peu en arrière, occupée qu'elle était à gonfler le pneu d'une bicyclette couchée dans l'herbe ; c'était, on l'a deviné, la comtesse Pradjiwoï.

Aux premières syllabes prononcées par Serge, elle avait reçu un choc en pleine poitrine.

Oh ! elle n'avait pas eu d'hésitation : c'était bien la voix du beau lieutenant aux chevaliers-gardes

qui avait frappé son oreille et, en dépit de son déguisement, de la transformation de sa physionomie, elle le reconnaissait.

Et vivant!... sans blessure!... Ah! Dieu était bon!

Mais, à présent qu'elle était rassurée, pour rien au monde elle n'eût voulu qu'il pût soupçonner la vérité.

Le bord du chapeau rabattu sur les yeux, le visage pour ainsi dire masqué derrière cette épaisse voilette blanche qui, sous prétexte de garantir son teint du soleil et de la poussière, brouillait ses traits, les rendant méconnaissables, elle s'était avancée et avait coupé la parole à Maucombe.

— Vous voyez, mon cher ami, dit-elle en insistant sur cette appellation, que les rêveries au clair de lune ont du bon...

Surpris, le jeune homme regarda, tandis que Serge, l'oreille frappée par cette voix, tressaillait.

— Oui, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant cette fois à Pazzolli, telle que vous me voyez, j'ai une passion, la bicyclette, et je ne trouve rien de charmant comme de courir la nuit... sous ce beau ciel d'Orient... Alors, M. Maucombe, qui est un des hommes les plus galants que je connaisse, enfourche sa mule et, moi pédalant, lui trotinant, nous employons une partie de nos nuits à faire du chemin...

De sa main qui étreignait sa veste, Serge comprimait les battements de son cœur.

— Mais, c'est elle..., soupirait-il..., c'est elle...

Et, le cou tendu vers la comtesse, il faisait d'inutiles efforts pour distinguer son visage.

Achevant son explication, elle ajouta :

— Nous courions donc par les chemins, lorsque nous avons entendu des coups de feu, aperçu des flammes et nous sommes accourus, lui ventre à terre, moi de toute la vitesse de ma « bécane. »...

Serge s'était rapproché, attiré par une invincible curiosité; mais, en ce moment, entre la jeune femme et lui, Maucombe s'interposa, Maucombe qui, dès le début, on s'en souvient, avait trouvé sa compagne de voyage fort à son goût.

Seulement, s'il devait, lui, se borner à une cordiale camaraderie, il n'entendait aucunement qu'un étranger s'avisât de témoigner par trop ostensiblement sa sympathie — sympathie très subite d'ailleurs — à sa compagne; et il se dressait maintenant, non agressif, mais fort énergique, devant celle qu'il était tenu de respecter et qu'il était résolu de faire respecter par les autres.

En ce moment, en arrière d'eux, du côté où se trouvaient dressées les tentes de Pazzolli, de Van Kneïpelt, des cris, des jurons éclatèrent en même temps qu'accouraient de toutes parts les indigènes, abyssins et chameliers, terrés chacun dans une cachette, au moment de l'attaque.

— Qu'est-ce que cela? fit Pazzolli en interrogeant Serge du regard...

Le jeune homme eut un haussement d'épaules

qui prouvait son ignorance absolue et en même temps son désintéressement profond...

Là-bas, les indigènes étaient groupés, faisant de grands gestes.

— Si on allait voir, proposa Maucombe.

On s'était approché du groupe formé par les indigènes qui, voyant les Européens, s'écartèrent respectueusement devant eux. Ceux-ci, alors, purent constater, non sans une surprise considérable, que ce qui attirait ainsi l'attention des Abyssins, c'était la tente de l'officier anglais. Ainsi que nous l'avons dit, vers la fin du combat, une volée de balles l'avait jetée par terre et il était à supposer que son propriétaire avait dû attraper du plomb.

Aussi Serge ne pouvait-il comprendre d'où provenaient les mouvements désordonnés imprimés à la toile de tente : on eût dit qu'un être quelconque, — homme ou bête, — se livrait là-dessous à des bonds vertigineux ou bien encore à des contorsions folles.

En même temps, des exclamations gutturales, rauques, étranglées, se faisaient entendre, plutôt semblables aux grognements d'une bête fauve acharnée sur sa proie qu'à une voix humaine...

— Monsieur, dit Serge en empoignant un pan de toile et en s'adressant à Maucombe, voulez-vous me donner un coup de main ?...

Pendant que le secrétaire de Gaston Pipard s'appêtait à faire ce que l'autre lui demandait, là

comtesse armait sa carabine et, le doigt sur la détente, se tenait prête à faire feu.

— Et je crois, monsieur, dit-elle à Pazzoli, avec cette désinvolture charmante qui la caractérisait, que vous ferez bien de vous tenir prêt, vous aussi ; rien ne prouve que nous n'ayons pas affaire à quelque fauve déjeunant d'un de vos malheureux compagnons...

Fort peu rassuré, l'Italien sortit son revolver de sa gaine et l'arma d'un doigt tremblant ; puis, apercevant le pavillon britannique qui gisait à terre, il eut conscience seulement alors du malheur survenu et s'écria :

— Mais c'est l'Anglais !... ah ! le pauvre homme...

Prestement, bien qu'empêchés par les cordes et les piquets, Serge et Maucombe avaient soulevé la toile et alors, avec une stupeur profonde, ils aperçurent deux corps enlacés l'un à l'autre, pour ainsi dire soudés, qui se tordaient sur le sol...

Sans prononcer un seul mot, Serge et son compagnon sautèrent sur les combattants qu'ils saisirent chacun à la gorge, serrant si fort que, l'asphyxie arrivant, ces forcenés durent forcément relâcher l'étreinte de leurs doigts...

— Feléka ! s'écria Serge en reconnaissant dans celui qu'il tenait le jeune Abyssin dont il avait sauvé la vie.

— Sir William Burnett, s'exclama à son tour Maucombe.

Et tous deux, en même temps, ajoutèrent :

— Que se passe-t-il donc ?

Mais l'Anglais avait eu le gosier si sérieusement comprimé dans les doigts de Maucombe qu'il était absolument incapable de répondre :

— Voyons... voyons, remettez-vous, mon cher monsieur, disait Maucombe qui, très sincèrement, regrettait d'avoir serré aussi fort et craignait de voir son ancien compagnon lui passer entre les bras...

— Comtesse, dit-il en se tournant vers Hélène Pradjiwoï, n'avez-vous pas de l'eau-de-vie sur vous?...

La jeune femme enleva une gourde qu'elle portait en sautoir, accrochée à une courroie de cuir, et la tendit à Maucombe qui en introduisit le goulot entre les dents serrées de sa victime.

En entendant appeler ainsi la compagne de Maucombe, Serge, qui s'occupait de faire revenir à lui le jeune Feléka, redressa la tête et ses regards se fixèrent sur la jeune femme ; mais celle-ci, sans se soucier de l'attention dont elle était l'objet, examinait le guidon de sa bicyclette, qui paraissait légèrement faussé...

— Monsieur Abbsen, dit en ce moment derrière lui une voix qui tremblait légèrement, au lieu de vous occuper de ce nègre, vous feriez bien mieux de venir auprès de ce pauvre monsieur Van Kneïpelt...

— Van Kneïpelt !... s'exclama le jeune homme

en se redressant, c'est juste... Je me souviens maintenant... il est blessé!... grièvement?...

— Je ne sais, répondit Anita; mais il n'a pas encore repris connaissance et je crains bien que la perte de son sang ne l'ait beaucoup affaibli...

Serge prit Feléka dans ses bras, et, d'un pas rapide, non sans tourner plusieurs fois la tête du côté d'Hélène Pradjiwoï, gagna, à la suite d'Anita, la tente qu'il partageait avec le pseudo-savant hollandais...

Ayant déposé le jeune Abyssin sur sa propre couchette, il voulut relever Kneïpelt qui gisait, sans connaissance, sur le sol; le masque était froid, les paupières étaient closes et de ses lèvres entr'ouvertes coulait un mince filet de sang qui maculait les vêtements, faisant sur le sable une tache rouge, à chaque minute s'élargissant...

Mais, quelque robuste qu'il fût, Serge dut se reconnaître incapable de porter lui seul le savant sur sa couchette, et, s'adressant à Anita :

— Mademoiselle, dit-il, voudriez-vous prier votre père ou ce M. Maucomble de venir me rejoindre pour m'aider; il est impossible que je laisse ce pauvre M. Kneïpelt dans la position où il se trouve...

Pendant l'absence de la jeune fille, le blessé, que Serge avait réussi à redresser un peu sur ses reins, poussa un gémissement et ouvrit les paupières; un moment, il promena ses regards autour de lui, faisant un visible effort pour réunir ses

souvenirs, puis ses regards se fixèrent sur Serge et il sembla le considérer avec une évidente satisfaction...

Même ses lèvres se tordirent dans une grimace qui pouvait, à la grande rigueur, passer pour un sourire.

— Ah ! c'est vous, balbutia-t-il..., pas blessé ?...

— Non... grâce au ciel... ou plutôt...

Un détail que la vue inattendue de celle qu'il aimait avait, sur le premier moment, fait sortir de la mémoire de Serge lui était revenu brusquement, et c'est pourquoi il avait interrompu sa phrase.

— Ou plutôt... grâce à vous !... reprit-il, se souvenant soudain que la balle qui avait frappé le vieux savant l'aurait frappé, lui, si, entre le projectile et lui, Van Kneipelt ne s'était jeté tout à coup...

Mais le Hollandais attacha sur lui un regard tellement surpris, que, jugeant le moment inopportun pour engager à ce sujet une discussion, il lui dit affectueusement :

— C'est bon... c'est bon... nous causerons de cela plus tard... pour le moment...

Des pas se faisaient entendre au dehors : Kneipelt demanda :

— Qui vient là ?...

— M. Pazzolli, sans doute, qui vient m'aider à vous transporter sur votre couchette...

Le Hollandais eut un brusque mouvement qui

lui arracha une exclamation de douleur et il grommela :

— Renvoyez-le, je n'ai besoin de personne.

— Mais cependant, mon cher maître...

— Renvoyez-le, vous dis-je, votre bras me suffira...

Stupéfait, ne comprenant rien à un semblable caprice, Serge sortit pour aller au devant de l'Italien...

Aussitôt qu'il eut tourné les talons, l'expression du vieillard changea et ce fut moins de la souffrance que reflétèrent ses traits, qu'une vive appréhension ; vivement, il fouilla dans sa poche et tira d'un portefeuille une petite glace dans laquelle, à la lueur du falot suspendu à un des piquets de tente, il se regarda.

Dans sa chute, l'un de ses postiches s'était déplacé et la perruque qui lui emboîtait la tête, masquant ses cheveux gris et déformant son crâne, avait changé de place.

Préstemment, il remit toutes choses en place, et, lorsqu'il eut ramassé sur le sable la paire de lunettes qui avait glissé de son nez, il reprit sa physionomie première.

Alors seulement, il s'occupa de se palper pour se rendre compte de l'emplacement et de la nature de la blessure qu'il avait reçue : c'était du côté droit, dans les côtes, sur l'une desquelles elle avait dû glisser, et dévier, pour s'enfoncer dans la gras des chairs, que la balle l'avait frappé ; du bout

du doigt, il suivait le trajet parfaitement et il le sentait là, en arrière, un peu au-dessous de l'omoplate.

C'était même la présence de ce corps étranger dans sa chair qui lui causait de si intenses lancements.

— Au demeurant, murmura-t-il d'un ton satisfait, rien de grave... Seulement c'est la balle que je voudrais bien avoir.

En même temps que Serge rentrait dans la tente, Feléka, revenu à lui, accourait.

S'appuyant d'un côté sur Feléka, de l'autre soutenu par son secrétaire, il put gagner à pas lents sa couchette sur laquelle il s'étendit ; mais, comme le jeune homme insistait pour le dévêtir, afin de pouvoir examiner sa blessure, il déclara si nettement que ce n'était rien et qu'il exigeait que maintenant on le laissât reposer, que force fut à Serge de s'incliner.

A peine seul, Van Kneipelt se redressa sur son séant : il souffrait épouvantablement, à un point que, malgré son énergie, malgré sa force d'endurance qui, pourtant, était considérable, il lui fut impossible de résister plus longtemps.

Feléka était allongé dans un coin, sur le sol même et, la tête relevée sur un coude, tenait ses grands yeux noirs attachés sur lui.

Il l'appela d'un signe.

— Sais-tu manier un couteau ? interrogea-t-il à voix basse.

Le jeune garçon, stupéfait de cette question, demeura quelques instants sans répondre.

Le savant prit dans sa cantine une boîte longue et plate où il serrait ses outils à disséquer, il en tira un instrument dont la lame était fine ainsi que celle d'un bistouri et coupante comme un rasoir.

— Donne-moi ta main, dit-il.

Et il fit, du bout de son doigt, suivre sous sa chair tuméfiée le trajet de la balle, dont la rondeur se sentait.

— Aide-moi, ajouta-t-il.

Avec le secours de Feléka, il retira sa veste, son gilet, jusqu'à sa chemise, et, quand son torse fut mis à nu, il s'étendit sur le ventre, expliquant :

— Ecoute-moi bien : tu vas, à l'endroit où je viens de te faire sentir la balle, entailler hardiment la chair, jusqu'à ce que tu sentes le plomb sous la pointe de ton couteau ; quand tu auras fait ça dans un sens, tu le feras dans un autre, de manière à former une croix... C'est compris?...

— Oui, dit laconiquement l'Abyssin.

— Allons, va... j'y suis, déclara Kneipelt.

L'acier entra dans la chair et c'est à peine si la peau se plissa sous un frisson, tellement était grande la force de volonté du patient :

Mais, comme Feléka ne se hâtait pas :

— Dépêche-toi donc ! grommela-t-il.

Pour la seconde fois, la lame du canif disparut tout entière et le sang ruissela de nouveau.

— Maintenant laisse l'instrument, écarte les chairs avec tes doigts et retire le plomb...

La souffrance dut être horrible, car cet homme de fer se tordit et entre ses dents un juron épouvantable passa ; puis, soudain, il ressentit un grand soulagement et tendant la main :

— Donne, dit-il...

Sans plus s'occuper de sa blessure que s'il ne fût pas encore tout pantelant, il prit le morceau de plomb, quelque peu déformé par son heurt contre la clavicule, et l'examina avec attention...

Au bout d'un instant, un sourire crispa ses lèvres minces et il murmura :

— Fabrication anglaise... cartouche revolver dernier modèle, calibre 17 millimètres.

Il la serra précieusement dans la poche de son pantalon, d'un air satisfait, et s'adressant à Féléka :

— A présent... mon garçon .. mets-toi en quête d'un peu d'eau, pour me laver ça et me faire une espèce de pansement...

Avec beaucoup d'intelligence, le jeune garçon obéit et moins d'un quart d'heure plus tard, le blessé ronflait comme un orgue ; jusqu'à ce qu'une main se posant sur son épaule, il s'éveilla en sursaut.

Une clarté blanche, celle de l'aube, emplissait la tente, et, près de lui, Pépoff vit son soi-disant secrétaire debout à son chevet...

— C'est le départ ? demanda-t-il en se redressant

sur un coude, en réprimant un mouvement de souffrance.

— Non, monsieur, reposez-vous... le signor Pazzoli a décidé que l'on ferait séjour ici durant vingt-quatre heures pour réorganiser la caravane, inspecter les bagages, réengager des chameliers et acheter de nouvelles bêtes de somme...

Pépoïï approuva d'un léger signe de tête, murmurant :

— C'est plus prudent, en effet...

Puis regardant son interlocuteur :

— Alors, que me voulez-vous, mon cher enfant ?

Les sourcils du jeune homme se froncèrent imperceptiblement et il demeura un instant silencieux, semblant hésiter à dire ce qu'il avait sur le bord des lèvres ; enfin, se décidant :

— Ce que je veux, monsieur, dit-il, ou plutôt ce que je voudrais... c'est la vérité...

Derrière les verres de ses lunettes, les prunelles de Pépoïï flambèrent et il sembla que ses lèvres se crispèrent dans une très significative grimace ; mais cela ne dura que l'espace d'un éclair : tout de suite sa physionomie reprit son allure bon enfant, et il demanda :

— La vérité !... sur qui... ou sur quoi ?

Serge hésita encore et finit par répondre :

— Sur vous, monsieur... et sur votre attitude, votre langage de cette nuit...

— Expliquez-vous, mon cher enfant, car je ne comprends pas...

— Êtes-vous vraiment l'homme que vous prétendez être... et que vous paraissez être?... Mettons, si vous le voulez bien, que cela ne me regarde pas; mais ce qui me regarde, par exemple, ce que j'ai le droit de demander et de savoir, c'est pourquoi vous vous permettez de vous dévouer et de me sauver la vie...

Pépoff se mordit les lèvres; mais, résolu à dissimuler jusqu'au bout :

— Je me suis dévoué, moi!... Je vous ai sauvé la vie, moi!...

— Oh! ne niez pas!... déclara-t-il. J'ai l'intime conviction d'être dans le vrai, et tout ce que vous pourriez dire ne servirait de rien...

Pépoff inclina la tête, et dissimulant son mécontentement dans un sourire quelque peu narquois...

— En ce cas, murmura-t-il, je me tais; vous me permettrez cependant de m'étonner un peu... oh! rien qu'un peu... de vous voir si en colère contre un homme qui vous a sauvé la vie...

Cette observation était d'une justesse devant laquelle tout autre que Serge se fût incliné; mais le jeune homme riposta :

— Et s'il me déplait, moi, qu'un étranger se permette de s'insinuer dans mon existence... S'il me déplait de vous avoir de l'obligation... alors surtout que j'ignore qui vous êtes...

Coupant la parole au blessé, il poursuivit de plus en plus animé :

— Oui... qui vous êtes... car peut-être à cet imbécile de Pazzolli continuerez-vous à faire croire à la fable de Van Kneipelt, chasseur de sauterelles et collectionneur de papillons... Mais, à moi...

Cette fois, Pépoff comprit qu'il ne pouvait faire autrement que de montrer les dents.,.

— Monsieur Abbsen, dit-il, permettez-moi de vous faire observer que je ne crois pas avoir, en quoi que ce soit, mérité le langage que vous me tenez en ce moment. Depuis que je vous ai pris comme collaborateur, je crois vous avoir témoigné toute la sollicitude qu'un vieillard devait à un tout jeune homme et vous avoir entouré de soins, de prévenances...

— Trop !... riposta Serge d'une voix irritée, à un point que je me demande si ces prévenances ne cachent pas de l'espionnage...

Pépoff sursauta, véritablement effrayé, cette fois, de tant de perspicacité.

— Vous m'insultez, à présent ! ricana-t-il, prenez garde...

— — Eh ! je suis à votre disposition ? gronda Serge...

S'emballant à la discussion, il ne gardait plus aucune mesure et s'affolait à la pensée que celle qu'il aimait était là, à deux pas de lui, et qu'il lui était impossible de se faire reconnaître d'elle, de l'approcher, de lui parler, de lui dire...

Pépoff l'examinait curieusement.

— A ma disposition, pour vous en retourner à la côte, oui ; car, vous comprenez, la vie commune n'est plus possible...

Serge bondit.

— Moi, retourner à la côte !... plaisantez-vous ?... ne suis-je pas libre ?...

— De revenir en arrière, oui ; car pour aller de l'avant, en admettant que les Abyssins vous ouvrent le passage, je ne crois pas que les Italiens vous autorisent...

— Je suis en territoire français, et nous verrons...

— Quoi ? demanda froidement l'agent, en le regardant bien au fond des yeux...

Se sentant sur un terrain brûlant, Serge détourna la conversation ou, du moins, évita de répondre à la question qui lui était posée.

— Maintenant, dit-il, que voici tranchée notre situation respective, voudriez vous me dire ce que signifiaient les paroles que vous avez prononcées, cette nuit, en tombant : « Prenez garde à l'Anglais ? »

— Je voulais vous prévenir — croyant avoir été touché à mort — que l'Anglais accueilli hier par le signor Pazzoli ne me paraissait pas être d'une loyauté absolue.

Les yeux de Serge s'ouvrirent tout grands, reflétant une surprise véritable.

— Ah bah ! murmura-t-il ; et à quel point de vue ?...

— A celui-ci...

Sans en dire plus, l'agent russe sortit de sa poche le lingot de plomb que le jeune Abyssin avait retiré de sa blessure et le tendit à Serge.

— Qu'est-ce que cela ?

— La balle qui m'a frappé cette nuit.

— Et qui m'était destinée, n'est-ce pas ? se demanda le jeune homme.

L'autre haussa les épaules.

— Comment voulez-vous qu'on sache à qui, dans une bagarre semblable, est destinée une balle ?

e Et puis, je vous le demande, pourquoi voulez-vous croire qu'elle vous fût plutôt destinée qu'à moi-même ?

— Parce que vous ne pourrez m'enlever de l'idée que vous ne vous soyez précipité entre moi et le coup qui m'était destiné...

Pépoïï sourit avec bonhomie...

— Quel rapprochement faites-vous entre cette supposition et ce que je vous ai dit concernant cet Anglais ?...

Serge, lui rendant le lingot de plomb, répondit :

— Parce que ceci est une balle de revolver, de fabrication anglaise...

— Je ne croyais pas qu'en Suède, on poussât aussi loin l'éducation des jeunes clergymans...

Les sourcils de l'officier se contractèrent et il riposta aigrement :

— Je suis chasseur et je ne vois guère ce qu'il

y a d'étonnant à ce qu'un chasseur connaisse ces détails ; mais si vous avez le droit d'être surpris, j'ai bien le droit de l'être tout autant ; car la connaissance de ce détail technique n'a guère d'utilité pour un naturaliste qui s'est fait une spécialité de la chasse aux papillons...

Pépoïff ne répondit pas ; les paupières closes, comme si, en ce moment, la souffrance l'eût vaincu, il réfléchissait à ce que venait de lui dire le jeune homme ; il sentait très bien, à ce langage, que des soupçons étaient nés dans la cervelle de Serge et savait qu'une fois sur cette voie l'on va vite.

Or, qu'arriverait-il le jour où, les soupçons transformés en certitudes, le jeune homme le mettrait en demeure de s'expliquer ; il le connaissait assez maintenant pour le savoir d'un tempérament fougueux, difficile, pour ne pas dire impossible à contenir, et il lui était facile de prévoir que l'explication serait orageuse.

Or, il sentait lui-même grandir dans son âme une tempête que, jusqu'à présent il lui avait été possible de dominer, mais qu'il ne lui serait peut-être plus possible de contenir ce jour-là, et il avait peur que, pris entre son devoir et sa haine, il n'oubliât le premier pour ne songer qu'à satisfaire la seconde.

Pépoïff se retourna sur sa couchette de façon à se mettre le nez dans la toile de la tente.

Un moment, Serge demeura là, immobile,

hésitant sur ce qu'il devait faire ; puis, il sortit brusquement.

Au dehors, sentant une main se poser sur son épaule, il se retourna et vit Féléka qui le regardait, un doigt mystérieusement posé sur ses lèvres.

XIV

RIVALITÉ

— Tu connais les gens qui vous ont sauvés ? demanda le jeune garçon, en entraînant son compagnon un peu à l'écart de la tente de Pépoff.

— Cela dépend... Je les connais, ou du moins l'un d'eux, pour l'avoir vu, une seule fois... en Italie... Mais pourquoi cette question ?

Felékajeta autour de lui un regard soupçonneux et, se penchant à l'oreille de Serge, murmura :

— Ce sont des traîtres...

Cette déclaration était si surprenante que Serge ne put retenir un violent haut-le-corps. Il eut cependant sur lui-même assez d'empire pour ne point opposer à son compagnon une trop violente dénégation ; il se contenta de répéter :

— Des traîtres!... eux, et pourquoi?...

— Tu as bien vu... ils connaissent ce misé-

rable que tu m'as empêché d'étrangler, comme il le méritait... Or, chez nous, nous disons que le chacal ne peut fréquenter que le chacal...

Ces mots, qu'en toute autre circonstance Serge eût à peine écoutés, frappèrent son oreille, car ils lui semblèrent se rapporter directement à ce que venait de lui dire Van Kneipelt.

— A quel sujet accuses-tu ces gens que tu ne connais pas ?

Féléka lui saisit les mains et l'attirant jusqu'à lui.

— Cet étranger, gronda-t-il, a voulu te tuer.

— Moi ! s'exclama Serge avec une incrédulité d'autant plus grande en apparence qu'il voulait arracher son interlocuteur des détails plus complets.

— Oui... toi!... pendant que tu te battais comme un lion, tu n'as pas remarqué que ce blanc, qui aurait dû te porter secours, est resté dans sa tente ? Non, tu avais bien trop à faire à décharger et recharger ta carabine... Mais, moi, qui ne pouvais pas me battre, cela m'a surpris, je me suis traîné dans l'ombre jusque-là, car je voulais voir ce qu'il faisait, tandis que toi tu risquais ta vie...

— Et que faisait-il ?

— A plat ventre sur le sol, son revolver à la main, il cherchait à te mettre en joue, par-dessous la toile de sa tente qu'il avait soulevée... Mais, ça n'était pas commode... parce que tu bougeais tout le temps...

— C'est invraisemblable ! s'écria Serge, se

demandant non sans appréhension si par hasard cet Anglais n'aurait pas découvert sa personnalité sous son nom et son costume d'emprunt.

Mais non, cette appréhension était du domaine de l'in vraisemblance ! Quelle idée avait-il de supposer qu'un étranger, arrivé au campement, alors que lui-même ne l'avait pas encore rejoint, pût savoir qui il était... Feléka le regardait d'un air attristé.

— Tu ne me crois pas, murmura-t-il, et tu as tort ; si tu l'avais vu, comme je l'ai vu, t'ajuster avec son arme, tu n'aurais plus aucun doute...

— Qui te dit que ce fût moi qu'il visait ?

— Sa fureur, lorsque, au lieu de te voir tomber, c'est ton vieux compagnon, tu sais, celui qui a des lunettes, qui est tombé...

Mais plus les preuves s'accumulaient, ou du moins plus le jeune garçon s'entêtait à lui en vouloir fournir, et plus Serge s'acharnait à vouloir concilier cet invraisemblable attentat avec la logique, n'y parvenait nécessairement pas et se refusait à suivre son interlocuteur dans la voie où celui-ci tentait de l'entraîner...

— Pourtant, fit l'Abyssin qui ne désespérait pas de le convaincre, tu vois bien que ton compagnon a été blessé...

— Rien ne prouve qu'il l'ait été par cet Anglais...

— Pardon, la balle qui l'a frappé est de fabrication anglaise.

Serge tressaillit.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est moi qui l'ai extraite des chairs du vieil homme et je m'y connais...

— Pourquoi ne pas croire, en ce cas, qu'elle lui était destinée !...

L'autre frappa du pied avec impatience.

— Parce que, placé ainsi que tu l'étais, toi seul pouvais être atteint et devais l'être si l'homme aux lunettes ne s'était jeté devant toi...

Cette fois, Serge ne put retenir une exclamation et, saisissant avec vivacité les mains du jeune garçon :

— Ah ! toi aussi, tu as remarqué ça ?

— Certes, puisqu'il lui a fallu faire un bond formidable pour te couvrir...

Et il ajouta sur un ton de réflexion plein de réticence :

— Même, pour un homme aussi âgé, ce sont là des jarrets bien vigoureux.

— Que supposerais-tu donc ? demanda-t-il machinalement.

Le jeune garçon attacha sur lui son regard noir et profond, puis abaissa les paupières et prudemment :

— Que veux-tu que je suppose, sinon que cet homme t'aime bien. Il pouvait être tué...

— Oui, répéta Serge, il pouvait être tué...

Et brusquement :

— C'est tout ce que tu avais à me dire ? demanda-t-il.

— Oui, je voulais te mettre sur tes gardes et en même temps t'expliquer pourquoi je m'étais jeté sur lui... Tu m'as sauvé la vie... bien plus... la liberté... et je ne n'ai pu être maître de moi. quand je l'ai vu tenter de t'assassiner.

— Tu es un brave enfant, fit le jeune homme en pressant entre les siennes les mains de l'Abyssin.

Il se fit un silence au bout duquel Serge demanda :

— Peut-on se rendre à Abbi-Addi par un autre chemin que celui que la caravane se propose de suivre ?

Un éclair s'était allumé dans la prunelle de l'Abyssin dont le visage se contracta.

— Abbi-Addi, murmura-t-il lentement, tu voudrais aller à Abbi-Addi ?...

— Oui... Y vois-tu quelque empêchement ?

— Cela dépend du motif qui t'y pousse...

— Pas d'autre motif que de voir le pays, de l'étudier et de chasser les papillons...

Le jeune garçon le regarda encore une fois et lui dit :

— Chacun est maître de sa vie et de ce que contient sa conscience ; seulement, pourquoi te méfies-tu de moi ?... Je te l'ai dit, après ce que tu as fait, je suis ton esclave, ton chien, et tu as bien tort de ne pas avoir confiance...

— Je ne sais ce que tu veux dire.

Feléka se haussa sur la pointe des pieds, de

manière à approcher ses lèvres de l'oreille de son interlocuteur et, à voix basse :

— Je dis, déclara-t-il, que tu n'es pas un savant... mais un soldat...

Les sourcils de Serge se contractèrent et il lança au jeune garçon un regard foudroyant.

— Un soldat, moi!... s'exclama-t-il d'une voix rauque, en tentant de ricaner...

— Je te regardais, pendant le combat; tu n'avais plus le même visage que maintenant : tes yeux étincelaient, tes lèvres étaient frémissantes, tes monstaches se hérissaient ainsi que celles du lion quand on l'attaque... Il y avait comme une joie dans toute ta personne...

Il ajouta sur un ton plein de tristesse :

— J'étais bien petit, lorsque le ras Gobasiez, mon père, s'est battu pour la dernière fois, mais je me souviens ; et un moment, cette nuit, j'ai cru le revoir tandis que tu luttais contre ces bandits...

Le premier moment d'émotion passé, Serge avait repris possession de lui-même, et, frappant amicalement sur l'épaule de son compagnon :

— Allons... allons... mon Feléka, dit-il en souriant, je vois que, dans ton pays, on a l'imagination non moins prompte que dans certains pays d'Europe ; laisse-moi te dire que tu t'es trompé...

Le jeune garçon eut un hochement de tête, puis il demanda :

— Tu veux donc aller à Abbi-Addi?...

— Peut-être ; rien n'est encore décidé ; mais je désirais savoir, en toute éventualité, s'il y avait un autre chemin pour s'y rendre...

— Sans doute... mais il faut toujours aboutir à Sokota.

— Et... te chargerais-tu de me conduire ?

— Ma vie est tienne... tu es libre d'en faire ce que bon te semblera...

Puis tout de suite après :

— Quand partons-nous ?

Cette nouvelle question suffit à mettre Serge de mauvaise humeur et à l'indisposer contre le pauvre garçon ; quand nous disons suffit, nous ne sommes pas tout à fait dans la vérité, et nous devons ajouter que, au moment même où Feléka l'interrogeait, les regards du jeune homme venaient de s'arrêter sur un groupe que formaient, à une cinquantaine de mètres, Anita Pazzolli et la comtesse Pradjivoï.

Or, il avait suffi que Serge devinât plutôt qu'il ne reconnût véritablement cette dernière, pour qu'aussitôt lui apparût, dans toute sa cruauté, la possibilité d'une séparation.

Comment ! contre toute vraisemblance, il retrouvait à des milliers de lieues de Pétersbourg, au milieu des sables du désert, celle qu'il aimait, et il s'éloignerait !

Mais ce serait de la folie !

Hélas ! ne serait-ce pas plutôt folie que de rester et de s'exposer gratuitement à la souffrance into-

lérable que lui imposerait la présence de la comtesse ?

Il l'aimait, lui ! il l'aimait à en perdre la raison et la vie, mais, le jour même de son départ, elle s'était franchement expliquée avec lui, lui déclarant que le seul sentiment qu'il avait su lui inspirer était de la sympathie, — très vive, c'est vrai, — mais pas autre chose que de la sympathie, hélas !...

Seulement, que devait-il penser de l'espoir que lui avait fait concevoir le général Grégorieff : « Partez, lui avait-il dit, et souvenez-vous qu'à une femme jeune, belle et riche, telle que la comtesse Pradjivoï, c'est de la gloire qu'il faut. Conquérez cette gloire et je me porte garant qu'elle vous attendra. » Et, au lieu de l'attendre, elle était là, en Afrique, courant le désert en compagnie d'André Maucombe, ce Français auquel ses instructions lui donnaient l'ordre de s'allier !...

Ah ! ce Français...

Quelques heures auparavant, quand il l'avait remercié de l'intervention providentielle grâce à laquelle la caravane avait été sauvée, il s'était senti porté vers lui d'un mouvement sympathique tout spontané ; puis, brusquement, c'était de l'animosité qui était née en lui.

Pour cela, il avait suffi d'un geste qu'avait fait Maucombe, comme pour s'interposer entre lui et sa compagne ; quant au regard que le Français lui avait lancé, il ne s'y était pas trompé : c'était

une interdiction absolue de rôder autour de la jeune femme.

Aussi, était-il dévoré de jalousie, et, derrière la jalousie, il sentait la haine qui était là, aux aguets.

C'est pourquoi, par crainte de lui-même, par terreur de se déshonorer en se livrant à quelque voie de fait sur cet homme avec lequel il devait marcher la main dans la main, il avait pensé à s'enfuir, à courir tout d'une traite, seul, jusqu'à ce lieu de rendez-vous qui lui avait été donné.

Peut-être bien, la solitude le calmerait et lui permettrait de remplir son devoir, en vrai soldat qu'il était.

Voilà ce qu'il avait, durant sa longue promenade à travers le camp, la nuit, ruminé dans sa cervelle, et voilà pourquoi il venait de demander à Féléka s'il pouvait compter sur lui pour lui servir de guide jusqu'à Abbi-Addi.

Mais il avait suffi de la vue de la jeune femme pour mettre en fuite toutes ces belles résolutions, et maintenant, les yeux attachés sur elle, le pauvre Serge demandait indécis.

— Eh bien ! maître, interrogea doucement le jeune Abyssin, pars-tu toujours... et quand veux-tu qu'on parte ?

— Laisse-moi, fit brusquement Serge en s'éloignant.

Décidément, c'en était plus qu'il n'en pouvait supporter, coûte que coûte, il voulait avoir la

clef de ce mystère, et, à grandes enjambées, il se dirigea vers l'endroit où les deux jeunes filles causaient ensemble ; mais, comme il était à une vingtaine de pas encore, voilà que la comtesse salua de la main Anita et sauta légèrement sur sa bécane ; en quelques coups de pédale elle fut loin, et disparut au milieu d'un tourbillon de poussière dans la direction de Daffaré. Alors, brusquement, sans feindre même d'avoir aperçu mademoiselle Pazzolli toute surprise du brusque départ de la jeune femme, il tourna le dos...

Ah ! s'il eût pu voir quelle expression singulière refléta instantanément le visage de l'Italienne.

Machinalement — il prit le chemin qu'avait pris la cycliste, une sorte de sente qu'avaient tracée au milieu de la brousse les pieds des indigènes battant le sol ; à peine au sortir du camp, il allongea le pas, et bientôt, quoique le soleil, déjà haut à l'horizon, déversât une pluie de feu, il accentua son allure, comme s'il eût pu espérer rejoindre celle qui le devançait.

Il avait déjà atteint les premières huttes de Daffaré et s'appretait à interroger un indigène lorsque derrière lui un galop furieux retentit ; se retournant, il reconnut André Maucombe qui arrivait de toute la vitesse de sa mule.

Sergé s'arrêta...

Arrivé près de lui, l'autre tira sur les rênes de sa monture...

— Eh ! bonjour, cher monsieur... monsieur...

comment?... Car, enfin, si j'ai le plaisir d'être connu de vous... je n'ai point celui de vous connaître...

Peut-être, à tort ou à raison, Serge crut découvrir dans la voix de son interlocuteur quelque chose de railleur, il le regarda dans le blanc des yeux d'un air provocateur et répondit :

— Monsieur Abbsen... Gustave-Adolphe... à votre disposition...

Il avait souligné à dessein ces derniers mots, y mettant une intention que Maucombe comprit parfaitement bien.

— A ma disposition... répéta-t-il ; ce sera à voir... à l'occasion, je ne dis pas non...

Puis, au bout d'un silence :

— Et... de quel pays êtes-vous... sans indiscretion, toutefois, mon cher monsieur Abbsen.

— De Stockholm... monsieur, répondit Serge. c'est-à-dire Suédois...

L'autre inclina la tête à plusieurs reprises.

— De Stockholm... Ah ! vraiment.

Il se tut et continua d'avancer silencieusement, retenant sa mule pour régler son allure sur celle de son compagnon.

— Pourrais-je savoir, demanda tout à coup l'officier en toisant presque insolemment son compagnon, ce qui me vaut l'attention toute spéciale dont vous m'honorez?...

Il avait dit cela d'une voix frémissante ; Maucombe répondit :

— Une simple question encore, monsieur Abbsen, et cette question pourra servir de réponse à la demande que vous venez de m'adresser : dans votre pays, à Stockholm, les jeunes hommes ont-ils coutume de regarder les femmes aussi...

Il cherchait l'épithète dont il pourrait se servir : Serge lui coupa la parole.

— Il suffit, monsieur... s'exclama-t-il ; c'est une affaire que vous cherchez ; je suis à votre disposition.

Et, ayant jeté un coup d'œil sur Maucombe, il ajouta :

— Vous avez un sabre... j'ai le mien... et voici, à deux pas, un bois de manguiers favorable à une explication...

Ayant dit, il prit les devants. Maucombe, lui, était stupéfait, ne comprenant rien à la facilité, pour mieux dire, à l'empressement avec lequel cet inconnu avait accepté le combat.

A peine franchie la lisière du bois, il trouva presque aussitôt, au milieu d'une petite clairière, celui qui l'avait précédé et qui l'attendait déjà le sabre au poing ; le jeune homme avait jeté sur l'herbe son casque, sa vareuse, et avait relevé jusqu'au coude les manches de sa chemise de flanelle.

— Pardieu ! songea à part lui Maucombe en sautant à terre, il est encore plus pressé que je ne croyais... Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?...

Prestement il retira, lui aussi, sa blouse de chasse et mit le sabre au clair; tous deux, s'étant salués très courtoisement, tombèrent en garde; mais à peine les deux armes avaient-elles pris contact qu'un coup de feu éclata, et que la lame de Maucombe, brisée au ras de la poignée, tomba à terre.

Est-il besoin de décrire la stupéfaction des deux adversaires.

Leur premier mouvement à tous deux fut de croire à une soudaine attaque des indigènes qui, les ayant suivis, leur tombaient dessus.

— Nous reprendrons cette conversation plus tard, monsieur, cria Serge en remettant son sabre au fourreau; pour l'instant, il s'agit de ne point nous laisser égorger comme des chiens...

Il avait tiré son revolver, Maucombe l'avait imité et, côte à côte maintenant, ils regardaient autour d'eux, le doigt sur la détente, lorsque, de derrière un taillis, au-dessus duquel flottait un léger nuage blanc, un éclat de rire partit.

Cette fois, leur surprise première atteignit les limites de la stupéfaction; ils échangèrent un regard, et, un peu honteux, remirent d'un même mouvement leur revolver dans son étui.

A ce moment, les branches du taillis s'écartèrent et la comtesse Pradjiwoï apparut, tenant encore à la main son revolver fumant.

Les sourcils de Maucombe se contractèrent, et d'une voix de mauvaise humeur :

— Madame, dit-il, voilà qui dépasse la plaisanterie...

Et Serge, lui, complètement abasourdi, balbutiait :

— Vous !... c'est vous !...

Délibérément, elle s'avança vers eux et s'adressant plus particulièrement à l'officier, elle lui dit, soutenant avec un imperturbable sang-froid le regard scrutateur qu'il attachait sur elle :

— Mon Dieu, oui, messieurs, c'est moi... Cela vous surprend, n'est-ce pas ? eh bien ! soyez convaincus que j'ai été non moins surprise quand je vous ai vus engager cette singulière conversation que mon adresse a interrompue au bon moment.

Se tournant vers Maucombe, elle ajouta :

— Quant à vous, cher monsieur, vous qui appartenez à une nation de laquelle la civilisation entière est tributaire, au point de vue de l'art théâtral, permettez-moi de vous dire qu'en trouvant ma plaisanterie un peu forte, vous oubliez que le public n'est content, en sortant du théâtre, que lorsqu'on le renvoie sur un dénouement heureux...

— Permettez-moi, madame, de vous faire observer, riposta Maucombe, que nous n'étions point ici, monsieur et moi, pour discuter sur les dénouements, en matière théâtrale, et que...

Alors, l'interrompant, la jeune femme lui demanda d'une voix singulière, si singulière qu'il ne put s'empêcher de tressaillir :

— Pensez-vous donc que vous y soyez pour vous battre avec monsieur...

— Que voulez-vous dire?... interrogea le secrétaire de Justin Pipard.

— Rien autre chose que ce que je dis, mon cher monsieur Maucombe ; quant à monsieur, — et elle désignait Serge, — je ne sais si dans le pays d'où il vient la coutume est de prouver à coups de sabre la reconnaissance que l'on doit à des gens qui vous ont sauvé la vie ; mais je crois, étant donné ce que vient de me dire M. Pazzolli au sujet des connaissances astronomiques de M. Abbsen (elle avait envie de rire en prononçant ce nom), qu'il ne pourrait que vous être avantageux de causer ensemble du but de votre voyage en Abyssinie.

Maucombe, peut-être, ne comprit-il pas exactement le sens des paroles de la jeune femme ; mais Serge, lui, le comprit, devinant qu'elle devait être au courant de la mission dont il était chargé, et il rougit de honte de s'être laissé emporter à un semblable oubli de ses devoirs.

— Monsieur Maucombe, dit-il en s'avancant vers son adversaire, tête découverte et lui tendant la main, voulez-vous me permettre de vous dire combien je regrette le mouvement qui m'a poussé à tirer l'épée contre vous ?

Comme l'autre, un peu surpris, le regardait, il ajouta, mais d'une voix sourde :

— Madame..., qui paraît être au courant de

bien des choses..., vous expliquera peut-être le mobile auquel j'ai obéi... Mais, quant à moi, je ne saurais me pardonner d'avoir oublié, en effet, que si je suis vivant encore aujourd'hui, c'est à vous que je le dois...

Maucombe, outre qu'il avait une intelligence naturelle très grande, était doué d'une extrême finesse; il crut comprendre, quelque invraisemblable que cela lui parût cependant, que tous deux se connaissaient, avant que lui-même eût fait la connaissance, si inopinément, de celle qu'il appelait la comtesse.

Certes, ce pressentiment ne fut pas sans lui causer quelque dépit.

Il prit la main que lui tendait Serge Obrensky.

— Sans rancune, monsieur, lui dit-il en souriant, d'autant plus qu'en fait la provocation est venue de moi...

La conversation, engagée dans ces termes, devait se poursuivre sur un terrain, sinon amical, du moins conciliant, et la comtesse Hélène jugea qu'elle pouvait — sans danger — laisser seuls les deux hommes.

Retournant au taillis derrière lequel, embusquée, elle avait assisté aux préliminaires du combat, elle en sortit sa « bécane ».

— Mon cher monsieur Maucombe, dit-elle, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je m'en vais aller à la rencontre de nos gens et activer un peu leur arrivée.

— Si vous le voulez bien, répondit le jeune homme du ton le plus naturel du monde.

Elle enfourchait sa bicyclette ; Serge mit la main sur le guidon.

— C'est imprudent, fit-il, songez que les gens qui nous ont attaqués sont peut-être encore aux environs, guettant sans doute une occasion favorable de nous assaillir...

— Raison de plus pour que je m'empresse d'aller chercher du renfort...

— Vous pouvez vous faire enlever...

— Eh ! mon Dieu !... il n'y a là rien de bien désagréable pour une jolie femme... ; voyons, laissez-moi partir.

Mais il retenait toujours le guidon, et d'une voix qui tremblait un peu :

— Laissez-nous seulement vous accompagner...

— En vérité, vous seriez d'un joli secours, lui sur sa mule, vous à pied tout simplement !... Mais, j'aurai couvert un kilomètre que vous en serez encore à faire vos premiers cent mètres...

Elle riait en disant cela ; déjà en selle, elle appuya sur la pédale et, et leur adressant de la main un petit adieu protecteur, elle partit à fond de train.

Quand elle eut disparu, les deux jeunes gens demeurèrent un moment silencieux, semblant embarrassés pour commencer une conversation qu'ils sentaient indispensable entre eux, maintenant.

Serge fut le premier à prendre la parole.

— Monsieur, dit-il enfin, ainsi que je crois vous l'avoir dit hier, j'étais, il y a quelques semaines, au congrès scientifique qui s'est tenu à Naples ; j'ai entendu l'intéressante communication que vous avez faite à la tribune...

— Et vous avez entendu aussi l'accueil que lui ont réservé MM. les Italiens ! plaisanta Maucombe. Mais vous voyez que, à la rigueur, je puis me passer d'eux !... Ce qu'il y a de singulier, par exemple, c'est que, sans notre intervention, à ma compagne et à moi, la mission italienne, dont ma qualité de Français m'avait si impitoyablement exclu, passait un mauvais quart d'heure...

— La franchise m'oblige même à déclarer qu'elle n'existerait plus...

— ... Ce qui eût été fâcheux, puisque j'eusse été ainsi privé du plaisir de faire avec vous plus ample connaissance...

Serge salua distraitement : dans sa tête, il cherchait par quel moyen il pourrait bien concilier la prudence que les circonstances lui commandaient, avec la nécessité où il se trouvait d'aborder la question...

Il répondit d'une manière vague :

— C'eût été peut-être plus fâcheux que vous ne pouvez supposer...

— Comment cela ! demanda l'autre, sincèrement surpris...

L'officier ne répondit pas tout de suite ; il regardait son interlocuteur, avec une visible hésitation.

Enfin, sentant qu'il ne pouvait s'enfermer plus longtemps dans un silence aussi étrange et aussi embarrassant...

— Vous vous rendez à l'Amba Salama ? dit-il.

— Pour y construire le fameux observatoire de mon illustre maître Justin Pipard...

— A condition toutefois que Ménélick vous y autorise, insinua Serge.

— Si le Roi des rois est l'homme que l'on m'a dit, il n'hésitera pas à favoriser le progrès...

— Ne craignez-vous pas que les Italiens vous créent des difficultés... Ils sont, m'a-t-on dit, assez en faveur, depuis le traité passé avec Ménélick...

— Traité que celui-ci n'a jamais ratifié, riposta vivement Maucombe.

Il ajouta entre ses dents :

— Ce qu'il se chargera sans doute de leur prouver, avant peu...

Là, nouveau silence : les deux jeunes gens s'observaient ; Maucombe ne comprenant pas l'attitude singulière de Serge et celui-ci, de plus en plus embarrassé pour savoir à quoi s'entendre...

— Ne deviez-vous pas passer par Tadjoura?... demanda-t-il tout à coup.

— Oui... seulement, des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont fait changer d'itinéraire... mais pourquoi me demandez-vous cela?...

— Parce que j'y suis passé et que, me rappen-

lant ce que vous avez dit à Naples, j'avais l'espoir de vous y rencontrer.

Cette fois, ces paroles contenaient une indication tellement précise que le Français dressa l'oreille ; il s'exclama en riant :

— En vérité !... vous aviez fait si grande attention à ce que j'ai dit !...

— Peut-être y avais-je plus d'intérêt que vous ne pouvez supposer...

Et, pour préciser davantage, il ajouta :

— Oui, je suis allé à Tadjoura... tenez quinze jours exactement après le congrès de Naples...

— Voilà une coïncidence curieuse ! ne put s'empêcher de s'écrier Maucombe...

— Et... coïncidence qui vous paraîtra peut-être plus curieuse encore, dit alors Serge, décidé à brûler ses vaisseaux, il faut que je sois à l'Amba-Salama dans huit jours...

Le secrétaire de Justin Pipard sursauta.

— Et pourquoi... dans huit jours ? interrogea-t-il.

— Parce qu'alors il y aura juste six semaines qu'aura eu lieu le congrès.

Les mains du Français se tendirent vers lui spontanément.

— Vous êtes celui que j'attends ! s'exclama-t-il.

— Et vous celui vers lequel je suis envoyé ! fit Serge en répondant chaleureusement à cette étreinte...

Mais, presque aussitôt, les doigts des deux jeunes gens se dénouèrent et ils demeurèrent en face l'un de l'autre, embarrassés au souvenir de ce qui avait failli se passer entre eux, quelques instants auparavant...

— Monsieur Maucombe, dit enfin Serge, il ne faut pas, pour l'accomplissement de la mission dont vous et moi sommes chargés, qu'il puisse rester entre nous le moindre malentendu.

Pressentant ce à quoi il voulait faire allusion, le jeune Français inclina la tête approbativement.

— Or, poursuivit Serge, il est une chose sur laquelle je vous supplie de me fixer ; quand vous m'aurez répondu, quelle que soit d'ailleurs votre réponse, vous me trouverez prêt à remplir mon devoir avec autant de conscience que vous en mettez à remplir le vôtre... Seulement, j'aurai l'âme brisée et ma mission accomplie...

Le jeune Russe avait, en parlant ainsi, un accent de si profond désespoir que, malgré lui, Maucombe se sentit touché, ému, et que, très sincèrement, il lui dit :

— Parlez, monsieur ! et s'il est en mon pouvoir de vous enlever de l'esprit les préoccupations qui paraissent vous accabler...

— Monsieur, dit alors Serge en faisant de visibles efforts pour contenir son émotion, j'aime de toutes mes forces une femme... c'est pour conquérir le cœur de cette femme, pour devenir digne d'elle d'elle et m'élever jusqu'à elle, que je suis

ici... Or, cette femme que je croyais bien loin, dans la ville que j'ai quittée il y a quelques semaines, c'est votre compagne de voyage...

Maucombe ne put retenir une certaine crispation nerveuse qui ressemblait à une grimace : il ne pouvait oublier quelle impression vive avait produite sur lui la comtesse, dès le premier instant où il l'avait vue, et, dame, cela ne lui était pas précisément agréable d'entendre la confidence que venait de lui faire son interlocuteur.

— Aussitôt que je la vis, je la trouvai tout à fait charmante ; et à la perspective de l'avoir pour compagne de voyage, je me sentis quelque peu satisfait ; mais l'espoir que j'avais conçu me fut tout de suite enlevé par elle-même, qui me déclara tout net qu'elle était mariée...

— Mariée ! elle !... ah ! mon Dieu !...

— Oui... à un officier de la marine grecque, actuellement en mission dans les Indes... qu'ainsi donc, si je voulais m'engager à ne voir en elle qu'un compagnon de voyage, nous cheminerions de compagnie ? Dans le cas contraire...

Cette réponse avait un peu déridé le front morose de Serge.

— Et... vous a-t-elle dit quel était le motif qui l'avait amenée en Afrique ?

— Pas d'autre motif que sa fantaisie, — ce qui est pour une femme bien suffisant, vous conviendrez : elle s'ennuyait, m'a-t-elle conté, les routes de son pays n'avaient plus de secrets pour sa

« bécane », et elle a voulu faire voir à son « pneu » des horizons nouveaux.

Le cœur de Serge battait avec force : bien qu'il n'osât espérer que c'était lui la cause de la présence en Afrique de la comtesse Hélène, il sentait cependant en lui un bonheur instinctif qui lui allégeait l'âme et lui dégagait le cerveau.

Sans vouloir, pour l'instant, approfondir davantage, il saisit les mains de Maucombe il les serra avec énergie, s'écriant :

— Ah ! vous me rendez bien heureux... bien heureux...

— Croyez, répliqua l'autre un peu narquois, pour masquer le léger désappointement qu'il éprouvait, croyez que ce n'est pas de ma faute. Mais enfin, puisqu'il en est ainsi, à quoi servirait de se morfondre...

Et tout de suite, son esprit prenant une autre direction :

— Dites donc, fit-il ; j'ai aperçu, ce me semble, faisant partie de votre caravane, une bien belle personne.

— Mademoiselle Anita Pazzolli, la nièce du chef de la mission, une très belle personne, en effet, et d'esprit fort supérieur...

Puis s'interrompant, le jeune Russe ajouta :

— En vérité ! où ai-je la tête ? Je vous connais, je sais votre nom et j'ai totalement oublié de me présenter : Serge Obrensky, lieutenant aux chevaliers-gardes de Sa Majesté le Tsar...

— Mon cher Obrensky, dit alors Maucombe tout de suite très familier, je bénis le hasard qui m'a fait vous rencontrer un peu plus tôt que je ne pensais ; car il pourrait bien se passer tels événements qui auraient rendu problématique notre rencontre à l'Amba-Salama.

— Quels événements ? interrogea Serge.

— Il se joue du côté de l'Erythrée une comédie qui ne saurait tarder à avoir son dénouement : les Italiens négocient avec les ras de Ménélick dans l'esprit de les détacher du Roi des rois... et j'ai idée que c'est tout le contraire qui va se produire. Aussi j'ai hâte d'introduire mon observatoire en Abyssinie.

Il souligna ces mots d'un petit rire moqueur qui alluma, dans la prunelle de Serge, une lueur curieuse.

— Je vous expliquerai cela, poursuivit Maucombe.

Puis, regardant autour de lui, il dit d'un air méfiant :

— Si vous m'en croyez, nous gagnerons la plaine où nous pourrons causer à découvert ; je n'aime pas les arbres et les fourrés, lesquels peuvent avoir des yeux et des oreilles, comme disait, fort justement, une grande reine de chez nous, Catherine de Médicis.

Bras dessus, bras dessous ils s'éloignèrent.

Ils avaient à peine disparu que les branches d'un taillis s'écartèrent avec précaution et d'entre

les feuilles, une tête sortit, qui se retourna dans la direction prise par les deux jeunes gens.

Cette tête, c'était celle d'Amilcar Caracallo.

— Per Baccho ! ricana l'Italien dont les petits yeux se plissèrent avec une expression de ruse diabolique, il aime cette femme, nous le tenons... (1)

(1) L'épisode qui fait suite a pour titre : NICOLAS PÉPOFF. — *Le Secret de l'Espion.*

TABLE

I. Mission secrète	1
II. La comtesse Hélène Pradjiwoï.	20
III. Premières complications	40
IV. Le plan de Justin Pipard	63
V. Où reparaît une vieille connaissance	89
VI. Deux compagnons pour un.	112
VII. Promenade nocturne	140
VIII. Bertrand et Raton	164
IX. Pépoff agit	191
X. Dans les sables	220
XI. Rencontre providentielle.	246
XII. Le guet-apens	276
XIII. Est-ce elle?	309
XIV. Rivalité	329